LAURENT LOMBARD

COLLECTION HISTORIQUE 1914-1918

L 2654

ÉVASIONS DE CONDAMNÉS A MORT

Préface du Colonel retraité V. NAESSENS de LONCIN

BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE
St-ANTOINE DE PADOUE
St-GILLES-FOREST

ÉDITIONS VOX PATRIÆ

NLA 12745

L2654
BE 405
/150.-

/155/50

ÉVASIONS
DE
CONDAMNÉS A MORT

BIBLIOTHÈQUE St. ANTOINE
33, rue du Croissant
GILLES-FOREST

DU MEME AUTEUR :

La Vitalité Romane de Malmédy.
L'Epopée de Loncin.
La Victoire de Sart-Tilman.
Face à l'Invasion.
Chocs de Feu dans la Nuit.
Sous les Ouragans d'Acier.
Face au Peloton.
Le Tragique Destin de M. 82.
Ludendorff à Liège.
Zone de Mort.
Le Drame de la Villa des Hirondelles.
Les Exploits du Commissaire Radino.
Le Fusillé Vivant.

A

LAURENT LOMBARD

ÉVASIONS DE CONDAMNÉS A MORT

BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE
S^T-ANTOINE DE PADOUE
S^L-GILLES-FOREST

ÉDITIONS VOX PATRIÆ
STAVELOT

A LA MÉMOIRE

DE

GUILLAUME VALLEYE

Né à Villers-l'Evêque le 21 *août* 1885.
Electrocuté à Fouron-le-Comte le 9 *avril* 1918.

« *Animé du plus pur patriotisme et du plus beau*
« *désintéressement, a rempli dans les lignes ennemies de*
« *nombreuses missions particulièrement dangereuses et*
« *couronnées de succès. Arrêté, a encore témoigné de son*
« *énergie en tentant une évasion périlleuse au cours de*
« *laquelle il a trouvé la mort.* »

Maréchal PÉTAIN,
Commandant en Chef
des Armées de l'Est.

Bruxelles, le 5 janvier 1940.

Mon Cher Ami,

Je suis heureux d'avoir l'occasion de dire publiquement en quelle estime je tiens l'œuvre que vous avez réalisée en dix ans de recherches patientes et de tenace labeur. Cette œuvre répondait à une nécessité : sauver de l'oubli les hauts faits du patriotisme belge de façon que les générations futures en recueillent tout le bénéfice moral. Grâce à vos beaux livres, si prenants, si émouvants, si exaltants, aujourd'hui déjà, il y a plus de fierté et de confiance dans bien des cœurs belges.

Les « EVASIONS DE CONDAMNÉS A MORT » *qui constituent le quatorzième volume de votre* « *Collection Historique* 1914-1918 », *mettent de nouveau en scène quelques-uns des magnifiques soldats de la guerre secrète dont les noms, inconnus jusqu'à ce jour, seraient probablement restés pour toujours dans l'ombre si vous n'aviez eu l'heureuse idée de les mettre en vedette comme ils le méritent. Quels rudes gaillards en vérité que les De Vuyst, les Vleugels, les Valleye, les Huysmans, les Vanden Broucke dont vous nous contez les incroyables exploits! Et comme on se sent fier d'être Belge au contact de ces patriotes indomptables !*

Je forme le vœu que toute la presse de notre pays fasse connaître ce livre passionnant au grand public et que tous les éducateurs le placent entre les mains de leurs élèves ; ce sera un des moyens les plus efficaces d'entretenir dans les cœurs les nobles enthousiasmes qui ont animé les hommes de 1914-1918.

Avec mes chaleureuses félicitations, veuillez agréer, Mon Cher Ami, l'assurance de mes sentiments les plus cordiaux.

V. NAESSENS DE LONCIN,
Colonel retraité.

I

LES DEUX RESCAPES DE L'AFFAIRE M. 25

Vingt volontaires s'étaient présentés. Vingt gaillards décidés. Lorsqu'ils furent réunis à Alveringhem, un officier leur donna des précisions sur la mission « spéciale » qu'ils auraient à remplir dans les territoires occupés. Il s'agissait de faire sauter des voies ferrées et des ouvrages d'art derrière les lignes allemandes.

— Vous vous embarquerez bientôt pour l'Angleterre et la Hollande. Là, on vous communiquera toutes les instructions nécessaires. Dès à présent cependant, je crois utile de vous prévenir que votre mission comporte des risques très graves. En cas d'arrestation, c'est la mort certaine...

Un des vingt hommes demanda :

— Et les explosifs, où les trouverons-nous ?

— Vous devrez probablement les emporter avec vous.

— Serons-nous armés ?

— On vous munira d'un browning, mais il va sans dire que pour mener l'affaire à bien, il faut autant que

possible que vous passiez inaperçus partout. Vous ne pourrez donc vous servir de votre arme qu'en cas d'extrême nécessité.

— Et si nous réussissons, comment rentrerons-nous?

— On mettra des « tuyaux » à votre disposition, toutefois on vous demandera peut-être de rester quelque temps là-bas pour y organiser des services de renseignements.

— Mais ne courons-nous pas grand risque d'être immédiatement arrêtés dès que nous aurons mis le pied sur le sol belge? Il paraît que toutes les entrées de villes sont gardées et qu'il y a des sentinelles partout.

— Rassurez-vous, on vous procurera de fausses pièces d'identité et de faux passeports. N'empêche que vous devrez faire preuve de prudence et de ruse. La moindre gaffe peut vous être fatale. Ce serait par exemple compromettre le succès de votre mission que de rentrer dans vos familles. Vos parents ne peuvent à aucun prix connaître votre retour en Belgique occupée. A moins évidemment que des circonstances exceptionnelles ne vous obligent à faire appel à la collaboration des vôtres.

Pendant une quinzaine de jours, les volontaires eurent les honneurs d'un cantonnement spécial où on les styla en vue de leur prochaine mission. Un officier du génie leur apprit à fabriquer différentes espèces de bombes, leur enseigna la façon de les placer pour obtenir le maximum d'effet, bref, les mit au courant de leur futur métier de dynamiteur. Tandis qu'il parlait, son regard s'attardait à scruter les physionomies de tous ces hommes qui avaient accepté de risquer la redoutable aventure.

Etaient-ils réellement de taille à en braver les difficultés et les périls ? Combien parmi eux arriveraient au but? Pour réussir, la bravoure, le mépris de la mort ne suffisaient pas, il fallait en plus d'extraordinaires

qualités de sang-froid, de ruse et d'audace. Plusieurs de ces futurs « agents de destruction » avaient de l'allure. On lisait sur leur figure énergique le mâle élan des volontés prêtes à tout. Mais le sort ne contrarierait-il pas l'entreprise ? Dans ce cas, ce serait pour eux la mort obscure dans un fossé de fort ou dans une cour de caserne, là-bas, bien loin des camarades aux côtés de qui ils avaient combattu jusqu'alors.

L'instruction terminée, les vingt hommes s'embarquèrent pour l'Angleterre par une radieuse journée de juillet 1915. Après un bref séjour à Folkestone, un paquebot les emmena vers la Hollande. Ce voyage fut un enchantement. Depuis plusieurs mois, tous ces rudes gars avaient vécu parmi les paysages désolés du front et leurs yeux n'avaient contemplé que les hideuses images de destruction et de mort. A présent, loin du fracas des canonnades, chacun retrouvait la sensation d'une vie nouvelle. Pendant la traversée, le contact se fit plus amical. On échangea des impressions et des espoirs.

La plupart d'entre eux appartenaient à des unités du génie. Presque tous étaient sous-officiers. Mariés, célibataires, Wallons, Flamands, se trouvaient ainsi mêlés. A quel mobile avaient-ils obéi en acceptant la périlleuse mission? Revoir le pays? Se distinguer par une action d'éclat? Echapper au monotone train de vie du front ? Ils n'auraient pu le dire eux-mêmes.

L'aventure leur souriait. Ils en parlaient avec la radieuse confiance de ceux qui ne craignent rien, pas même la mort.

— Si je me vois sur le point d'être pris, déclare un petit blond, je vendrai chèrement ma peau et je puis vous assurer qu'ils ne m'auront pas vivant.

— Moi, dit un autre, je me demande si la destruction de quelques voies ferrées peut changer quoi que ce soit au cours des événements.

Ces paroles provoquèrent d'unanimes protestations.

— Mais, mon pauvre vieux, réplique un grand diable à la moustache en bataille, c'est pour empêcher les Boches d'amener des renforts au front pendant l'offensive qui va se déclencher. Si nous réussissons à interrompre le trafic sur les principales voies de communication, nous aurons très efficacement contribué au succès des opérations.

— D'ailleurs, ajouta un caporal qui n'avait encore rien dit jusqu'alors, si tu doutes du sérieux de l'affaire, pourquoi as-tu quitté le front ?

— J'en avais assez de vivre entre deux parois de terre.

— Si tu crois que tu auras plus belle vie de l'autre côté, tu seras bientôt détrompé.

L'homme se tut. Un silence lourd comme toute l'angoisse de la guerre enveloppa le groupe.

Pendant la dernière heure de traversée, le guide qui depuis Folkestone s'était joint à leur groupe les harcela de conseils et de recommandations. Dès leur débarquement, ils devaient se séparer, éviter d'engager la conversation avec des inconnus, être constamment sur leurs gardes, etc.

Le voyage Scheveningen-Rotterdam s'effectua sans incident. Devenus des étrangers les uns pour les autres, les futurs dynamiteurs firent le trajet comme de paisibles bourgeois. Un temps radieux, du soleil et la douce quiétude des paysages hollandais, en fallait-il plus pour placer l'expédition sous le signe des plus favorables augures ?

A Rotterdam, chacun gagna directement son logis. Défense de sortir le soir et de se montrer en groupe dans les rues. Il y eut des réunions à l'Hôtel Uranium au cours desquelles le « guide » s'assura des dispositions

de ses hommes. Moral excellent. Tous attendaient avec impatience le moment décisif.

Le 9 juillet, départ pour Roosendaal, dernière halte avant l'étape qui marquera le commencement de l'aventure. C'est alors que celle-ci apparut tellement hérissée de difficultés qu'elle semblait un défi au destin. Comment introduire en Belgique vingt hommes chargés de dynamite? Les laisser partir séparément ? C'était les exposer à s'égarer dans la vaste région-frontière où l'on avait déjà tant de peine à s'orienter en plein jour. Tenter le passage en groupe? N'était-ce pas compromettre d'un coup toutes les chances de l'entreprise ?

Il fallait compter non seulement avec les sentinelles et les patrouilles allemandes mais aussi avec les douaniers et les gardes-frontière hollandais. Comment tromper leur surveillance dans cette vaste contrée parsemée d'embûches? Après avoir longuement examiné toutes les hypothèses, pesé tous les risques, le « guide » décida de constituer d'abord un groupe de six hommes qui tenteraient de passer par Putte.

C'est le lieutenant M... qui communiqua les ultimes instructions aux volontaires. Chacun sut dans quelle région des territoires occupés il opérerait, quelle voie ferrée il devrait dynamiter et quelle charge d'explosifs il aurait à emporter. La question des itinéraires, des précautions à prendre fit l'objet de longues discussions au cours desquelles se précisèrent le nombre et l'importance des obstacles à surmonter. Il s'avérait que l'affaire n'avait décidément rien d'engageant.

Le transport de la dynamite au-delà de la frontière constituait à lui seul une opération extrêmement délicate. Il y avait sans doute moyen de cacher sous les vêtements les longues et minces boîtes noires contenant les explosifs, mais en cas d'arrestation, impossible de les

dissimuler. Or, avec de telles pièces à conviction, il n'y avait nul espoir d'échapper au peloton d'exécution.

Autres difficultés encore : où loger dans les territoires occupés ? A qui s'adresser pour trouver éventuellement aide et appui? Même si chacun réussissait à accomplir sa mission, comment regagner la Hollande ? Ne sera-t-on pas condamné à errer derrière les lignes allemandes jusqu'au jour où, à bout de ressources, on se retrouvera dans une cellule de prison ?

A la confiance qui avait amené ces hommes à proximité de la frontière hollandaise succéda le doute. Vue dans la réalité de ses diverses conjonctures, l'aventure impressionnait les plus résolus. Mais il était trop tard pour reculer et chacun se résigna au pire.

Par une nuit obscure, les six volontaires, munis de fausses pièces d'identité et porteurs de leurs explosifs, se dirigèrent vers la frontière. Les ténèbres étaient si opaques que le guide s'égara à plusieurs reprises. Il fallait éviter les postes hollandais et échapper aux patrouilles qu'ils détachaient dans toutes les directions.

Tour à tour le groupe s'étira le long d'interminables haies, s'immobilisa au fond de fossés remplis d'eau, s'avança à tâtons dans des sapinières mystérieuses. Très loin au fond de la nuit, on vit poindre une faible lumière. Poste hollandais ? Poste allemand ? Personne n'aurait pu le dire. On pataugeait dans le noir comme des aveugles.

— Tenez-vous par la main, répétait sans cesse le guide.

Parfois un homme butait contre un obstacle et l'on entendait un juron étouffé. Vers minuit, on s'arrêta et on fit le point. On n'était plus loin de la frontière. Soudain, tous dressèrent l'oreille... Un bruit de pas... C'étaient des douaniers hollandais qui passaient sur une route toute proche.

— En avant ! souffla le guide. Suivez-moi bien et surtout ne vous écartez pas du groupe.

Recommandation bien inutile, car chacun se rendait compte du terrible danger de se trouver isolé dans cette contrée peuplée d'ombres traîtresses. A force de fixer des formes noires et immobiles, les yeux les brouillaient, les animaient et l'on croyait à tout moment être surpris.

A la file indienne, on se glissa le long d'une haie, puis l'on se dirigea vers une ferme isolée. C'est alors qui surgirent brusquement quatre hommes devant le groupe. D'où sortaient-ils ? Personne n'eut le temps de s'en préoccuper. Déjà des cris s'élevaient et tout le monde s'égailla. Croyant avoir affaire à des fraudeurs, les douaniers hollandais, car c'étaient eux, se lancèrent à la poursuite des fuyards. On les entendit crier leurs sommations et peu après une fusillade désordonnée éclata.

Pourchassés, les six volontaires refluèrent rapidement vers la Hollande. Ils étaient complètement désorientés. Comme ils n'avaient pas reconnu les douaniers hollandais, l'idée que les Allemands les avaient dépistés et qu'ils ne réussiraient plus à passer les éloigna de plus en plus de la frontière. L'un d'eux cependant ne se résigna pas à abandonner si vite la partie. Après s'être blotti une demi-heure derrière une haie, il reprit la direction du Sud et rampant, courant, s'arrêtant de temps à autre pour prêter l'oreille, il se retrouva bientôt dans la zone dangereuse sillonnée par des patrouilles.

Bien que ne connaissant pas du tout les lieux, la confiance lui revint. Seul, il se dissimulerait plus facilement et en cas d'alerte se tirerait plus sûrement d'affaire. Une lente et prudente progression l'amena près d'un poste hollandais qu'il contourna. Il s'engagea alors dans une sapinière et d'un pas rapide continua sa marche

à l'aventure. Où déboucherait-il ? Il n'en savait rien. Avait-il gardé la bonne direction ? Ne s'écartait-il pas de la frontière ?

L'homme n'avait rien d'un velléitaire. Il allait gaillardemment de l'avant. Son flair le guidait. Audacieux, sûr de lui, c'était le seul des six volontaires qui eût réellement les aptitudes requises pour ce genre d'aventure. Il faut que je passe, se disait-il en s'enfonçant dans les ténèbres, il le faut, il le faut...

La pensée de devoir retourner à Roosendaal et d'aller dire au lieutenant M... : « J'ai échoué » le remplissait de confusion. Il voulait réussir. A tout prix. Il le voulait de toute la force qu'il sentait bouillonner dans son corps jeune et souple. Rien ne pourrait l'arrêter. Rien, pas même tous les vieux « Landsturm » qui gardaient la frontière.

Il sortit du bois, s'aventura dans des prairies, escalada des clôtures, sauta de larges fossés pleins d'eau. Ni lassitude, ni crainte n'alourdissait ses mouvements. Oui, il passerait. Il en avait la certitude maintenant. Il était une heure. Hum ! il ne fallait tout de même plus tarder d'aborder le sol belge. Surtout ne pas être surpris par l'aube dans les parages de la frontière.

Une petite bâtisse se démarqua dans les amas d'ombres. Un chien aboya. L'homme s'arrêta, écouta puis, sans hésiter, s'approcha et frappa à la porte. Personne ne vint. Il tambourina bruyamment sur les volets clos. Toujours rien. Les abois du chien troublaient le profond silence des lieux. Soudain une fenêtre s'ouvrit.

— Qui va là ? demanda une voix bourrue.

— Un pauvre voyageur qui s'est égaré, répondit le noctambule.

— Que me voulez-vous ?

— Pourriez-vous me dire si la frontière belge est encore loin ?

— Mais vous êtes en Belgique. Où allez-vous ?

— A Wortel.

— Avez-vous un passeport ?

— Non.

— Attention alors, parce que les abords de Wortel sont sévèrement gardés par les Allemands.

— Est-ce loin d'ici ?

— Vous y serez dans une bonne demi-heure. Vous verrez bientôt le projecteur du poste allemand, cela vous guidera.

Quelques renseignements encore sur la route à suivre et l'homme se remet en marche. Bientôt, dans le lointain, apparurent les jeux de lumière des projecteurs. Excellent moyen pour orienter les voyageurs égarés, pensa l'infatigable marcheur.

Il obliqua fortement vers l'Est de façon à éviter le village de Putte et à franchir le passage dangereux à travers champs. Tout à coup, il s'immobilisa : un bruit sourd montait dans le prodigieux recueillement de la nuit. Une patrouille... Il se courba, se coucha sur le sol et attendit. Une odeur de tabac flottait dans l'air. Le bruit se précisa et, à quelques mètres, cinq silhouttes défilèrent lentement. L'homme retint son souffle, se tint coi pendant quelques minutes encore, puis se redressa et d'un pas alerte se remit en route vers le Sud. Il marcha longtemps à travers des champs déserts, s'arrêtant de temps à autre pour s'orienter. Les boîtes de dynamite dont il avait le corps ceinturé gênaient ses mouvements ; il transpirait. Aucune lassitude cependant dans son allure qui restait très rapide. Il avançait à grandes foulées comme un voyageur pressé d'arriver à destination. La crainte d'être surpris par l'aube dans la zone des patrouilles de frontière lui donnait des ailes. L'arrestation pour lui, il le savait, serait la mort.

Lorsque le jour se leva, l'homme approchait de

Merxplas. Il se décida à quitter les champs et suivit une grand'route. Si un Allemand m'arrête, pensait-il, je ne lui laisserai pas le temps de me fouiller, je me sauverai à travers les campagnes. Il entra résolument dans la première maison du village et se renseigna sur la possibilité de gagner rapidement Turnhout. Ce voyage, au dire des campagnards qu'il interrogea, comportait de nombreux risques : il fallait compter sur la rencontre de patrouilles de cavaliers où de cyclistes, s'attendre à être arrêté, questionné et fouillé. Un seul moyen d'atteindre Turnhout sans être inquiété : éviter les routes et marcher à travers champs.

Le voyageur suivit le précieux conseil. A cette heure les campagnes étaient désertes. Il aperçut cependant au loin, des patrouilleurs allemands accompagnés de chiens policiers, mais il les évita sans difficulté. Le trajet Turnhout-Anvers s'effectua en tram. Il fut sans histoire. Deux Allemands visitèrent tous les compartiments du convoi, examinèrent toutes les cartes d'identité, mais ne remarquèrent rien d'anormal à celle que l'homme leur poussa sous le nez et qui avait été fabriquée en Hollande.

A 9 heures du soir, l'inconnu se présenta au numéro 20 de la rue de l'Escaut. C'était un café tenu par Mme Léonie Staelens, une personne d'une trentaine d'années dont le mari servait dans l'armée belge. Elle avait l'allure d'une femme très énergique.

— Tiens, De Vuyst ! s'écria-t-elle dès que l'homme eut entr'ouvert la porte. D'où venez-vous ?

Avant de répondre, le nouveau venu regarda autour de lui d'un air méfiant et plaça un doigt sur sa bouche. Peu de consommateurs dans le petit café. Seuls, deux bons vieux Anversois se tenaient devant le comptoir et devisaient paisiblement.

— Venez par ici, dit la tenancière en entraînant l'homme dans la cuisine.

— Ah! je suis content d'être ici, soupira ce dernier en s'affalant sur une chaise. Je croyais que je n'arriverais jamais.

— Avez-vous soupé ?

— Non. Je suis venu vous trouver pour vous demander de m'aider.

— Si c'est possible pourquoi pas ? Mais je vais d'abord vous préparer un morceau à manger.

— Si vous voulez bien. Je ne vous cacherai pas que je meurs de faim... Je suis parti hier soir de Roosendaal...

— Ah ! vous venez directement de Hollande ?

— Oui, nous étions six. Je ne sais pas ce que les autres sont devenus. Je suis envoyé en mission spéciale.

— En mission spéciale ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Tout en conversant avec son hôte, Mme Staelens avait préparé quelques tartines.

— Mettez-vous à table, dit-elle, comme vous voyez je n'ai pas grand'chose à vous servir.

— Cela n'a aucune importance. L'essentiel, c'est que vous m'aidiez.

Tout en mangeant, l'homme expliqua à Mme Staelens, qu'il semblait connaître depuis très longtemps, ce qu'il attendait de sa collaboration.

— Je suis chargé de faire sauter plusieurs voies ferrées, continua-t-il. J'ai apporté avec moi de la dynamite pour fabriquer des bombes...

— Des bombes ?

A ce moment, la porte de la cuisine s'ouvrit et Mlle Palmyre Van Keymeulen, la sœur de Mme Staelens qui habitait avec elle, entra. Elle aussi connaissait l'homme. Celui-ci poursuivit :

— J'ai sur moi plusieurs boîtes de dynamite, pourrais-je les déposer provisoirement ici ?

— De la dynamite ? C'est bien dangereux. Si cela éclatait...

— Soyez tranquille, il n'y a pas le moindre danger. Pour que cela saute, il faut y adapter une petite capsule comme ceci.

Il montra une boîte remplie de longues cartouches en cuivre rouge. La conversation se prolongea très tard dans la soirée. Lorsqu'elle prit fin, le soldat De Vuyst rayonnait. Non seulement les deux femmes acceptaient de l'héberger et de le nourrir jusqu'à son retour en Hollande, mais Mme Staelens était décidée à prendre part à la prochaine expédition. Elle transporterait la dynamite à pied d'œuvre et épargnerait ainsi à De Vuyst le risque d'être fouillé en cours de route.

— Si vous pouviez me rendre ce très grand service, dit celui-ci, je suis certain de réussir.

— Comptez sur moi, répète Mme Staelens.

Sa sœur n'était pas moins décidée. L'idée de coopérer à la défense du pays et de nuire aux Allemands l'enchantait.

— Naturellement, si le camarade qui devait m'accompagner réussit à passer la frontière et me rejoint ici, je partirai avec lui, avait ajouté le soldat.

Après trois jours d'attente, l'homme n'ayant pas donné signe de vie, on mit au point le projet de la première expédition. Mme Staelens cousit une mèche bickford dans son chapeau et disposa la dynamite dans ses vêtements tout comme si c'étaient des tablettes de chocolat. Quant aux amorces, elle les plaça également dans sa coiffure.

La mission consistait à faire sauter les rails de la ligne Bruxelles-Namur à hauteur de Gembloux. Partis en train d'Anvers, le dynamiteur et sa complice arrivèrent

à Bruxelles sans avoir été inquiétés. L'un et l'autre durent cependant exhiber leur carte d'identité, mais le contrôleur allemand ne remarqua rien de suspect.

Le trajet Bruxelles-Gembloux s'effectua à pied. Lorsque les deux voyageurs arrivèrent dans cette dernière localité, ils étaient épuisés. Mme Staelens avait les pieds en sang et se traînait misérablement. Il fallut attendre la nuit. De Vuyst se chargea de reconnaître les lieux. Il y avait non loin de la voie un petit bois qui paraissait tout indiqué pour y fabriquer les bombes et s'y cacher dans l'attente du moment décisif.

A dix heures du soir, le dynamiteur se mit à l'œuvre. Ce ne fut pas long : tablettes d'explosif, capsules, mèche bickford, il avait tout sous la main. Il enfouit le tout dans son veston et disparut après avoir dit à sa complice :

— Attendez-moi ici. Si tout va bien, je serai de retour dans une demi-heure.

Il traversa des vergers, sauta des clôtures et, avec d'infinies précautions, s'approcha du remblai. Une silhouette de sentinelle s'y mouvait. Le dynamiteur se coucha dans l'herbe et attendit. Une, deux, trois, cinq minutes passèrent... L'homme se redressa et en quelques enjambées atteignit les rails. Il disposa ses tablettes de dynamite comme l'instructeur d'Alveringhem le lui avait recommandé: tout contre le rail, puis il y adapta une capsule et s'esquiva prestement. Il était temps. Un bruit de pas grinçait dans le lourd silence nocturne.

De Vuyst rejoignit Mme Staelens.

— Eh bien ? demanda celle-ci, avez-vous placé la bombe ?

— Oui, mais avant de partir, j'aimerais de voir si elle éclatera. Faudrait qu'un train passe...

Nouvelle attente. Seules des rumeurs lointaines trou-

blent le calme mystérieux de l'heure. L'homme et la femme scrutent les ténèbres, mais la nuit garde ses secrets. Soudain un sifflement au loin. Puis un grondement...

— En voici un, souffle De Vuyst.

— Oui, le voilà...

Le convoi était visible maintenant et semblait filer à bonne allure. Soudain la nuit s'emplit d'un vacarme impressionnant. L'éclatement de la bombe aussitôt suivi d'un fracas de ferraille jeta dans le recueillement de la nuit une note de drame et d'horreur. Pas de doute, le train avait déraillé.

— Maintenant filons, dit De Vuyst.

Course à travers bois, champs et vergers. Il fallait s'écarter au plus vite des lieux du sinistre. Dans quelques minutes, l'alerte serait donnée dans tous les postes allemands des environs et il y aurait danger à s'attarder dans la région. Quant à voyager en train, inutile d'y songer. Retour épique ; il dura trois jours. Exténués, affamés, les deux voyageurs se retrouvèrent à Anvers après avoir frôlé plus de dix fois l'arrestation. Ils l'avaient échappé belle.

A leur retour, la sœur de M^me^ Staelens leur donna des détails sur le déraillement provoqué par l'explosion de la bombe. Le coup avait parfaitement réussi. Très fier d'avoir mené à bien sa première mission, De Vuyst ne rêvait que d'une chose : recommencer le plus tôt possible. Mais pourquoi aucun de ses compagnons ne l'avait-il encore rejoint ? Il lui fallait de nouveaux explosifs le plus tôt possible.

— J'irai voir chez M. Tallien, dit-il à M^me^ Staelens.

En ce temps-là, M. Tallien était connu dans les cercles patriotiques de la métropole comme entretenant des relations suivies avec les représentants des autori-

tés alliées établis en Hollande. Il habitait au Klapdorp n° 94. Son café était le rendez-vous habituel de tous ceux qui travaillaient contre l'occupant. Or, le jour où De Vuyst y vint aux renseignements, le café était rempli de consommateurs. Dans tous les coins, on conversait à voix basse : un vrai repaire de conspirateurs. Il y était à peine de quelques minutes que la porte s'ouvrit avec fracas et quatre policiers allemands surgirent, revolver au poing, en criant :

— Haut les mains ! Que personne ne bouge !

Du coup, ce fut un sauve-qui-peut général. Avec une incroyable agilité, De Vuyst avait escaladé le comptoir et sans se préoccuper des sommations des policiers, il disparut par une issue de derrière que les Allemands avaient négligé de garder. Deux, trois balles sifflèrent à ses oreilles, mais sans d'autre effet que d'accélérer encore sa fuite. Les policiers le virent se hisser sur un mur de clôture, puis il disparut à leurs yeux.

Le soir, Mme Staelens reçut le message suivant : « Les Allemands ont failli m'arrêter cet après-midi chez Tallien. J'ai heureusement pu leur échapper. Ici, nous sommes brûlés. Quittez Anvers et rendez-vous chez ma femme à Gand. Procurez-vous de fausses pièces d'identité. Je vous attendrai demain à la gare du sud à 3 heures. »

Zoo gezegd, zoo gedaan. Voyage à pied. A plusieurs reprises, les deux voyageurs furent arrêtés en cours de route. Mme Staelens portait dans ses vêtements les dernières tablettes de dynamite qui pouvaient encore servir. Quant à son chapeau, il était rempli de mèches et de capsules. Mme De Vuyst fut très étonnée de revoir son mari qu'elle croyait au front. Tandis que ce dernier se cachait dans sa propre maison, prêt à fuir par une porte dérobée, à la moindre

alerte, Mme Staelens avait cherché refuge chez une de ses sœurs habitant la ville.

Il ne pouvait être question pour De Vuyst de rester indéfiniment à Gand. Quels que fussent les risques à courir, il se devait tout entier à sa mission. Dès qu'il fut en possession de nouvelles pièces d'identité, il se remit en route. Mme Staelens, elle, s'était approprié celles de sa sœur Stéphanie qui habitait Gand. Un bon paquet de dynamite dissimulé dans ses vêtements devait permettre aux deux conspirateurs de « travailler » en cours de route si une occasion propice se présentait.

A Meer, ils firent halte. La nuit était venue et avec elle le moment attendu de tenter un nouvel essai de dynamitage. De Vuyst se blottit dans un petit bois et fabriqua rapidement une bombe. Il la glissa dans son veston et se dirigea résolument vers la voie ferrée.

— Je vais revenir, dit-il à Mme Staelens.

Il longea une haie et avança à grands pas vers le remblai. Au moment où il allait se hisser sur celui-ci, ses pas crissèrent dans l'impressionnant silence et aussitôt un cri rauque monta dans la nuit :

— Wer da ?

Le coup était loupé. Il fallait déguerpir au plus vite. L'homme bondit comme une bête traquée à travers champs, poursuivi par les vociférations de la sentinelle allemande qui cependant ne lâcha pas un seul coup de feu.

— Steek alles weg, Léonie, ik ben op de wacht geloopen. (Jette tout, Léonie, je suis tombé sur la garde), crie-t-il à Mme Staelens dès qu'il la rejoint dans le bois.

On entend du bruit. Ce sont des soldats lancés à la poursuite du fuyard. Suivi de sa complice, celui-ci s'enfonce dans le bois et disparaît au pas de course.

Dix minutes plus tard, essoufflés, fourbus, ils se retrouvent sur la route et se croient hors danger. Mais qu'est-ce ? A peine ont-ils parcouru une vingtaine de mètres, qu'ils voient arriver à leur rencontre deux Allemands. Leur long manteau les rend reconnaissables de loin. Que faire ? Fuir ? Trop tard. De Vuyst a son plan. D'une voix très haute, il parle avec sa compagne de ces maudits paysans qui ne veulent pas vendre quelques pommes de terre.

Voici les deux Allemands. L'un braque sa lampe de poche sur les voyageurs nocturnes qui les saluent bien gentîment :

— Guten Abend.

— Guten Abend...

Le dynamiteur et sa complice passent sans être inquiétés. Le voyage se poursuit à pied. Près de Malines, grand trafic sur les voies ferrées. De Vuyst déplore d'avoir dû jeter sa bombe en cours de route. Ici, elle lui viendrait à point. S'il pouvait au moins fausser l'aiguillage et provoquer un déraillement ?

— Je vais voir s'il n'y a pas moyen de leur jouer un bon tour, dit-il à Mme Staelens.

Il s'éloigne et ne reparaît qu'une demi-heure plus tard. Le « bon tour » réussit : il avait à peine retrouvé sa compagne qu'on entendait un formidable bruit de ferraille. Deux machines en manœuvre venaient d'entrer en collision.

Le retour à Anvers s'effectua sans encombres. Les deux voyageurs étaient exténués.

A présent, plus de sécurité pour De Vuyst dans la métropole. Il redouble de précautions, ne sort pas pendant le jour et se tient prêt à fuir à la moindre alerte. Il s'est aménagé une cachette dans le grenier de la maison de Mme Staelens qui est, elle-même, sous le coup d'une perquisition ou d'une arrestation. Pressen-

tant une surprise, De Vuyst qui au surplus n'a été rejoint par aucun compagnon venu de Hollande et se trouve sans instructions, sans ressources et sans explosifs, décide de repasser la frontière pour aller chercher des ordres.

— Je reviendrai, dit-il à Mme Staelens qui le conduisit jusqu'à Turnhout.

De Vuyst n'était pas homme à se laisser prendre en cours de route. A cette époque, la haie électrisée étend déjà ses fils mortels le long de la frontière et le passage de celle-ci est devenu une opération difficile. Vingt-quatre heures après avoir quitté Anvers, l'homme était en Hollande. Son chef, le lieutenant Aerts, estimant qu'il avait fait ses preuves, songea immédiatement à lui confier une autre mission. Des gaillards de cette trempe étaient rares ; l'expérience tentée quelques mois plus tôt avait démontré que pour faire figure de bon soldat dans la guerre secrète le courage et l'audace ne suffisaient pas. Il fallait en plus des dons exceptionnels de sang-froid, de ruse et de finesse.

— Veux-tu retourner en Belgique pour y créer un service d'espionnage ? lui demanda le lieutenant.

— Je veux bien, répondit De Vuyst.

Les jours et les semaines passèrent. Pendant ce temps, Mme Staelens était de nouveau repérée par la police allemande.

— Vous cachez un soldat belge, lui dirent deux agents de la Polizeistelle Antwerpen venus la surprendre chez elle un matin de novembre.

— Un soldat belge ? Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Voici une lettre qui vous fixera à ce sujet, répondit un des deux hommes en lui tendant un papier griffonné au crayon.

C'était une dénonciation anonyme.

— Ceci ne prouve rien, continua Mme Staelens. C'est le coup d'un lâche individu.

Sur ces entrefaites, le soldat qui était arrivé la veille et se cachait dans le grenier, avait été prévenu par la sœur de Mme Staelens et se sauvait précipitamment par les toits. La perquisition qui eut lieu peu de temps après ne donna donc aucun résultat.

Quinze jours plus tard, un monsieur bien mis se présente à son tour au café de la rue de l'Escaut.

— Je viens de la part du bureau de Rotterdam, dit-il. Je suis chargé de vous demander de bien vouloir organiser un service de renseignements dans la région de Charleroi.

Mme Staelens flaire un piège. D'ailleurs en partant, De Vuyst lui a bien recommandé de n'accepter aucune proposition de ce genre d'où qu'elle vienne. « Je reviendrai d'un jour à l'autre », avait-il ajouté. Elle éconduit donc l'importun visiteur.

Après quelques semaines d'attente, nouvelle alerte. La fille de M. Tallien vient lui dire :

— La police allemande va venir vous arrêter, fuyez au plus vite.

Fuir ? Où ? De quel côté se diriger ? L'heure n'est pas aux hésitations. Mme Staelens s'habille en toute hâte tandis que sa sœur lui prépare un paquet de victuailles. Un tram la conduit rapidement aux portes de la ville, puis en route vers la frontière ! Pendant trois jours et trois nuits, elle erra dans les villages et les campagnes de la zone interdite. Elle croyait pouvoir se mettre en rapport avec un passeur, mais elle eut beau multiplier ses recherches, elle ne trouva personne. Elle songea alors à passer par ses propres moyens.

Munie d'une planche, elle se décida un soir à escalader la haie électrisée à Klinge. Au moment où

elle appuyait sa planche contre un des poteaux de la barrière de mort, une sentinelle survint et l'arrêta. Conduite au poste le plus proche, elle est aussitôt interrogée par un officier.

— Vous vouliez pénétrer en Hollande ?

— Oui.

— Qu'allez-vous faire en Hollande ?

— Je veux aller voir mon mari qui y est interné et est atteint du typhus.

Excellent système de défense. La courageuse femme ne varie pas une seule fois dans ses déclarations. Transportée à la gendarmerie de St-Nicolas, elle n'y fait pas un long séjour : deux gardiens l'emmènent à la prison de Gand.

Elle devait en sortir en juillet 1916. Les Allemands avaient fini par admettre la version qu'elle leur servait depuis le début de l'instruction pour expliquer sa présence à la frontière. Heureusement ils ne s'avisèrent pas de déférer la suspecte à la Polizeistelle Antwerpen.

A peine rentrée chez elle, M^me^ Staelens y reçut la visite de... De Vuyst. Toujours aussi crâne, aussi décidé qu'autrefois. Maintenant il s'appelait Alexandre Vermorgen.

— Mes chefs m'ont demandé de venir établir des postes d'espionnage dans le pays, dit-il. J'ai accepté et j'ai immédiatement pensé à vous.

— Hum... Vous savez que je sors de prison. Est-ce que...

— Mais non, mais non, nous les avons déjà roulés plus d'une fois ensemble et je puis vous assurer que tout marchera bien.

Et sans tarder, l'un et l'autre se mirent à l'œuvre. M^me^ Staelens se chargea de recruter des agents. A partir de ce moment, la vaillante femme fut constam-

ment en mouvement et en alerte. Elle s'adressa à des patriotes habitant à proximité d'une gare ou d'une voie ferrée.

— Vous noterez les trains qui passeront chaque jour, leur disait-elle, et vous remettrez vos rapports à un courrier qui passera deux fois par semaine. Le signe de reconnaissance sera un bouton blanc.

Puis il fallait répondre à d'interminables questions. Est-ce que ces renseignements avaient une importance réelle ? Comment les transmettait-on en Hollande ? Toutes les précautions étaient-elles prises pour éviter les pièges de la police allemande ?

La « recruteuse » fit merveille. L'un après l'autre, les postes surgirent et De Vuyst se chargea de leur assurer une liaison régulière avec Rotterdam. Ainsi à partir d'août 1916, à Bruxelles, à Aerschot, à Anvers, à Brasschaet, des agents observateurs montaient la garde nuit et jour pour surveiller le va et vient des troupes ennemies.

Presque au même moment, rentraient en Belgique occupée des patriotes chargés d'une mission identique. Ils s'appelaient Vergeylen et Delfosse. Le premier portait le numéro 25, le second, 26 et leurs collaborateurs, au fur et à mesure de leur recrutement, 27, 28, 29, etc. L'organisation eut des débuts pénibles, puis elle prit une extraordinaire ampleur. Vingt, trente, quarante agents dont l'identité se dissimulait sous un simple chiffre tissèrent maille à maille un vaste filet qui couvrit toutes les régions du pays. Parmi eux on relève des noms de patriotes éminents comme celui de Franz Merjay, un noble vieillard qui pour servir son pays avait accepté avec enthousiasme une tâche obscure et ingrate dans la phalange recrutée par Vergeylen et Delfosse.

Comment les deux services entrèrent-ils en contact?

Il est vraisemblable que désignée comme « boîte aux lettres » par le bureau de Rotterdam, Mme Staelens fut le trait d'union entre l'organisation de De Vuyst et celle de Vergeylen. En ce temps, tout soldat venu en mission secrète dans le pays occupé jouissait auprès de ses collaborateurs civils d'un grand prestige. Qu'il le voulût ou non, les rôles de premier plan lui étaient réservés.

Ces rôles, De Vuyst les aimait. Aucune responsabilité n'effrayait ce gaillard. Muni de fausses pièces d'identité, il voyageait comme un paisible particulier dans tous les territoires occupés. En cours de route, il engageait volontiers la conversation avec les soldats allemands, gagnait leur confiance en se montrant germanophile et recueillait ainsi des renseignements qu'il s'empressait de transmettre au bureau de Rotterdam.

Il apparaissait aujourd'hui à Bruxelles porteur d'un message, le lendemain on le retrouvait à Anvers, quelques jours plus tard à Charleroi, toujours alerte, calme, décidé. Ici, il s'annonçait sous le nom de Vermorgen, là, il s'appelait Sander, ailleurs encore on lui attribuait l'identité de « Monsieur Alexandre », voyageur de commerce.

Mme Staelens menait la même vie. Elle recueillait les rapports, transmettait les ordres du bureau de Rotterdam, allait, venait, découvrant son identité avec un mépris absolu du danger. Le service De Vuyst-Vergeylen était sous la dépendance des autorités militaires anglaises, mais Mme Staelens et De Vuyst n'en continuaient pas moins de collaborer aux entreprises de destruction du quartier général belge. L'audacieuse femme assuma encore à plusieurs reprises le transport de boîtes de dynamite que dans le langage conventionnel des groupements secrets on désignait sous le nom d'« œufs ».

Si les services de transmission intérieure fonctionnaient avec régularité, la transmission extérieure connut plusieurs enrayages qui faillirent compromettre l'existence même du groupement. A cette époque, le système de surveillance établi le long de la frontière rend la tâche des courriers de plus en plus difficile. Une étude minutieuse de la plupart des grandes affaires d'espionnage nous a révélé le point faible de ces organisations : la précarité de leur liaison avec leur base d'attache en Hollande. Parfois la rupture de cette liaison les asphyxiait, parfois les difficultés de sa mise au point facilitaient les infiltrations ennemies dans le service. Des chefs privés de toute communication avec la Belgique occupée enrôlaient comme courriers des individus qui sous une identité d'emprunt dissimulaient leur qualité d'agent allemand.

Du coup le service était voué à une prompte destruction. L'homme ainsi recruté jouait habilement la comédie jusqu'au jour où, ayant pénétré tous les secrets du groupement, il les livrait à la Polizeistelle pour laquelle il travaillait.

L'organisation De Vuyst-Vergeylen comportait d'autres éléments de faiblesse. C'est un principe de la stratégie secrète que tout suspect doit se démettre de ses fonctions et disparaître. Or, M^me^ Staelens, ainsi qu'on l'a vu, était suspecte. Elle n'en continuait pas moins à remplir un des rôles les plus en vue dans le service. Que dire de cette collusion entre deux groupements qui utilisaient la même voie de transmission sinon qu'elle était pleine de risques. La tactique élaborée par la DAME BLANCHE et qui peut servir de modèle a remédié fort opportunément à tous ces défauts d'organisation qui faisaient la partie trop belle aux contre-espions allemands.

On devine ce qui devait arriver au service De Vuyst-

Vergeylen. Groupant des patriotes éprouvés, il offrait néanmoins prise aux accrochages du contre-espionnage ennemi. Aussi, après quatre mois et demi de fonctionnement régulier, la catastrophe redoutée se produisit.

Fin novembre 1917, on annonça à Mme Staelens que l'agent 26 (Delfosse) avait été tué chez lui. En réalité, il avait été arrêté. Les autres membres du service n'en continuèrent pas moins leur activité. Mais l'ennemi était dans la place et étudiait le mécanisme du service avant de procéder à la rafle de tous les agents.

De décembre à janvier, les arrestations se succédèrent en cascade. Un gigantesque coup de filet. Les policiers allemands opéraient partout : à Anvers, à Bruxelles, à Louvain, à Aerschot, à Péruwelz, etc. En tout quarante-quatre arrestations. Mme Staelens fut appréhendée à la gare du Nord à Bruxelles et De Vuyst, l'insaisissable De Vuyst, l'homme qui tant de fois avait glissé entre les mailles du filet, fut capturé au moment où il s'y attendait le moins.

Un certain nombre d'agents, tel Pierre Cleemput et d'autres échappèrent à la rafle, mais leur activité fut définitivement interrompue. Le service ayant des ramifications dans la région de Valenciennes où, semble-t-il, les Allemands avaient découvert ses traces, c'est à la Polizeistelle Charleroi que revint le mérite de cette rafle sensationnelle et que fut confiée l'instruction de l'affaire.

Les quarante-quatre inculpés furent donc conduits à la prison de Charleroi. Là, commença le drame. Les policiers connaissaient les moindres rouages de l'organisation et étaient en possession de renseignements surprenants sur les détails les plus secrets de son fonctionnement. Le premier moment de stupeur passé, les principaux accusés, De Vuyst, Mme Staelens, Vergeylen, Delfosse, Merjay, le soldat français Cools se rendirent

compte que la partie était perdue d'avance et qu'ils y laisseraient leur vie.

De Vuyst était considéré comme chef de bande. Au conseil de guerre, l'auditeur militaire l'appellera « die Hauptstütze », le pivot de toute l'affaire. Ce rôle d'organisateur et de chef impliquait toujours la condamnation à mort. Aucune chance d'être grâcié. Quant à nier une culpabilité si nettement établie, il ne fallait pas y songer.

— Bien qu'il y ait beaucoup d'accusés, lui dit un jour un policier, je crois que l'instruction ne durera pas longtemps. La plupart sont en aveux et nous ne demandons qu'à en finir le plus tôt possible. Je suppose que vous-même vous ne tenez pas à ce que cela traîne...

— Non, s'il faut y passer autant que ce soit tout de suite, à moins que...

— Vous êtes soldat et je puis vous parler comme à un soldat : ne vous faites pas d'illusion sur votre sort. Votre cas est trop grave. Vous serez certainement fusillé. Pas de grâce pour vous, vous nous avez fait trop de mal

Plus encore que le délit d'espionnage, c'est l'affaire des bombes qui paraissait aggraver le cas des deux principaux inculpés : De Vuyst et Mme Staelens. Celle-ci fut terrifiée d'apprendre au premier interrogatoire que les Allemands n'ignoraient rien de sa féconde activité patriotique.

— Voudriez-vous nous dire, Madame, lui demanda un policier d'un ton sarcastique, où vous avez porté la troisième bombe que vous avez reçue de Hollande le mois dernier ?

L'accusée tombe des nues.

— La troisième bombe ? La troisième bombe ? Je

ne sais pas ce que vous voulez dire, répond-elle d'une voix mal assurée.

— Non? Vous ne savez pas? Dites-moi alors combien de rapports d'espionnage vous avez remis à Van Hecke, combien de plis secrets vous avez reçus de Rotterdam.

— Je ne comprends rien à toutes ces histoires.

— Vous comprendrez lorsque vous aurez fait un petit séjour au cachot.

On conduit la prisonnière dans un réduit obscur. Lit : une planche. Nourriture pour toute la journée : un quignon de pain et un peu d'eau. Le lendemain, nouvel interrogatoire. Les questions pleuvent. Recel et transport de dynamite, organisation du service De Vuyst-Vergeylen, concentration et transmission des rapports d'espionnage, tout y passe. Mme Staelens est décontenancée, mais s'en tient néanmoins à un système de dénégations énergiques.

— Tout cela ne m'intéresse pas, répond-elle.

— Vous resterez au cachot jusqu'à ce que vous vous décidiez à parler, réplique le policier.

Au troisième interrogatoire, plutôt que de continuer à nier l'évidence, l'inculpée crut habile de faire des aveux mitigés susceptibles de diminuer sa responsabilité.

— J'ai transporté des tablettes, reconnut-elle, mais je croyais que c'étaient des tablettes de chocolat.

Les policiers ricanèrent. Ils savaient par expérience que cette déclaration amorçait les aveux et que ceux-ci ne tarderaient plus guère. Ils envoyèrent donc leur victime au cachot. Alors Mme Staelens se rendit compte qu'elle était perdue. Plus d'espoir... Elle pleure. Dans le cachot voisin, un prisonnier, l'oreille collée contre le mur, écoute les plaintes et les gémissements de la pauvre femme. D'une voix forte, il crie à la lucarne :

— Qu'y a-t-il, Madame ? Pourquoi pleurez-vous?

— Je vais être fusillée, répond-elle d'une voix brisée.

— Il y a encore un moyen de vous sauver, dit l'homme qui n'était autre que Lucien Dressen, un des membres de l'organisation De Vuyst-Vergeylen.

— Quel moyen ?

— Faites-vous passer pour sotte.

Ce conseil laisse la prisonnière tout interdite. Est-ce que Dressen n'a pas voulu se moquer d'elle ? Simuler la folie? Ce doit être bien difficile... Pourquoi ne pas essayer? On verra bien si cela prend. Au fond, rien à perdre dans une telle tentative qui peut, au contraire, si elle réussit, lui sauver la vie.

Le lendemain donc, lorsque l'accusée comparut devant les policiers, elle avait les cheveux en désordre et elle ne cessait de se passer la main sur le front en répétant :

— J'ai mal à la tête, j'ai mal à la tête...

— Allons soyez bien calme, dit un des Allemands, répondez à nos questions et nous vous procurerons une bonne nourriture, du lait et tout ce qu'il vous faut.

— J'ai mal à la tête, j'ai mal à la tête. C'est le cachot qui m'a rendue malade...

— Quand De Vuyst vous a-t-il apporté la première bombe ?

— J'ai mal à la tête, j'ai mal à la tête...

Les Allemands se mirent à crier, à frapper du poing sur la table, rien n'y fit. M^me^ Staelens les regardait d'un air hagard en répétant toujours la même chose :

— J'ai mal à la tête, j'ai mal à la tête...

Reconduite dans sa cellule, la prisonnière commença à crier et à gesticuler comme une démente. Un docteur vint, l'examina et déclara qu'elle n'était pas malade. Il la fit enfermer dans une grande pièce et l'y laissa

pendant onze jours sans nourriture. Les policiers vinrent l'y relancer pour lui donner connaissance des multiples charges qui pesaient sur elle. En vain, la malade épuisée par son jeûne forcé faisait semblant de délirer.

Dans la suite, elle varia fort opportunément les signes et les manifestations de sa folie. On l'entendit crier et chanter pendant la nuit. Un jour, les gardiens la trouvèrent couchée, raidie, sur le parquet. Ils la crurent morte.

— Faut la placer dans une cellule chauffée, dit le médecin.

Les policiers, eux, ne perdaient pas patience. A plusieurs reprises, ils vinrent lui mettre sous le nez les déclarations de certains membres de l'organisation qui avaient flanché et l'avaient mise en cause.

— Répondez par oui ou non, insistaient-ils.

— J'ai faim, j'ai faim, répondait l'accusée.

Pas moyen d'en tirer autre chose. Les deux Prussiens écumaient de fureur.

— Comédienne, sinistre garce, vous irez au poteau, hurlaient-ils.

Quelques jours plus tard, M^me^ Staelens souffrit réellement d'une oreille. Un jeune docteur accompagné d'un officier supérieur vint l'examiner et lui déclara qu'elle serait bientôt conduite à Bruxelles. Elle devait y être confiée à un spécialiste des maladies mentales. Elle partit le 13 février. Dans le train, les soldats qui la surveillent parlent haut. L'un d'eux raconte en ricanant que Delfosse, un des principaux inculpés de l'affaire De Vuyst-Vergeylen, lui a déclaré que les Allemands seraient bientôt vaincus parce qu'ils manquaient de ressources.

— Celui-là ne verra tout de même pas la fin de la

guerre, ajoute un autre, il ne sortira de la prison que pour aller au poteau.

— Chut! fait un feldwebel, ne parlez pas si haut devant cette femme, elle appartient à la même organisation que Delfosse.

— Cette femme ? Mais elle est complètement maboule.

A Bruxelles, la prisonnière continua à jouer son jeu avec beaucoup d'habileté, mais son état de santé s'empira ; on dut l'opérer et elle resta un certain temps entre la vie et la mort. Elle ne quitta la clinique de Bruxelles que pour comparaître devant le conseil de guerre de Charleroi. Pendant ce temps qu'était-il advenu du soldat De Vuyst ?

Tout comme Mme Staelens, dès qu'il vit que la tournure du procès ne lui ménageait aucune chance d'échapper à la peine de mort, De Vuyst songea à faire violence au mauvais sort qui s'acharnait sur lui. Se laisser fusiller ? Sans doute, mais la perspective d'être conduit à l'abattoir comme un mouton sans pouvoir se défendre, répugnait au tempérament combatif du soldat. Se rebiffer, se révolter ? C'était peine inutile. Rien à faire contre les matraques et les fusils des gardiens.

Non, le meilleur tour à jouer, à la police allemande et au personnel de la prison, c'était à coup sûr de s'évader. Mais comment ? Comme tous les prisonniers. dès son entrée dans la grande geôle, De Vuyst avait eu le sentiment qu'il était impossible d'en sortir sans l'autorisation des maîtres de céans. Des gardiens et des sentinelles partout, des portes énormes, des lucarnes garnies d'épais barreaux... Pour comble de malchance, les espions avaient les honneurs d'une surveillance spéciale. Or De Vuyst était considéré comme chef de bande ; ce titre lui valait d'être sous le

regard soupçonneux des geôliers à toute heure du jour.

Vu le grand nombre d'inculpés dans le procès en cours, celui-ci durerait vraisemblablement deux ou trois mois. En ce laps de temps, il serait possible d'entreprendre quelque chose, mais quoi ? Nuit et jour, l'homme à présent ne pense plus qu'à cela : fuir. Au préau, on le voit toujours le nez en l'air ; il calcule la hauteur du bâtiment, du mur d'enceinte, examine la disposition des gouttières, etc.

Hum ! ses premières constatations ne sont guère encourageantes. Au moyen d'une bonne corde, il serait sans doute possible de se laisser descendre du haut du toit, mais comment gagner le faîte du mur d'enceinte? Rentré dans sa cellule, le prisonnier réfléchit. Une corde ? Ce serait un jeu d'en fabriquer une avec les draps de lit et les couvertures ; quant au mur d'enceinte, son escalade ne pose pas un problème très difficile. On trouverait bien dans la cour sinon une échelle, un bois, une planche ou un autre moyen d'en atteindre le sommet. La vraie difficulté consistait à sortir de la cellule.

L'homme conçut d'abord l'audacieux dessein d'attirer un gardien dans un guet-apens, de le terrasser, de le baillonner, puis de revêtir son uniforme. Peut-être pourrait-il ainsi tromper la vigilance de la sentinelle placée à l'entrée de la prison. Le coup comportait évidemment de redoutables risques. Pour augmenter les chances de réussite, il devait être tenté à la tombée de la nuit. Les jours passèrent et l'occasion si impatiemment attendue ne se présenta pas.

Que faire ? Scier les barreaux de la lucarne ? Il faudrait une lime. Aucun espoir de s'en procurer une ; le prisonnier est au grand secret et sans la moindre communication avec l'extérieur. Impossibilité absolue

aussi de forcer la serrure de la grosse porte de son réduit. Il y a bien la bouche d'aérage placée dans le plafond, mais elle est fermée par une grille en fer et d'ailleurs elle est beaucoup trop étroite pour livrer passage au corps d'un homme.

Cependant malgré tout l'attention du captif se porte sur cette ouverture par où lui parvient l'air frais du dehors ; il la regarde, la contemple... Qui sait ? Cette grille qui paraît si bien scellée dans le plafond, ne pourrait-on l'enlever ? Et la cheminée elle-même serait-ce impossible de l'élargir ? Une, deux, le prisonnier place une chaise sur la table, monte dessus et regarde attentivement la ferrure. Examen décevant. Elle est si solidement encastrée dans la maçonnerie qu'on ne voit aucun de ses points d'attache. Quant à la cheminée, elle est en briques et d'une étroitesse à désespérer.

Un bruit de pas dans le couloir, vite De Vuyst descend de son perchoir. Et tandis qu'il tourne en rond dans sa cellule, il reprend une à une les difficultés du projet. Pas d'instrument pour entamer la maçonnnerie; comment camoufler pendant la journée le travail effectué au cours de la nuit ? Car c'est pendant la nuit qu'il faudrait travailler. Baste ! se dit-il, au diable les hésitations et les craintes! Je n'ai tout de même rien à perdre, si j'échoue, j'aurai au moins la satisfaction d'avoir exploité mes dernières chances, tandis que si je ne tente rien, je serai tout de même passé par les armes dans un mois ou deux.

Restait à trouver un instrument... Chaque jour, en se rendant au préau, il regarde attentivement à terre. Si seulement il avait la chance de mettre la main sur un morceau de fer quel qu'il soit. Mais rien, absolument rien, pas même un vieux clou... Et les jours passent. Quel dépit ! Enfin au début de février, en entrant dans une des nombreuses cages du préau où

il n'avait pas encore pénétré, il a l'agréable surprise de voir à terre l'objet de ses recherches : un long clou tout rouillé. Voilà qui fera mon affaire, pense-t-il. Très discrètement, tout en surveillant les allées et venues des geôliers, il en aiguise la pointe sur une pierre.

Le soir même, le prisonnier se mit au travail. Dès que le gardien de service eut fait sa ronde après le couvre-feu pour s'assurer si tous les détenus étaient au lit et si toutes les lumières étaient éteintes, De Vuyst installa sa table sous la bouche d'aérage, plaça sa chaise dessus et dressé sur celle-ci, il commença la délicate et difficile opération. Il gratta d'abord le platras, puis essaya de travailler en profondeur. C'est alors qu'il se rendit compte de la difficulté de l'entreprise; le plâtras était dur et son clou n'en enlevait que de minimes parcelles.

Après une demi-heure de grattage, il s'arrêta tout découragé. Jamais je n'arriverai à desceller cette ferrure, pensa-t-il. Pourtant en y travaillant pendant plusieurs semaines, à raison de sept, huit heures par nuit... Le jour même dans la matinée, un des policiers qui l'interrogeaient lui avait encore rappelé que son compte ne tarderait pas à être réglé. Décidément le coup valait la peine d'être tenté. Il se remit au travail.

Minuit, une heure, deux heures, trois heures, dans l'obscurité le captif grattait toujours. De temps à autre, il tendait l'oreille. Dans la vaste geôle, on n'entendait que le pas sonore de la sentinelle qui allait et venait le long des balustrades. Soudain elle sembla se rapprocher. Vite l'homme descendit de son perchoir, enleva la chaise et se coucha sur son matelas.

Pendant plus d'une demi-heure, l'Allemand resta à proximité. Il faisait quelques pas, s'arrêtait, toussotait puis revenait vers la cellule de l'aspirant-fugitif. Vers

quatre heures, celui-ci réinstalla son échafaudage et au moyen de papier mâché boucha soigneusement le trou qu'il avait fait dans le plâtrage. Puis il ramassa la poussière tombée sur la table et sur le parquet.

Dès que le jour parut, il examina le camouflage de son travail et le trouva assez réussi pour ne pas éveiller l'attention des geôliers. Dans le courant de l'avant-midi, on vint le chercher pour le conduire devant les policiers-enquêteurs. Les Allemands qui connaissaient l'origine et le fonctionnement de l'affaire voulaient obtenir de lui des renseignements précis sur les chefs qui l'avaient envoyé en Belgique. Il les induisit habilement en erreur en servant une histoire rocambolesque inventée de toutes pièces.

Le soir, l'homme se remit à la tâche. Grâce à un long aiguisage sur les pavés de sa cellule, il avait affilé la pointe de son vieux clou qui maintenant mordait mieux dans le plâtrage. En enlevant cinq centimètres chaque nuit, il lui faudrait une dizaine de jours pour venir à bout de la grille. Comme il était trop grand et que sa tête touchait le plafond, il travaillait dans une position peu commode et très fatigante. De plus la poussière lui tombait dans les yeux. Mais l'homme n'y prenait garde. Toute sa volonté, toutes ses énergies se concentraient dans ce travail patient, minutieux, énervant qui pouvait lui sauver la vie.

Pendant quatre longues heures, il resta ainsi accroché au plafond, les jambes raides, courbaturé, les yeux pleins de poussière. A l'aube, la minuscule brèche était bouchée, le plâtras avait disparu dans la paille du matelas. Il n'y paraissait plus. Pendant toute la journée, le prisonnier sommeilla sur sa chaise. De temps à autre, il levait les yeux vers la grille. Que trouverait-il derrière celle-ci ? La cheminée était-elle revêtue d'un plâtrage à l'intérieur ou les briques étaient-elles à nu ?

La maçonnerie se prolongeait-elle jusqu'au toit ou se terminait-elle par un tuyau métallique ? On verrait bien. De Vuyst se sentait de taille à surmonter toutes les difficultés. Pourvu qu'on lui en laissât le temps, bien entendu. Il était à prévoir que le procès durerait assez longtemps : quarante-quatre arrestations... Un vrai désastre cette affaire.

Mais le prisonnier ne pensait même plus à cette malheureuse histoire. C'est la grille de la bouche d'aérage qui le préoccupait, l'obsédait, accaparait toutes ses facultés. Au préau, il repérait l'itinéraire qu'il suivrait sur les toits s'il avait un jour le bonheur de passer par la cheminée.

Autour de la grille, l'entaille creusée par le clou avait maintenant atteint les trois quarts de la circonférence. Un grand espoir naît dans le cœur du captif. Plus de doute, il viendra à bout de cette satanée grille. Tous les jours, il attend avec impatience l'heure du couvre-feu. A peine le geôlier a-t-il fait sa ronde que l'homme est déjà au plafond. Est-ce par suite de l'habitude? A présent, il voit dans les ténèbres comme en plein jour. Et dans l'étroit sillon qui s'étire autour de la grille, le clou gratte toujours. Pendant des heures et des heures, on entend le bruit de son incessant grignotement.

A mesure que le travail avance, le problème du camouflage se complique. Malgré les multiples tampons de papier mâché qui l'obstruent, l'entaille dans le plâtrage devient de plus en plus visible. Si par malheur un gardien regardait attentivement la bouche d'aérage, tout serait aussitôt découvert. Or, les gardiens viennent souvent dans la cellule de De Vuyst. L'homme est régulièrement fouillé une fois par semaine. Tout est alors mis sens dessus-dessous dans sa cellule. Heureusement le matelas n'a pas l'heur de retenir l'at-

tention des Allemands. Quelle merveilleuse cachette pourtant ! C'est là que le captif dissimule son précieux clou et les débris de plâtras.

Après bien des alertes et des angoisses, au cours desquelles il fit preuve d'un sang-froid extraordinaire, De Vuyst vit enfin se rejoindre les deux bouts du sillon circulaire creusé autour de la grille. Il y avait exactement dix jours qu'il avait commencé le travail. Opération délicate : il s'agissait maintenant non seument d'enlever la ferrure, mais de la replacer pour pouvoir travailler les jours suivants à l'élargissement de la cheminée.

Bien que le plâtrage fût complètement enlevé tout autour, elle résista à tous les efforts du captif qui, pendant plus d'une heure, tenta vainement de la désceller. Dans l'ombre, l'homme suait à grosses gouttes, haletait. Non, il n'arriverait jamais à arracher cette garce de grille. Misère... Allait-il devoir abandonner la partie ?

Il descendit de la chaise, s'épongea et regarda sa montre. Deux heures. Il pouvait encore terminer le travail avant l'aube. Il prit sa cuillère le seul instrument dont il disposât, avec le clou, pour mener à bien la difficile entreprise et se remit à la besogne. Tour à tour raidi dans un effort total, courbé, incliné, la tête collée au plafond, il se contorsionnait, s'acharnait sur la maudite ferrure qui ne bougeait pas d'un millimètre.

Il élargit la brèche, dégagea soigneusement les attaches, agrippa ses longs doigts aux aspérités et tira de toutes ses forces. En vain, solidement encastrée dans la maçonnerie, la grille faisait bloc avec elle. Vers 5 heures, le prisonnier dut s'avouer vaincu. Fatigué, couvert de poussière, il descendit de son échafaudage. Mauvaise affaire, pensa-t-il. Mais tout espoir n'était peut-

être pas perdu. Il recommencerait le soir. Vite, il replaça ses tampons de papier mâché, enleva la poussière et se coucha sur son matelas. Lorsque la cloche de la prison annonça le réveil, il dormait à poings fermés.

Dès qu'il ouvrit les yeux, il regarda la bouche d'aérage et constata non sans inquiétude que les traces de son travail nocturne étaient très visibles. Quelle catastrophe si un des gardiens avait la malencontreuse idée d'examiner le plafond! Heureusement la journée se passa sans incident. De Vuyst en profita pour aiguiser ses instruments. Au préau, il ramassa une pierre oblongue qui lui parut pouvoir servir de burin. Il attendit avec une impatience fébrile le moment de remonter sur son échafaudage, mais après le couvre-feu, la sentinelle de garde à l'intérieur de la prison était à proximité de sa cellule. On entendait son pas lourd qui résonnait sur les dalles de la balustrade. Une demi-heure passa. L'Allemand était toujours dans les parages. L'oreille collée à sa grosse porte, le prisonnier écoutait ses allées et venues. Enfin le bruit des pas s'éloigna peu à peu et se perdit dans les profondeurs de la grande geôle.

De Vuyst s'était juré d'enlever la grille coûte que coûte. Il avait été bien inspiré de se munir d'une pierre. Celle-ci lui servant de marteau, il put rapidement faire osciller la grille dans le plâtrage. « Cette fois, je la tiens », se dit-il. Il tira de toutes ses forces et brusquement tout se détacha, ferrure et maçonnerie. A ce moment l'angoisse le saisit. Parviendrait-il à la remettre? Il la déposa sur la table et regrimpant aussitôt sur sa chaise se mit à explorer la cheminée du bras.

Constatation décevante : l'ouverture était très étroite. Jamais un homme ne pourrait passer par là. L'intérieur était recouvert d'un plâtrage assez épais. Peut-être

qu'en enlevant celui-ci, il l'élargirait suffisamment pour se hisser dedans ? Encore dix jours de travail au moins. Un premier grattage à l'intérieur de la cheminée donna des résultats encourageants : le plâtrage se détachait assez facilement. De même le replacement de la grille, opération redoutée s'effectua sans trop de difficultés. Au petit jour, tout était remis en ordre.

Entretemps l'instruction du procès suivait son cours. Trois, quatre fois par semaine, le détenu était extrait de sa cellule et conduit devant les policiers. Ceux-ci s'étonnaient de le voir si calme. Il ne pouvait cependant douter du sort qui l'attendait. Sa seule présence derrière les lignes allemandes était passible de la peine de mort. Or, ce n'était là qu'un léger délit au regard des deux autres : attentat contre l'armée allemande et espionnage.

— J'ai fait le sacrifice de ma vie, dit-il à un policier qui lui exprimait son étonnement.

Intérieurement il jubilait à la pensée de la bonne surprise qu'il était en train de préparer dans sa cellule. Mais il ne fallait pas se réjouir trop vite ; il n'y avait encore rien de fait. Un obstacle imprévu pouvait surgir et puis d'ailleurs qu'allait-il trouver à l'issue de la cheminée : un tube métallique sans doute... Parviendrait-il à l'enlever ?

Pendant trois, quatre jours, le captif travailla avec un tel acharnement à l'élargissement de la cheminée que bientôt tout le plâtrage intérieur passa à son tour sous forme de détritus dans le matelas receleur. Avec le clou, avec la cuillère avec une pierre, avec ses ongles, il grattait, raclait, se démenant comme un forcené. Peu avant l'aube, il descendait de son échafaudage, fourbu, haletant, couvert de poussière.

Ce qu'il redoutait le plus maintenant c'était de devoir changer de cellule. Tout serait à recommencer.

Non, il n'aurait jamais plus ce courage. Pour éviter cette catastrophe, il fallait brusquer les choses. D'autant plus que le procès semblait tirer à sa fin. On était au début de mars et déjà l'auditeur militaire préparait le réquisitoire par lequel il demanderait la tête du soldat-espion.

Malgré le déplâtrage, la cheminée paraissait encore si étroite qu'elle ne pourrait livrer passage à un homme. Sans doute le fugitif n'était pas très corpulent, la captivité l'avait au surplus fort amaigri, mais seul le corps frêle d'un enfant aurait pu passer par là. Cependant s'il essayait quand même ?

Le 4 mars, le prisonnier qui la veille encore croyait que plusieurs nuits de travail seraient nécessaires pour élargir la cheminée à la mesure de son corps, décide brusquement d'en finir. Pour agrandir le trou, il devrait enlever des briques, or à cet effet les outils dont il dispose sont insuffisants. Il faut faire vite. Traîner c'est s'exposer à de terribles mécomptes. Je risquerai le coup ce soir, se dit-il. Tant pis si l'affaire tourne mal.

A dix heures du soir, ses cordes étaient prêtes. Il avait déchiré draps de lit et couvertures en bandes d'égale largeur et les avait solidement nouées ensemble. S'il échouait, il les dissimulerait dans la cheminée et renouvellerait la tentative plus tard, mais en cas de fouille comment expliquer la disparition d'une partie de sa literie ? Il devait réussir. Il le fallait. Sa vie était l'enjeu de la redoutable partie. Je la gagnerai, se dit-il.

Lorsque, peu après dix heures, il monta son primitif échafaudage, une extraordinaire sensation de force tendait tout son être. Cependant pas de précipitation. Très calmement, il procéda aux préparatifs. La sentinelle semblait être loin dans les couloirs ; il n'enten-

dait même plus le bruit métallique de ses bottes cloutées.

Il enleva son veston, son gilet et les roula avec sa casquette en un paquet qu'il attacha à ses pieds. Il poussa la tête dans la cheminée et eut tout de suite l'impression que jamais il ne passerait par là. Il s'agissait de s'amincir. Un bras en l'air, l'autre serré contre le corps, il essaya de se hisser dans l'ouverture. En vain. Il recommença en tenant cette fois les deux bras levés au-dessus de la tête et fit un effort prodigieux pour s'introduire dans l'étroite cavité.

Lentement, très lentement, centimètre par centimètre, il s'y insinua. Sa chemise se déchirait aux aspérités rugueuses de la cheminée. Peu à peu il se redressa de toute sa hauteur ; il eut alors l'impression atroce d'être encastré vivant dans la maçonnerie. La cage thoracique serrée comme dans un étau, il respirait avec difficulté. Il lui semblait que les dures parois de briques se resserraient sur lui et allaient l'étouffer.

Le moment le plus critique était arrivé. Brusquement ses pieds se levèrent de la chaise qui jusqu'alors lui avait servi de point d'appui et l'homme se trouva emprisonné, suspendu dans l'étroit tuyau de maçonnerie. Les bras tendus au-dessus de la tête, il se déchire les doigts à s'agripper aux aspérités. Les minutes passent. Plus un seul mouvement; le captif est comme paralysé par l'effort qu'il vient de fournir. Il ne bouge plus.

Misère ! Va-t-il devoir descendre ? Descendre ? Impossible. Il se dégagera plus facilement par le haut que par le bas. Maintenant le fugitif se débat comme une bête prise au piège. Tudieu ! il faut qu'il sorte de cet affreux corset de briques qui lui serre les flancs. La figure congestionnée et ruisselante de sueur, il se raidit, ses jambes battent l'air, toutes ses énergies se tendent à craquer.

Cependant le corps comprimé de l'homme continue à monter. Avec une extrême lenteur sans doute, mais centimètre après centimètre il s'arrache insensiblement à la redoutable gaine qui l'emprisonne. Soudain, il tressaille; ses doigts sont entrés en contact avec un rebord. Quelques rudes coups de reins encore et les mains touchent le tuyau qui communique avec le toit. Pourvu qu'il ne soit pas trop fortement scellé dans la maçonnerie !

Qu'est-ce? O surprise ! Une brique bouge... Voilà le point d'appui qui lui manquait. Du coup, sa pénible ascension progresse de plusieurs centimètres. Un vigoureux coup de poing écarte de plus en plus la brique mobile, une petite brèche donne prise par en dessous aux doigts qui saisissent avec force le tuyau d'aérage et le secouent. Hum! cela n'ira pas tout seul. Cinq, dix minutes passent. L'homme est toujours pris dans la gangue de briques où il se démène rageusement. Ses pieds auxquels il a attaché des cordes et une partie de ses vêtements ballottent dans le haut de la cellule.

Parviendra-t-il à arracher ce satané tuyau ? L'obstacle branle, vacille... Hop! encore un effort. Le fugitif se déchire les ongles à gratter le mortier dont la poussière l'aveugle. Enfin voici qu'une autre brique cède. Peu après, sous de violentes poussées, le tuyau à son tour se déplace livrant passage aux bras, à la tête et au buste de l'homme qui péniblement s'extrait de son étouffoir, traînant après lui ses cordes et ses vêtements.

Il était maintenant sous les tuiles dans un vaste grenier ténébreux. Vite il remet son gilet, son veston, enroule les cordes autour de son cou et immédiatement s'attaque aux tuiles. Les lattes qui les soutiennent sont assez écartées pour lui livrer passage. Tout va bien. Alors sur le toit une ombre glissa légèrement et se

coula dans la corniche. Elle resta longtemps immobile. La nuit était froide et silencieuse. Enveloppé de ténèbres opaques, le bloc massif du pénitencier sur lequel l'homme était juché, diluait ses contours dans le noir. Nul mouvement, nul signe de vie à ses abords. Un temps idéal pour tenter une évasion.

Dans la corniche, l'ombre se mit à ramper. Très lentement, elle se dirigea vers un angle du bâtiment. Là, nouvelle halte prolongée. Dix minutes passèrent. Alors, le long des hauts murs quelque chose se mut. C'était l'ombre qui descendait du toit. Elle dégringola rapidement et disparut dans le gouffre noir de la cour.

Des bruits lointains se mêlaient dans le recueillement de la nuit. Soudain des pas résonnèrent, une porte s'ouvrit et un rai lumineux troua les ténèbres. Ronde de sentinelle ou de gardien ? On entendit marcher dans la cour, puis le silence retomba sur toutes choses. Qu'était devenue l'ombre descendue du toit? Etait-elle définitivement immobilisée au pied du haut mur d'enceinte ? Non, elle allait et venait, toute menue devant l'énorme et dernier obstacle à franchir. Une demi-heure s'écoula...

Il était maintenant près de minuit. C'est à ce moment que l'ombre commença à s'élever doucement vers le sommet du mur d'enceinte. Le rêve de De Vuyst se réalisait. L'homme est maintenant juché sur le faîte du rempart. Il n'y reste pas longtemps et bientôt l'ombre disparaît définitivement.

De Vuyst est libre ! Libre ! A présent, il se sent des ailes. En se laissant tomber du mur d'enceinte, il s'est fait mal au pied, mais baste ! cela n'est rien. Malgré le rude effort qu'il vient de fournir, il est aussi frais, aussi dispos que s'il sortait de son lit. Aussi est-

ce d'un pas allègre qu'il arpente maintenant les rues de Charleroi.

Les Allemands ne s'apercevront pas de son départ avant l'aube. Donc il dispose de cinq bonnes heures pour mettre une distance respectable entre lui et ses poursuivants éventuels. Le poursuivra-t-on ? Ce n'est pas certain, la Polizeistelle de Charleroi lancera sans doute son signalement dans toutes les directions et alertera tous les postes de surveillance à l'entrée des villes et à la frontière.

A l'aube, le fugitif qui a parcouru plus de vingt kilomètres cherche refuge dans un bosquet. Il s'y cache et dort à poings fermés jusqu'à midi. La faim le tenaille. Heureusement il y a de braves gens dans le pays et l'homme n'éprouve nulle peine à se ravitailler. Il se remet en route et dans un village qu'il traverse un obligeant coiffeur le débarrasse de son abondante chevelure, de sa barbe et de sa moustache. Devenu ainsi méconnaissable, il s'enhardit à suivre les grand'routes et arrive à Bruxelles trois jours après son évasion.

Il passa et repassa auprès de patrouilles. Pas une seule fois, il ne fut arrêté. Son parti était d'ailleurs pris : plutôt que de se laisser arrêter, il risquerait le tout pour le tout. Il savait que s'il retombait entre les mains de la Polizeistelle Charleroi, il serait passé par les armes, dès lors il était résolu à tout. Jamais plus ils ne m'auront vivant, pensait-il.

Tandis qu'il cheminait sur les routes qui le rapprochaient d'Anvers, le souvenir de ses compagnons d'infortune restés là-bas dans la sinistre geôle de Charleroi, le hantait. Ils allaient comparaître bientôt devant le conseil de guerre ; combien parmi eux devraient s'adosser au poteau fatal? Quelle malheureuse affaire que l'effondrement de toute l'organisation montée au prix de tant d'efforts !

Heureusement un certain nombre d'agents avaient échappé à la rafle. Il suffirait de les atteindre pour reconstituer le service. Pour cela il était nécessaire de se remettre le plus rapidement possible en liaison avec les chefs en Hollande. Arrivé à Anvers, le fugitif se rendit compte qu'il ne pourrait mener longtemps la vie de proscrit dans la métropole sans retomber dans les filets de la Polizeistelle. Sans argent, sans pièces d'identité, il en était réduit à de dangereux expédients.

L'homme était trop débrouillard pour s'exposer à des risques inutiles et procurer à ses ennemis l'occasion d'une facile victoire. Après s'être assuré certains concours indispensables, il se mit en route vers la frontière hollandaise. Après l'évasion de la prison de Charleroi, il allait en tenter une autre qui le mettrait définitivement hors des atteintes de ceux qui avaient mis sa tête à prix : l'évasion des territoires occupés.

La fortune favorise les audacieux... L'affaire ne traîna pas. L'homme s'était muni d'un browning et décidé à vendre chèrement sa vie si l'expédition tournait mal, il s'aventura avec un guide dans la zone de mort. Il pleuvait et l'obscurité était opaque. Bon temps, dit le guide, tout ira bien. Tout alla bien en effet jusqu'au moment où le compagnon de De Vuyst plaça son cadre entre deux fils. A cet instant, un « Wer da ? » retentit brusquement dans la nuit et une sentinelle accourut vers les deux hommes. D'un même mouvement, ceux-ci braquèrent leur arme dans sa direction et firent feu. L'Allemand battit prudemment en retraite et le passage s'effectua sans autre incident.

Deux jours plus tard, De Vuyst se présentait en Hollande à son chef le lieutenant A. qui ne fut pas peu surpris de le revoir.

— De Vuyst ! Vous ici !

— Mais oui, mon lieutenant, comme vous voyez.

— On vous croyait déjà dans l'autre monde Comment avez-vous pu leur échapper ?

Alors le soldat fit le récit de son évasion. Le lieutenant avait peine à en croire ses oreilles.

— Merveilleux, merveilleux, répétait-il. Tudieu ! Vous l'avez échappé belle !

De Vuyst s'en fut alors faire son rapport à M. Moreau, délégué du capitaine Landau, chef du service anglais. Il expliqua comment l'important groupement secret constitué à son initiative avait été anéanti par l'infiltration d'agents ennemis venus de Hollande. Deux de ceux-ci s'étaient présentés à Mme Staelens avec le mot de passe et le bouton blanc conventionnel. Plusieurs condamnations à mort étaient à prévoir.

— Y a-t-il moyen de reconstituer le service ? demanda M. Moreau.

— Pourquoi pas ? Une dizaine de nos hommes sont encore en liberté. Avec eux, il serait possible de remettre l'affaire en train.

— C'est entendu, vous vous chargerez de la réorganisation du service.

A partir de ce moment, De Vuyst redevint agent secret en Hollande. Pendant ce temps que se passait-il à Charleroi ? C'est vers six heures seulement lorsque le geôlier ouvrit le guichet de la porte du prisonnier que l'évasion fut découverte. L'occupant de la cellule ne se présentant pas pour recevoir son quignon de pain journalier, l'Allemand regarda à l'intérieur et faillit tomber à la renverse : une chaise sur la table, du plâtras par terre, le trou béant de la bouche d'aérage et plus de trace du prisonnier...

Immédiatement l'homme donna l'alarme. Gardiens, sentinelles accoururent bientôt suivis du directeur de l'établissement. Les yeux levés vers le trou du plafond,

tous restaient bouche-bée. Comment un homme avait-il pu passer par cette étroite cheminée ? Incroyable...

Peu de temps après, les hommes de la Polizeistelle de Charleroi arrivèrent à leur tour. Ils ne dissimulaient pas leur dépit et leur colère. Pour eux il eût mieux valu que cinquante autres prisonniers prissent la clé des champs plutôt que celui-là. C'était le « Hauptstütze », le pivot de toute l'affaire M. 25. Tandis que certains policiers interrogeaient les gardiens d'autres lançaient des télégrammes dans toutes les directions. Il fallait retrouver l'évadé coûte que coûte. On amena sur les lieux des chiens policiers, on fouilla des maisons suspectes, rien n'y fit, le fugitif resta introuvable.

Les Allemands ne pouvaient se défendre d'une certaine admiration pour ce coup d'audace. Ce n'était pas seulement le passage de l'homme par la cheminée qui les émerveillait, la descente du toit et l'escalade du mur d'enceinte leur paraissaient tout aussi extraordinaires. Leurs recherches se prolongèrent pendant des semaines, après quoi l'affaire M. 25 eut son tragique dénouement.

Le 10 avril, les quarante-trois accusés comparurent devant le Feldgericht siégeant à la caserne d'infanterie de Charleroi. Les débats durèrent trois jours. Il y fut constamment question du « chef », du « Hauptstütze » De Vuyst que l'on désignait tantôt sous le nom d'Alexandre, tantôt sous celui de « Lange Sander ».

La disparition de celui-ci facilitait la défense des autres accusés qui pouvaient maintenant le charger de toutes les responsabilités de l'affaire.

Mme Staelens avait été ramenée de Bruxelles. Elle joue magistralement son rôle. Elle a le regard fixe, hagard. Un médecin psychiâtre est venu de Bruxelles pour l'examiner.

Immédiatement elle est soumise à un feu roulant de questions.

— Vous êtes prévenue d'espionnage.

Elle hausse les épaules :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Vous avez posé des boîtes de dynamite sur les rails de chemin de fer avec De Vuyst.

— Je ne comprends rien à cette histoire.

— Vous avez reçu des bombes de Hollande.

— Moi ? Pas possible.

— Connaissez-vous un certain Hoffman ?

— Non.

On lui montre la photo de De Vuyst :

— Connaissez-vous cet homme ?

— Non, je ne l'ai jamais vu.

Voici maintenant le portrait de sa sœur :

— Reconnaissez-vous cette personne ?

A ce moment, l'accusée fond en larmes.

Le médecin psychiâtre est appelé à la barre. Il fait une longue déposition et conclut à l'altération des facultés mentales de l'accusée. En temps de guerre, dit-il, cette altération peut être due à l'effroi, à la crainte de la peine et aussi à l'hystérie.

— Cependant, remarque l'auditeur militaire, elle se rappelle sa sœur et la reconnaît.

— Sans doute, mais dans cet état, on peut se souvenir de choses agréables et avoir complètement oublié les choses terribles qui ont provoqué cet état anormal.

Cette déclaration qui ne fut suivie d'aucune réplique de l'auditeur militaire devait sauver la vie à la prévenue.

Le réquisitoire fut d'une extrême sévérité. « L'image que vous avez devant vous, dit l'auditeur militaire, est l'image de l'espionnage des chemins de fer. Il signale à l'ennemi les concentrations de nos troupes, l'arrivée

des munitions, donne aux aviateurs alliés de précieuses indications pour les destructions à opérer derrière nos lignes. L'utilité de ces renseignements pour nos adversaires ressort du soin qu'ils apportent à l'organisation de ces services secrets.

« Les accusés appartiennent tous à un groupement anglais, mais travaillant avec des Français et des Belges, il enferme la Belgique dans un vaste réseau d'espions. Et les gens que vous avez devant vous ont fait un service magnifique d'espion ».

Il lut une lettre signée par M. Moreau de Roosendaal et adressée à M. 25 dans laquelle de vives félicitations étaient exprimées aux membres de l'organisation pour le travail accompli. En terminant, l'homme complètement déchaîné requit vingt condamnations à mort et un grand nombre de peines variant de un an à quinze ans de travaux forcés.

Le 11 mai 1917, à Charleroi, six hommes furent amenés à l'aube devant un peloton d'exécution comptant près de cent fusils. Ils s'appelaient : Merjay, François, Cool Casimir, Vergeylen François, Delfosse François, Van Hecke Adolphe, Hoffmann Auguste. Le craquement d'une formidable salve mit fin à leur noble existence de patriotes sans peur.

Deux poteaux manquaient : celui des promoteurs et organisateurs du service M. 25, De Vuyst et Mme Staelens. L'un et l'autre avaient pu, par une chance extraordinaire s'arracher des griffes de la camarde. Ainsi en va-t-il des destins capricieux de la guerre...

II

UN DUR

Quatre-vingt-cinq mille lettres ! L'homme n'en avait jamais vu tant. Il regardait, tout ébahi, les imposantes piles de paquets ficelés qui s'étageaient jusqu'au plafond de la petite pièce où on les avait jetés pêle-mêle. Enveloppes bleues, blanches, jaunes, cartes-vues, cartes-lettres aux bords chiffonnés et salis amalgamaient leurs teintes défraîchies dans ce fouillis de paperasses.

— Quatre-vingt-cinq mille... hum ! ce n'est pas peu de chose, dit l'homme.

— Et le prochain bateau en amènera probablement encore autant. Vous comprenez que si on les laisse s'accumuler, il n'y aura plus moyen d'en assurer la distribution en Belgique.

— Mais il faudrait un chariot pour transporter tout cela là-bas.

— Ce n'est pas possible. Ces lettres ne peuvent à aucun prix tomber entre les mains des Allemands. Elles doivent être passées en fraude.

— Il faudra des semaines...

— Peu importe. L'essentiel c'est qu'elles arrivent à destination.

— Eh bien, c'est entendu je m'en charge.

Cela avait été dit d'un ton bref. C'est ainsi d'ailleurs que s'exprimait Jan Vleugels : peu de mots, peu de gestes, mais des intonations énergiques qui révèlent une force de volonté peu commune. Bien bâti, souple, alerte, le regard vif, ce gaillard de vingt-huit ans était venu spontanément à Flessingue se mettre à la disposition des autorités belges.

A partir de ce jour, Jan Vleugels ne s'appartint plus. Aidé de deux collaborateurs qui l'accompagnaient à Flessingue, il s'initia à la tactique du passage clandestin. Chargé de dix, quinze, vingt kilos de lettres, on le vit arpenter de son pas décidé les routes interdites de la zone-frontière. Résultat : quatre semaines après son enrôlement, les quatre-vingt-cinq mille lettres avaient été distribuées à leurs destinataires.

Ce début promettait. Très fatigant ce métier de passeur de lettres. Il fallait des jarrets d'acier pour abattre presque chaque jour de longues marches de vingt, trente kilomètres à travers champs et bois. Métier dur et cependant passionnant. L'attrait du danger en effet transformait ces épuisantes randonnées en expéditions aventureuses au cours desquelles il importait de dépister l'ennemi, d'éviter ses pièges, bref de jouer au plus fin.

Jan Vleugels aimait ce genre de sport pour lequel il semblait doué d'extraordinaires aptitudes. Nul n'excellait comme lui à tromper la vigilance des postes et des patrouilles, à payer d'audace dans les moments critiques et à se tirer d'affaire dans les plus mauvais pas.

Le service comportait une certaine hiérarchie : pas-

seur de lettres, passeur d'hommes, passeur de rapports d'espionnage ; trois stades d'activité, trois grades. Au dernier, c'est-à-dire au plus élevé, correspondait le maximum de risques, y compris le danger de mort.

Dès février 1915, Jan Vleugels était devenu passeur d'hommes. Responsabilités plus lourdes : d'importants groupes de jeunes gens vinrent se confier à lui; c'étaient de futurs volontaires qui allaient prendre sur l'Yser la place de ceux qui étaient tombés. Donner des défenseurs au pays, voilà qui relevait singulièrement le rôle obscur des passeurs. Ceux-ci s'en apercevaient aux égards que les autorités belges leur témoignaient en Hollande.

Le métier s'en trouva toutefois sérieusement compliqué. Réunir des groupes de vingt, trente, quarante jeunes gens, puis les conduire en longues caravanes à travers les mille embûches de la zone surveillée nuit et jour par d'innombrables patrouilles, devint un véritable exploit. Vleugels le mit à son actif des dizaines de fois, se jouant avec maîtrise de toutes les difficultés et de tous les dangers.

Mais les meilleurs joueurs sont parfois victimes du sort. Le 20 mai 1915, à une heure du matin, Vleugels et sa caravane sont surpris par une forte patrouille. Un seul moyen de sauver les jeunes gens, c'est de tenter une diversion et d'attirer sur soi l'attention de l'ennemi. Vleugels n'hésite pas, il se porte au devant des patrouilleurs et se constitue prisonnier. Pendant ce temps, les jeunes gens s'égaillent dans toutes les directions.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? lui demande un rogue feldwebel

— Je vais en Hollande.

— Quoi faire en Hollande ?

— Je vais chercher des marchandises.

BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE
ST-ANTOINE DE PADOUE
ST-GILLES-FOREST

— Ce n'est pas vrai. Quels sont ces hommes qui étaient avec vous ?

— Je ne les connais pas. Des fraudeurs aussi sans doute. Je les ai rencontrés ici un peu plus loin à l'entrée du bois.

— Vous êtes un espion et vous conduisez ces gens en Hollande.

— Moi un espion ? Allons donc ! Vous voulez rire.

Les soldats lui lient solidement les mains derrière le dos et l'emmènent à Turnhout. Là, on a l'impression d'avoir affaire à un individu dangereux et le chef de la Polizeistelle locale décide de l'envoyer à Anvers. Au moment de son arrestation, Vleugels avait pu heureusement se débarrasser des papiers compromettants dont il était porteur ; sa défense s'en trouva facilitée.

Pendant un mois, il resta à la caserne des Prédicateurs. Harcelé au cours d'interminables interrogatoires, il tint le coup et réussit à se faire libérer. A peine sorti de son cachot, il ne pense qu'à une chose : reprendre le plus tôt possible le chemin de la Hollande pour y aller chercher des ordres. C'est alors qu'il entra en rapport avec des dirigeants de groupements secrets et accepta les délicates fonctions de courrier-transfrontière. Désormais ce n'est plus sa liberté qu'il va risquer mais sa vie.

Chaque fois maintenant qu'il franchit la frontière, il porte, dissimulées dans sa casquette ou dans ses souliers, une, deux, trois « cigarettes » soigneusement fermées et scellées. Un signe cabalistique sur chacune d'elles permet de les distinguer. Tant en Hollande qu'en Belgique, les recommandations qu'on lui fait à la remise de ces plis sont toujours les mêmes :

— Ces papiers ne peuvent à aucun prix tomber

entre les mains des Allemands. En cas d'arrestation en cours de route, il faut les détruire. Il s'agit d'affaires urgentes, donc les remettre le plus tôt possible au destinataire.

A la grande satisfaction de ceux qui ont recours à ses services, les messages secrets confiés à Vleugels arrivent toujours à destination. L'homme fait ainsi ses preuves. Le métier de passeur est de ceux qui nécessitent plus qu'une initiation, un entraînement régulier : il faut connaître les bonnes pistes, les utiliser au moment le plus propice, supporter toutes les fatigues, braver tous les périls et éviter les pièges de l'adversaire. Vleugels excelle dans ce genre d'activité qui a pour lui l'attrait d'un vrai sport.

Aussi inspire-t-il confiance à tous ceux qui ont recours à ses services. Conséquence : son champ d'activité s'étend. Nuit et jour, il est en route. Tant en Hollande qu'en Belgique, sa réputation de passeur lui vaut sans cesse de nouvelles missions qui l'accaparent de plus en plus.

De ce fait, les risques d'une arrestation deviennent plus grands aussi. Il s'en rend compte le 26 juillet 1915 lorsque deux policiers allemands se présentent à son domicile pour l'arrêter.

— M'arrêter ? Pourquoi m'arrêter ? demande-t-il à ces derniers.

— Vous êtes accusé de transporter des lettres de Hollande en Belgique.

— Accusé par qui ?

— Par M. X... de Louvain.

— Cet individu ne sait ce qu'il raconte.

— Il déclare cependant que c'est vous, Jan Vleugels, qui lui avez remis des lettres venant du front belge.

— Cet homme ment.

— Quoi qu'il en soit, vous devez venir avec nous.

Et, une fois de plus, menottes aux poings, Jan Vleugels fut emmené par la police allemande. Quelques heures plus tard, il se trouvait dans la cellule n° 3 de la caserne des Prédicateurs, chaussée de Tirlemont à Louvain. On ne tarda pas de l'interroger et il fut confronté avec son accusateur. Il trouva sur-le-champ un excellent système de défense.

— Ces lettres m'ont été remises par un inconnu, dit-il, et je n'ai pas conscience d'avoir commis le moindre délit en les apportant à leur destinataire.

Les policiers eurent beau le harceler de questions, il leur fut impossible de le faire varier dans ses déclarations. Aussi, après un mois de détention, n'ayant pu relever contre lui aucune preuve de culpabilité, ils décidèrent de le relâcher. Comme cela s'est produit fréquemment au cours de la grande guerre, l'inculpé bénéficiait de l'absence de liaison entre les différents services de police allemande établis dans les territoires occupés. Il est hors de doute, en effet, que si les policiers de Louvain avaient connu sa première arrestation, le passeur aurait été envoyé comme indésirable en Allemagne.

A peine sorti de prison, le 30 août 1915, il s'empressa de se remettre à la tâche pour regagner le temps perdu. Il lui tardait de reprendre contact avec ses chefs et ses collaborateurs inquiets à son sujet. Grande fut sa surprise lorsqu'on lui annonça que la frontière était barrée sur toute sa longueur par une immense clôture en fils électrisés. Il tint à se rendre immédiatement compte de ce qu'était ce nouvel obstacle que d'aucuns considéraient comme infranchissable.

Le lendemain donc, vers minuit, une ombre s'approcha en rampant de la fameuse haie électrisée. C'était Vleugels qui venait examiner celle-ci. Il resta

longtemps couché à proximité relevant la distance entre les différents fils, examinant les pieux, observant le va-et-vient des sentinelles.

— Il y aura encore moyen de passer, dit-il le lendemain à ses collaborateurs.

— Ah ! Comment ?

— C'est bien simple. Je soulève le troisième fil au moyen d'un bâton bien sec pourvu d'une entaille ; entre ce fil et celui placé immédiatement au-dessus du sol, je mettrai une manne sans fond. Il suffira de se glisser dans la manne pour arriver de l'autre côté.

— Hum ! Ce ne sera pas facile.

— On verra bien.

Le soir même, l'expérience était tentée. Elle ne fut pas concluante ; il s'avéra indispensable d'être à trois pour procéder sans risque au placement de la manne : deux du côté belge et un en territoire hollandais. De plus, il était prudent de se munir de gants en caoutchouc.

La manne servit une dizaine de fois. Elle présentait l'inconvénient d'être encombrante. Un jour, Vleugels dit à ses aides :

— J'ai trouvé le moyen de passer le fil en plein jour.

— Pas possible ?

— C'est comme je vous le dis. J'ai découvert un endroit où un fossé plein d'eau passe en dessous de la haie électrisée ; on peut s'y dissimuler facilement sans être aperçu des sentinelles.

— Mais n'ont-ils pas placé un fil dans l'eau ?

— Non, le fil inférieur est attaché à trois pieux en bois qui sont enfoncés dans le fossé ; nous les enlèverons.

L'idée était bonne. A plusieurs reprises, Vleugels suivi de ses aides se faufila sous la haie. Choisis-

sant le moment où les sentinelles s'éloignaient, il se glissait dans l'eau et avançait lentement en rampant comme un reptile. Pour ne pas mouiller les lettres et les rapports dont il était porteur, il les tenait en bouche. Dès que les pieux furent déterrés, ce fut un jeu de les déplacer et de les remettre en place après chaque passage. Ce « tuyau » présentait le grand avantage de pouvoir être utilisé en plein jour, malheureusement au bout de quatre semaines, l'inévitable se produisit : les passeurs furent surpris par une patrouille et entendirent siffler les balles à leurs oreilles. Il fallut chercher autre chose.

C'est alors que Vleugels fabriqua son premier cadre, un appareil assez rudimentaire composé de quatre pièces garnies de caoutchouc dont deux munies de queues d'aronde, qui se montait assez facilement lorsqu'on arrivait à proximité du fil.

Passer seul n'était rien. Les difficultés et les dangers surgissaient quand on se présentait en bande au fil. Un bruit, un cri, une distraction suffisaient parfois à compromettre le succès de l'expédition. Celle-ci se terminait alors dans un sauve-qui-peut général scandé de coups de fusil.

Plus d'une fois, les balles allemandes firent des victimes et de jeunes gars inconnus venus de villes et de villages lointains pour servir leur pays, restèrent étendus dans la bruyère, frappés à mort.

En janvier 1916, autre drame : tandis que Vleugels s'affaire à placer son cadre, un de ses aides touche le fil et est foudroyé sur le coup. Quinze jours plus tard, même accident. Détail horrifiant : cette fois la victime reste suspendue à la haie meurtrière et tous les efforts pour l'en arracher restent vains.

A mesure que les mois passent, les Allemands renforcent la surveillance de la frontière, multiplient les

patrouilles, créent de nouveaux obstacles et le métier de passeur devient de plus en plus dur. Pour l'exercer, il ne suffit pas de mépriser les dangers et la mort, il faut de plus une extraordinaire résistance physique. On ne réussit à tromper la vigilance des sentinelles et des patrouilles qu'en s'astreignant à ramper ou à rester immobile pendant des heures dans l'herbe mouillée, dans l'eau ou dans la neige. Parfois lorsque Vleugels arrive au fil, il est trempé jusqu'aux os, tout engourdi de froid ; c'est alors qu'il faut procéder à l'opération la plus délicate : le placement du cadre. Un faux mouvement et c'est la mort. En une seconde, le corps le plus robuste est transformé en un horrible cadavre noirci et mutilé.

Difficultés, obstacles, dangers, Vleugels affronta tout et triompha de toutes les ruses de l'adversaire. Pendant toute l'année 1916, c'est par centaines qu'il fit passer des jeunes gens et qu'il transporta des rapports d'espionnage. En Hollande, les chefs de services secrets le considèrent comme un des as les plus remarquables du passage clandestin. C'est à lui qu'on confie les agents chargés d'importantes missions ainsi que les plis dont dépend le succès de vastes entreprises de sabotage derrière les lignes allemandes.

Maintenant, il a changé de nom. C'est sous le pseudonyme de « Tiets » qu'il travaille. A la fin de 1916, Tiets est connu dans tous les villages de la frontière. Il a des indicateurs et des collaborateurs partout. C'est que ce n'est pas une petite affaire que de rassembler des bandes de jeunes gens dans une région où les « gris » pullulent. Il faut des guides, des convoyeurs, des hébergeurs, des éclaireurs, des aides.

A Turnhout, à Beerse, à Vosselaer, à Merxplas, à Ryckevorsel, à Hérenthals, à Achter-Oolen, à Oevel, Tiets a ses hommes. Assuré de leur dévouement

absolu, il sait toujours où trouver le gîte et le couvert pour lui et ses clients.

Il mène l'existence d'un hors-la-loi. Les Allemands connaissent Tiets et le redoutent. Ils se sont juré de le prendre mort ou vif, mais le Belge est sur ses gardes. Toujours armé, toujours en alerte, il sait que le jour où il tombera entre les mains de l'ennemi, il sera exécuté. Aussi est-il bien décidé à ne pas se laisser capturer vivant.

Tiets a une confiance extraordinaire dans son étoile.

— Ils ne m'auront jamais, se plaît-il à répéter à ses camarades.

Dès que dans la nuit retentit le cri d'une sentinelle : « Wer da ? » Tiets n'hésite pas. Il ouvre le feu dans la direction de l'Allemand tandis que ses aides font glisser l'un après l'autre les jeunes gens dans le cadre. Souvent des renforts accourent ; alors le combat dans les ténèbres multiplie ses éclairs et ses claquements. Des cris montent comme des défis. Tiets a l'expérience de ces rencontres avec les sentinelles ; il en connaît la tactique et il n'a pas son pareil pour se tirer des plus mauvais pas.

Il y a toujours le danger de se faire encercler par des forces supérieures : Tiets, lui, n'est pas seulement un excellent tireur ; son agilité le rend insaisissable. Traqué comme une bête fauve, il n'est jamais fort embarrassé pour dépister ses poursuivants et se mettre rapidement hors de leur vue. Il court, saute, grimpe avec une extraordinaire souplesse.

Au début de 1917, Tiets était devenu le cauchemar du chef de la Polizeistelle de Turnhout. Tous les moyens avaient été mis en œuvre pour le capturer mort ou vif. Pendant des nuits et des nuits, des patrouilles renforcées guidées par des policiers s'étaient embusquées aux endroits signalés comme voies de passage

habituelles du redoutable Belge; en vain, guidé par son flair, l'homme sentait les pièges. Plusieurs de ses collaborateurs furent arrêtés, d'autres, abattus à coups de fusils ; lui-même essuya bon nombre de fois le feu des sentinelles et des patrouilles, mais jamais les Allemands n'eurent la joie de le voir s'écrouler. Le gaillard paraissait invulnérable.

Ainsi la guerre entre Tiets et les policiers acharnés à sa perte prit le caractère d'une lutte sans merci. A chaque rencontre, ce sont des fusillades endiablées et des hommes restent sur le terrain. Pour que l'ennemi ne puisse exercer des représailles contre sa famille, le passeur a conduit sa femme et ses enfants en lieu sûr de l'autre côté du fil. Les Allemands ont beau surveiller sa maison, il n'y reparaît jamais plus.

Après avoir pendant des mois essayé tous les moyens possibles pour mettre fin à ses exploits, les Allemands excédés eurent recours à une tactique qui en ce temps passait pour une de leurs méthodes favorites : ils enrôlèrent trois traîtres et les chargèrent de se mettre en rapport avec les collaborateurs de Tiets. Ces individus étant belges n'eurent nulle peine à trouver le contact avec la vaste et mystérieuse organisation dont Tiets était le chef et l'âme. Toutefois le passeur avait prévu ces infiltrations d'agents ennemis dans les groupes de jeunes gens qu'il conduisait en Hollande, aussi avant chaque départ pour le fil ses clients sont invités à exhiber leurs pièces d'identité et à se laisser fouiller.

Au cours des mois de février et de mars, les agents allemands de Roosendaal et le consulat de Flessingue signalèrent l'arrivée en Hollande de contingents massifs de jeunes Belges conduits par Tiets. Cette provocation allait-elle encore durer longtemps ? C'est alors que, sous la pression d'ordres supérieurs, la Polizeistelle Turnhout décida de brusquer les choses.

Les trois traîtres ayant enfin réussi à se faire inscrire comme clients du passage, qui devait être tenté dans la soirée du 10 avril, un policier leur fut adjoint et les quatre hommes armés jusqu'aux dents se trouvèrent le soir, à huit heures, au rendez-vous dans le « Meienbosch » entre Turnhout et Merxplas.

L'un d'eux ayant très habilement excité les guides contre leur chef, une violente discussion éclata et dura pendant plus d'une heure. On perdit ainsi un temps précieux et on négligea les précautions habituelles. Au moment où il aurait fallu examiner les jeunes gens un à un pour les fouiller, l'heure du départ avait sonné et l'on dut se mettre en route.

Tiets donna l'ordre de faire avancer le groupe des clients. Ceux-ci étaient au nombre de dix-sept. Il les passa rapidement en revue et dit :

— Hum ! Ils n'ont pas trop mauvaise mine... Venez, mes garçons, nous allons pénétrer plus avant dans le bois, car ici nous sommes trop près de la chaussée.

A la file indiennne, on avança en silence. La nuit était calme. Soudain on s'arrêta et les jeunes gens firent le cercle autour du passeur qui se disposait à leur communiquer ses dernières instructions. C'est à ce moment que les quatre hommes envoyés par la Polizeistelle Turnhout décidèrent d'agir.

— Halt ! crièrent-ils tous à la fois.

Au même instant, l'un d'eux braque son browning sur la poitrine de Tiets. Celui-ci n'hésite pas, il saisit le poignet de son adversaire ; un coup part, une balle lui troue la main et traverse la visière de la casquette de l'Allemand. Le Belge fonce alors sur son antagoniste, lui donne un violent coup de tête en pleine poitrine, essaie de le jeter par terre... A deux reprises encore l'homme tire. La bataille fait rage. Tout autour

de Tiets, les brownings claquent. Le passeur se démène comme un lion. Il va maîtriser le policier lorsque brusquement l'affaire prend une vilaine tournure.

Une balle, deux balles l'atteignent à la cuisse. Que se passe-t-il ? Ses camarades le croyant tué battent en retraite. Horreur ! le voici donc seul aux prises avec les quatre hommes. Il essaie de se dégager à son tour, mais deux, trois brownings l'ont pris comme cible et bientôt il s'écroule, atteint par six projectiles à la cuisse droite.

L'Allemand qui l'a vu s'abattre pousse un cri de triomphe. Craignant une ruse, il n'ose cependant s'approcher.

— Hände hoch ! Hände hoch ! Haut les mains ! Haut les mains ! crie-t-il à plusieurs reprises.

Deux des traîtres gisent également sur le sol, tous deux grièvement blessés. Le troisième, browning au poing, aide le policier allemand à maîtriser définitivement le redoutable Tiets. A coups de pied, il force celui-ci à se coucher sur le ventre pendant qu'on lui lie les mains derrière le dos.

— Cette fois, nous le tenons ! s'écrie l'Allemand. Surveille-le, je vais chercher du renfort.

Couché sur le sol humide, Tiets ne fait plus aucun mouvement. Aurait-il perdu connaissance ? Non, il souffre sans mot dire, sans proférer une seule plainte. Il doit avoir une horrible plaie à la jambe droite. Les balles lui ont presque sectionné la cuisse : une sensation de brûlure engourdit insensiblement le membre blessé. De ses petits yeux qui ont tant de fois scruté les ténèbres, il regarde autour de lui. Quatre corps sont étendus sur le champ de bataille; il entend des plaintes, des gémissements.

Le temps passe. Ses camarades ne viendront-ils pas le délivrer ? Vont-ils le laisser aux mains de l'ennemi?

Ils le croient probablement déjà mort. Nul bruit aux environs. Plus d'espoir, cette fois, il est perdu. S'il ne meurt pas de ses blessures, il sera massacré par un peloton d'exécution. La pensée d'être tombé victime d'une trahison le torture plus que sa blessure. Il fait un effort pour se dégager les mains, mais son gardien qui reste debout près de lui a aperçu son mouvement, il l'accable de coups de pied tout comme une bête malfaisante.

Une heure passe. La nuit est froide. Transi, grelottant, le blessé est à présent immobile comme un mort. L'immense bois silencieux a depuis longtemps étouffé les derniers échos de la sanglante bagarre. On n'entend plus que des bruits lointains ouatés par l'épaisseur des ramures.

Soudain, un ronflement de moteur. Il se rapproche. La Polizeistelle Turnhout a été informée de la bonne nouvelle et tout le personnel chargé sur trois autos a hâte de venir voir Tiets, l'homme qui depuis plus d'un an défie police, patrouilles et tient tête à toutes les forces allemandes rassemblées dans le secteur où il travaille.

Munis de lampes de poche, des officiers font bientôt le rond autour du blessé dont la figure apparaît très pâle sous le rayon de lumière qui la caresse. Le Belge n'a pas encore perdu connaissance ; il regarde ses ennemis sans broncher.

— Où est-il blessé ? demande un des Allemands.

— A la jambe et au ventre, répond l'homme qui garde le passeur.

Effectivement une large flaque de sang s'étale sous la cuisse du Belge.

— Ça, c'est un beau coup, continue l'officier. Comment avez-vous pu vous en rendre maître ?

L'homme fit alors le récit du combat et ajouta :

— Un rude lascar en vérité... Nous avons eu de la chance de le capturer.

On évacua rapidement les autres blessés et c'est un peu avant l'aube seulement que deux soldats vinrent charger Tiets sur une échelle et le transportèrent à Merxplas. Aucun soin provisoire ne fut prodigué au Belge qui continuait à perdre du sang en abondance. A Merxplas, on le plaça sur une charrette à bras et on le conduisit à Turnhout. Toujours méfiants, les policiers l'accompagnèrent. A son passage, les paysans s'arrêtaient émus. La nouvelle s'était promptement répandue dans les villages des alentours : Tiets était prisonnier. Tiets était blessé, Tiets était mort ! Le fameux passeur, l'homme qui avait toujours triomphé de toutes les ruses et de tous les pièges de l'ennemi, était vaincu cette fois ! Quel désappointement pour tous ceux qui depuis des mois applaudissaient aux exploits de ce rude adversaire des Allemands !

A Turnhout, pas de chirurgien pour opérer le blessé. Le docteur qui l'examine hoche la tête :

— Il faut le conduire immédiatement à Anvers. Je ne sais pas s'il y arrivera vivant, car il est mal arrangé et il a perdu beaucoup de sang.

Une auto de la Croix Rouge le transporta en grande vitesse à l'hôpital Sainte-Elisabeth. Exsangue, affaibli, quand on le déposa sur la table d'opération, il avait perdu connaissance.

C'est alors que le supplice de Tiets commença. A son réveil, il ressentit de vives douleurs dans la jambe blessée qui était immobilisée, ainsi qu'une partie du tronc, dans une énorme gaine de plâtre. On l'avait placé dans une chambrette. Il devait y rester seul pendant six interminables semaines. Au début, la fièvre lui fit revivre comme dans un cauchemar sa vie aventureuse d'autrefois. On l'entendit crier, donner des

ordres, apostropher et injurier les Allemands comme naguère quand il se forçait un passage de vive force à travers la zone de mort.

Insensiblement son état s'améliora. Les douleurs qu'il ressentait à la cuisse n'en restaient pas moins aiguës. Il les supportait en silence. Jamais les infirmiers allemands ne le virent abattu. Pas de plainte, pas de récrimination : l'homme regardait le plafond de sa chambrette pendant des journées entières sans sortir de son farouche mutisme.

Il priait, pensait, méditait. Une idée fixe s'était ancrée dans son cerveau et accaparait l'activité fiévreuse de son esprit nuit et jour : rouler une dernière fois les Allemands en leur brûlant la politesse. Il ne se fait aucune illusion sur le sort qui l'attend : les lourdes charges qui pèsent sur lui excluent la possibilité d'échapper à la peine de mort. Il sait que les policiers vont l'accabler de redoutables preuves de culpabilité. Ils lui rappelleront un à un tous ses exploits et ne laisseront rien dans l'ombre. Il ne leur sera pas difficile de démontrer au conseil de guerre qui le jugera qu'il a mérité plus de vingt fois la peine capitale. Non, rien à espérer de ce côté...

S'évader... Le blessé ne pense plus qu'à cela. Ce ne sera pas facile. Il se sent l'objet d'une surveillance spéciale qui va singulièrement contrarier toute tentative de fuite. Mais Tiets a plus d'un tour dans son sac. En attendant que ses forces lui reviennent, il fait des plans d'évasion, des plans dont l'exécution est conditionnée par des circonstances qui ne se présenteront peut-être jamais, mais il importe de tout prévoir et de ne rien laisser au hasard.

Les jours paraissent interminablement longs. Pas de nouvelles de sa famille, de ses camarades. Pas de lecture non plus. L'immobilité, le silence, pendant des

semaines. Peu à peu cependant, le blessé sent que son état s'améliore. Il se garde toutefois d'en laisser rien paraître. Il faut qu'après la cicatrisation de ses blessures, il continue à simuler une grande faiblesse. Il a son plan...

Pendant un mois et demi, il reste sagement au lit, regardant le plafond sans mot dire. Dès qu'un infirmier entre dans sa chambrette, il ferme les yeux. Si on l'interroge sur son état de santé, il répond d'une voix blanche ou haletante. Il donne ainsi aux Allemands l'impression d'être affaibli au point de ne plus pouvoir fournir le moindre effort physique.

A peine lui a-t-on enlevé son plâtrage qu'il n'a plus qu'une préoccupation : sortir du lit pour éprouver la résistance de la jambe blessée. Pourra-t-il encore se tenir debout? Réussira-t-il à marcher? Un jour donc, il se décide à se laisser glisser de sa couche... Malheur, à peine ses pieds ont-ils touché le parquet qu'un infirmier entre.

— Ah ! je vous y prends, mon gaillard, s'écrie-t-il. Attendez, cela va vous coûter cher.

Il alerte le directeur de l'hôpital qui, furibond, arrive aussitôt et assourdit Tiets de ses vociférations.

— Ah ! c'est ainsi que vous jouez la comédie, hurle-t-il. Misérable, vous vous moquez de nous; mais cela va finir. Demain je vous renvoie à la prison de la rue des Béguines.

Comme le Belge reste impassible l'irascible directeur croit qu'il le nargue. C'en est trop.

— Portez-le au cachot, crie-t-il aux infirmiers. Il y restera jusqu'à son transfert à la prison.

Een half uur later, werd ik naar het « cachot » gebracht, terwijl ik nog 38° koorts had. (Une demi-heure après, je fus porté au cachot, tandis que j'avais encore 38° de fièvre), raconte Tiets.

Décidément le jeu qu'il se proposait de jouer pour tromper la surveillance de ses gardiens commençait bien mal ! « Le lendemain, après avoir enduré les pires tortures, continue-t-il, je fus conduit sur une petite charrette à la prison de la rue des Béguines. »

Il y arriva très mal en point. Le séjour au cachot et les chocs de l'inconfortable véhicule avaient fait monter la fièvre et l'avaient mis dans un piteux état. Le directeur de l'établissement n'éprouva évidemment nulle méfiance pour ce prisonnier moribond qui ne donnait plus signe de vie.

— On aurait dû le garder encore une semaine ou deux à l'hôpital, dit-il.

On le plaça dans une cellule du rez-de-chaussée. Il devait y séjourner quatre semaines. Le nouveau pensionnaire de la grande geôle ayant été signalé au directeur comme un individu dangereux susceptible de commettre les plus mauvais coups, on le soumit à une surveillance spéciale. Neuf, dix fois par jour, la sentinelle du rez-de-chaussée vient soulever le judas de sa porte. Chaque matin, le commandant Karlowa qui dirige la prison examine les barreaux de sa lucarne.

Cependant le prisonnier ne paraît pas bien dangereux. Couché sur son lit, il reste immobile pendant des journées entières. Jamais détenu ne s'est montré plus docile, plus résigné à son sort.

Mais il en va tout autrement pendant la nuit. Dès qu'on a sonné le couvre-feu et que toutes les lumières sont éteintes, l'homme se glisse hors de son lit. Au commencement, il ne parvient pas à se tenir debout; alors il marche « à quatre pattes » et pendant une heure ou deux, tourne ainsi autour de sa cellule. Il veut à tout prix récupérer l'usage de tous ses membres et se maintenir dans de bonnes conditions physiques

pour profiter de la première occasion qui se présentera de prendre la clé des champs.

Au bout de quelques jours d'exercices, Tiets réussit à se tenir debout et à faire quelques pas. Encouragé par le résultat obtenu en si peu de temps, il poursuit régulièrement son entraînement et est lui-même émerveillé de ses progrès. Après trois semaines de gymnastique nocturne, il marche et court comme autrefois lorsqu'il défiait les meilleurs coureurs de la Polizeistelle Turnhout et les plus acharnés poursuivants lancés à ses trousses.

Pendant la journée, il se repose. Les gardiens qui le voient étendu sur son lit, s'apitoient sur ce pauvre diable qui décidément semble filer un mauvais coton. Pourtant le prisonnier ne dort pas. Une pensée, toujours la même, le préoccupe : fuir. Maintenant qu'il se sent de taille à tenter un coup audacieux, il n'attend plus que l'occasion favorable. Tardera-t-elle de se présenter ?

Un jour, le Hauptmann Karlowa vient lui dire :

— Demain, vous partez pour Turnhout. Préparez vos effets.

Des effets ? Il n'en a point. Ses habits sont tout déchirés et comme personne ne s'occupe de lui, il porte toujours le linge qu'il avait sur lui au moment de son arrestation.

Au cours du trajet Anvers-Turnhout, pas moyen de fausser compagnie aux gardiens. A Vosselaer, une auto l'attend. On l'y fait entrer et jusqu'à la prison de Turnhout, deux Allemands qui y ont pris place à ses côtés, le gardent à vue. Impossible de leur échapper.

On lui réserva la cellule n° 5. Appelée cellule des malades et par les Allemands « trou d'espion », celle-ci présentait l'avantage pour le personnel de la prison de se prêter à une surveillance facile. Les deux cel-

lules voisines étaient en effet occupées par des gardiens qui y dormaient pendant la nuit.

A peine Tiets fut-il arrivé à destination qu'il fit la connaissance de ceux qui allaient aggraver encore le supplice de sa captivité : les hommes de la Polizeistelle Turnhout. Ils lui procurèrent des béquilles et sans tarder le firent comparaître devant eux. Pendant deux longues heures, ils énumérèrent et précisèrent avec une exactitude et une abondance de détails qui déconcertèrent le prisonnier, les multiples charges qui pesaient sur lui.

Rien ne fut laissé dans l'ombre. L'homme se vit ainsi accusé des délits les plus variés et les plus graves : voyages clandestins en Hollande, port de lettres venant du front, transmission de rapports d'espionnage, collaboration régulière à plusieurs services de renseignements alliés, passages d'importants groupes de volontaires et de nombreux agents secrets, résistance à main armée aux sentinelles et patrouilles ayant entraîné mort d'homme.

Avec la complaisance de vainqueurs accablant un vaincu malchanceux, ils lurent une à une les innombrables pièces du volumineux dossier. Le Belge écoutait sans mot dire. Pas la moindre trace d'étonnement ou d'inquiétude sur sa physionomie. Il avait la carapace dure et les fortes émotions lui étaient étrangères.

A mesure que l'Allemand tournait les pages, il revivait une à une les heures les plus dramatiques de son aventureuse existence de passeur. Il se revoit, grelottant dans l'eau glacée des fossés, attendant le moment propice pour bondir vers le fil. Il entend le cri qui tant de fois a résonné à ses oreilles : « Wer da ? » bientôt suivi de détonations et de clameurs sauvages.

Dans ces combats où l'on se mitraillait à bout portant, Tiets n'avait pas son pareil pour intimider l'ad-

versaire et le contraindre à une prompte retraite. En vrai tacticien, il savait toujours se réserver une voie de repli qui lui permettait de se tirer des plus mauvais pas. Il avait une telle confiance en son étoile que jamais il n'avait envisagé cette déprimante perspective : sa comparution devant des policiers allemands.

— Ils ne m'auront jamais vivant, répétait-il à ses collaborateurs.

Et cependant ils l'avaient eu... La scène de son arrestation, la perfidie du traître qui l'avait vendu, la fuite de ses compagnons, le remplissaient de colère et de dégoût. Lorsque le policier eut terminé son accablante lecture, il apostropha le prisonnier :

— Eh ! bien, qu'avez-vous à répondre ?

— Rien. Ces histoires sont inventées de toutes pièces.

— Inventées ? Inventées ? Prenez garde ! C'est votre tête qui est en jeu dans cette affaire. Vous savez que nous sommes sur votre piste depuis plus d'un an ; pas un seul de vos faits et gestes ne nous est inconnu. Vous avez réussi à nous échapper jusqu'à présent, mais maintenant l'heure de l'expiation a sonné.

Les deux policiers voulurent alors pousser l'interrogatoire à fond, mais le prisonnier convalescent donnant des signes visibles d'extrême lassitude, ils le firent reconduire dans sa cellule, non sans lui avoir assuré que ses dénégations ne lui épargneraient pas le châtiment qu'il avait mérité: la mort.

Dans son réduit, Tiets examina sa situation d'inculpé telle qu'elle apparaissait à la lumière des documents dont il lui avait été donné lecture. Elle ne laissait aucun doute sur le sort qui l'attendait. Sa collaboration à quatre services d'espionnage différents était nettement établie, or le transport d'un seul pli secret était passible de la peine de mort.

Le lendemain, les policiers reviennent. Ils sont plus insistants et plus rudes que la veille.

— Tu ne gagneras rien à nier, lui dit l'un d'eux. Au contraire tu aggraveras ton cas.

Tiets hausse les épaules avec l'air de dire: « F...-moi la paix. » Il semble très las. Ne serait-il pas encore bien rétabli de ses blessures ?

— Tu joues la comédie, hurlent les deux Prussiens.

— Vous oubliez sans doute que j'ai eu six balles dans le corps et que mes blessures sont à peine cicatrisées, réplique-t-il. D'ailleurs je ne me souviens plus de toutes ces histoires...

— Ah ! tu ne t'en souviens plus ? Attends, nous allons te rafraîchir la mémoire.

Mais ils ont beau répéter trois quatre fois la même question, frapper sur la table, crier, tempêter, Tiets garde son air abattu, indifférent. Attitude énigmatique. Les Allemands ne savaient qu'en penser. Etait-ce là le redoutable aventurier qui depuis plus d'un an avait tant de fois mis en émoi la Polizeistelle Turnhout ? Ses blessures et la captivité l'avaient-elles transformé au point de le réduire à cet état de loque humaine?

En fait le prisonnier jouait bel et bien la comédie. Une idée fixe s'était incrustée dans son cerveau : fuir. Fuir, risquer le tout pour le tout plutôt que de se laisser conduire sans résistance au sinistre abattoir d'Edeghem. Même plan qu'à Anvers : endormir d'abord la méfiance des gardiens, récupérer de bonnes conditions d'endurance physique et attendre l'occasion propice.

Dès que les ténèbres ont envahi sa cellule, Tiets se glisse hors de son lit et se met à marcher pendant des heures. La sentinelle approche-t-elle ? Vite il se jette sur le grabat et se tient immobile. Puis il reprend

ses exercices d'assouplissement, il court, s'accroupit, rampe et fait travailler tous ses muscles. Le lendemain, il reste étendu sur sa couche pendant toute la journée.

— Celui-là file un mauvais coton, disent les geôliers en le voyant ainsi immobile, pâle, sans vigueur.

Mais l'occasion si impatiemment attendue se présentera-t-elle ? Les jours passent; pas l'ombre d'un espoir. Le détenu a soigneusement examiné les barreaux de la lucarne. Hélas ! ils sont épais et solides. Jamais il ne parviendra à les scier. Quant à la porte, elle est en pitchpin massif, sans revêtement métallique. Avec de bons instruments, il serait sans doute possible d'en enlever un panneau, mais Tiets est encore trop faible pour entreprendre pareil travail avec succès. Il lui faudrait un compagnon de cellule.

Un compagnon de cellule ? Les Allemands ont précisément l'intention de lui en donner un. Il est inhumain de laisser seul ce pauvre diable qui ne paraît pas bien rétabli de ses blessures et dont l'état semble s'aggraver de jour en jour.

Un soir donc, la porte de la cellule s'ouvrit et un gaillard de belle allure suivi d'un geôlier entra. Tiets le dévisagea longuement. N'était-ce pas un mouton?

— Bonsoir, dit l'homme d'un ton bourru.

— Bonsoir, répondit Tiets. Qui es-tu ?

— Frans Meyers de Minderhout. Et toi ?

— Jan Vleugels dit « Tiets ».

— Comment c'est toi le fameux « Tiets » dont j'ai si souvent entendu parler ?

— Oui, c'est moi.

— Tu sais qu'on a répandu partout le bruit que tu étais mort ?

— Si je ne suis pas mort, je crois que je n'en ai tout de même plus pour longtemps à vivre.

— Pas possible ? Comment ont-ils réussi à t'arrêter ?

Malgré la sympathie que lui inspirait le nouveau venu, Tiets se garda bien de se confier à lui. Pendant deux jours, il l'observa, le questionna discrètement et acquit la certitude qu'il avait affaire à un excellent patriote belge. Alors sans plus tarder, il lui fit part de son projet d'évasion. L'homme ouvrit de grands yeux et resta bouche-bée.

— Mais c'est impossible de sortir d'ici, balbutia-t-il.

— Impossible ? Non. Il y a moyen d'enlever le panneau inférieur de la porte.

— Avec quels instruments ?

— Nous nous en procurerons. Tiens, cette petite tige de fer, pourrait déjà nous servir.

Ce disant, il montra le fer adapté à l'appareil de fermeture de la lucarne.

— Comment l'enlever ? demanda Meyers intrigué.

— Je vais me fabriquer un tournevis avec ma cuiller et tu verras cela ira tout seul.

— Hum ! je ne demande pas mieux que de te croire, mais cela ne me paraît pas aussi simple que tu le dis. D'ailleurs il ne s'agit pas seulement de s'évader de la cellule, il faut sortir du bâtiment, gagner les préaux, escalader des grilles, se hisser au-dessus du mur d'enceinte...

— Je sais, je sais... J'ai pensé à tout cela. Il n'y a pas d'obstacle insurmontable. Naturellement il importe de préparer soigneusement le coup et de ne le risquer qu'au bon moment.

Meyers ne paraissait pas convaincu. Cependant le ton décidé de son compagnon l'enchantait. Quel gaillard ! pensait-il en lui-même.

— Je suis tout disposé à t'aider, continua-t-il, mais

je crois que nous allons au-devant d'une échec certain.

— C'est possible. En tout cas quoi qu'il arrive, il faut à tout prix que je tente ma chance. Puisque je suis tout de même destiné à recevoir douze balles dans la peau, je ne risque pas grand'chose. Si tu ne tiens pas à partir avec moi, dis-le-moi bien franchement. Je ne te cacherai pas cependant que sans ton aide, je me tirerai difficilement d'affaire, car je suis loin d'être complètement rétabli.

Meyers, lui, n'était pas sous le coup d'une condamnation à mort. Passible de quelques années de prison pour collaboration à un service de passage, il n'avait pas comme Tiets une raison majeure de fausser compagnie le plus tôt possible aux Allemands. Mais l'audace du plan élaboré le séduisait. D'ailleurs, pour sauver la vie à son sympathique compagnon, il était résolu à jouer, lui aussi, son va-tout.

— Tu peux compter sur moi, lui dit-il.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— A la vie, à la mort...

A l'œuvre maintenant. Le temps presse. D'un jour à l'autre Tiets peut être emmené au Kriegsgericht. Condamné à mort, il sera exécuté sans retard. Les Allemands ne font jamais traîner ce genre d'affaires. Nuit et jour, à tout instant, les deux prisonniers discutent, calculent, supputent leurs chances.

En même temps, ils préparent les instruments qui doivent servir à leur libération. Ils se réduisent à très peu de chose : Tiets n'a qu'une cuiller métallique qu'il transforme en tournevis en la frottant des heures et des heures, sur une pierre trouvée au préau. Meyers, lui, est mieux outillé ; dans la jambe droite de son pantalon, il a réussi à dissimuler un morceau de couteau de cuisine qui a échappé à toutes les fouilles. Il l'ai-

guise patiemment de façon à lui donner un tranchant de rasoir.

— Voilà, dit-il à son compagnon l'instrument qui va nous permettre de découper le panneau de la porte.

Dans la nuit du 28 au 29 septembre, Meyers procéda au premier essai de découpage. Avant de se mettre à l'œuvre, il dit à Tiets :

— Je ne sais pas si tu récites encore tes prières tous les jours, mais aujourd'hui, il faut absolument que tu en récites une pour le succès de notre entreprise.

— Bien volontiers, répond le rude passeur.

Comme son camarade, il s'agenouille et se recueille pendant quelques minutes.

— Maintenant au travail !

Accroupi contre le bas de la porte, Meyers commence la délicate opération. Il s'agit de tracer tout autour du panneau un sillon invisible et assez profond pour qu'il puisse s'enlever facilement au moment décisif. Jusqu'à l'aube, Meyers fit glisser la lame de son couteau sur les contours du panneau. De temps à autre, il interrompait son travail et tendait l'oreille. Il lui semblait entendre un bruit de pas.

Puis le léger grincement du couteau continuait à grignoter le lourd silence de la nuit. Tandis que le prisonnier restait rivé à son patient labeur, une angoisse l'étreignait : les traces de son travail nocturne ne deviendraient-elles pas visibles à la lumière du jour ? A l'aube donc il examina attentivement le résultat de son patient grattage. Cet examen lui rendit confiance. Sans doute, de près, on apercevait distinctement le sillon tracé dans le bois, mais comme la porte restait large ouverte chaque fois qu'un Allemand pénétrait dans la cellule, on pouvait espérer qu'aucun ne s'aviserait d'aller regarder le panneau par derrière.

Tiets, de son côté ne reste pas inactif. Avec sa cuiller changée en tournevis, il a réussi à dévisser la tige de fer de la lucarne. Pour ne pas éveiller l'attention des gardiens, il la remet en place, mais sans la revisser à fond de façon à pouvoir l'enlever rapidement lorsque le moment décisif sera venu. On en fera un solide crochet qui, bien lancé, permettra, grâce aux couvertures nouées en cordes qui y seront attachées, d'atteindre le sommet du mur d'enceinte.

Pendant toute la journée, les deux prisonniers ne parlent plus que de leur projet. Tiets a une confiance totale dans sa réussite.

— Tu verras, tu verras, dit-il à son compagnon, cela marchera mieux que tu ne penses.

Meyers reste sceptique. Ce ne sera certes pas difficile de sortir de la cellule, mais c'est à partir de ce moment que l'affaire risque de se gâter. Pour gagner l'extérieur, il y a deux voies : l'une d'elles est gardée nuit et jour. C'est l'entrée principale de l'établissement. Comment tromper la vigilance de la garde ? Tiets a son plan : on rampera avec précaution et on essaiera de passer inaperçu. Si par malheur le gardien se montre, on le baillonnera et on le réduira à l'impuissance avant qu'il ne jette l'alarme.

L'autre voie est beaucoup plus sûre : c'est celle qui conduit au préau. Elle aboutit à une porte qui donne accès à la cour de l'établissement. Cette porte sera-t-elle ouverte ou fermée ? Si elle est ouverte, ce sera un jeu d'escalader la haute grille séparant la prison des hommes et celle des femmes et d'aborder le mur d'enceinte. Mais si la porte est fermée, l'affaire se compliquera et les chances de réussite diminueront considérablement.

Deuxième séance de découpage : à peine a-t-on sonné le couvre-feu que Meyers se dispose à continuer

le travail de la veille. Mais qu'est-ce ? Voici que la porte s'ouvre et un gardien se dirige vers les deux prisonniers :

— Pourquoi ne vous mettez-vous pas au lit ? demande-t-il.

— Parce que mon camarade est indisposé, répond Meyers.

— Indisposé ? Raison de plus pour se coucher tout de suite. Allons, ouste...

Les deux hommes obéissent. Une heure après, Meyers se glisse hors de sa couche et prête longuement l'oreille.

— Rien à faire pour le moment, souffle-t-il à Tiets. J'entends des pas ici tout près.

Les minutes passent lentement. Quelle heure est-il ? Minuit... Dressé derrière la porte, Meyers écoute toujours. Enfouie dans le profond silence du repos, la grande geôle est comme un tombeau. Une porte claque là-bas au fond du couloir, puis tout redevient calme. Le prisonnier prend vivement dans la paille de son matelas ses précieux instruments : son morceau de couteau et la cuiller de Tiets.

Pendant cinq heures, il reste ainsi accroupi près de la porte. La lame grignote lentement le bois. L'homme appuie cependant de toutes ses forces sur le rudimentaire outil ; le pitchpin est dur. A plusieurs reprises, Tiets veut remplacer son compagnon, mais ce dernier refuse son aide :

— Repose-toi, lui dit-il. Il faut que tu sois en état de supporter bientôt de rudes fatigues.

Lorsque le jour est sur le point de paraître, Meyers se relève, courbaturé, fatigué mais content. Il ramasse soigneusement la sciure et la fait disparaître avec ses outils dans le matelas. Pendant toute la journée, il sommeille sur sa chaise, tandis que Tiets continue à

se creuser la tête en vue de prévoir tous les aléas possibles de l'aventure et d'y parer à temps.

A certains moments, il s'exalte :

— Ah ! je t'assure que si je sors d'ici, jamais plus ils ne me repinceront. Jamais, jamais plus...

Dans le courant de l'après-midi du 3 octobre, un gardien vient le chercher et le conduit à l'interrogatoire. Celui-ci dure près de deux heures pendant lesquelles l'inculpé fut impitoyablement retourné sur le gril rouge d'accusations précises et irréfutables.

A son retour dans la cellule, il paraissait abattu.

— Eh ! bien ? lui demanda Meyers, cela ne va pas ?

— Pas du tout, mon vieux. Je suis à bout. Si notre tentative de fuite échoue, je ne reverrai plus ma femme et mes enfants. Ils ne cessent de me répéter que je serai certainement fusillé.

— Ils ont des preuves ?

— Oui, des preuves écrasantes. Quelques-uns de mes anciens collaborateurs ont parlé. D'ailleurs ils me tenaient à l'œil depuis plus d'un an et ils mettent à mes charges presque toutes les attaques à main armée qui ont eu lieu dans le secteur où je travaillais.

— Alors s'ils tiennent tant que cela à te fusiller, ils vont en tirer une de tête quand tu leur auras brûlé la politesse.

— Hum ! c'est curieux, depuis que j'ai revu ces policiers, je ne suis plus si confiant.

C'est Meyers maintenant qui avait une foi absolue dans la réussite de l'évasion.

— Tu verras, ne cesse-t-il de dire, tu verras, dans quinze jours nous serons en Hollande.

Pendant la nuit, les deux hommes travaillèrent à tour de rôle et le mince sillon s'approfondit insensiblement et s'allongea. Bientôt, il ferait le tour complet du

panneau; il suffirait alors d'amincir encore le bois aux angles du carré où il était resté plus épais.

Le lendemain, 4 octobre, un geôlier s'en vint perquisitionner dans la cellule.

Il invita les deux détenus à se déshabiller et fouilla minutieusement leurs vêtements. Draps de lit et couvertures furent ensuite dépliés. Rien de suspect, pas d'objet prohibé. L'homme frappa alors avec sa clé sur les barreaux de la lucarne, mais il ne regarda pas derrière la porte qui était restée ouverte.

— Kein Bleistift, kein Federmesser, keine Zigaretten ? (Pas de crayon, pas de canif, pas de cigarettes?) demanda-t-il avant de s'en aller.

— Nein, répondirent ensemble les deux Belges.

— Il faut brusquer les choses, dit Tiets, après le départ de l'Allemand. Nous n'avons aucune raison d'attendre indéfiniment l'occasion propice. Les Boches finiront par s'apercevoir de nos préparatifs et tout sera remis en question.

— Mais je ne demande pas mieux que de partir le plus tôt possible, réplique Meyers.

Une fois de plus, ils récapitulèrent tous les détails de leur plan et décidèrent que, sauf imprévu, le coup serait tenté trois jours plus tard, soit le 7 octobre. A partir de ce moment, Tiets simula la faiblesse et resta pendant des journées entières sur son lit. Les gardiens ne tardèrent pas de remarquer ce changement dans son état. Ils en informèrent le directeur de la prison.

— Celui-là ne verra tout de même pas la fin de la guerre, répondit-il. Il vaudrait peut-être mieux pour lui de mourir doucement dans son lit.

Pendant la nuit, le « malade » est bien reposé et travaille avec ardeur au découpage du panneau.

— Je suis en forme, dit-il à son camarade. Je me sens de force à supporter toutes les fatigues.

Dans la journée du 6, un geôlier vient le chercher pour le conduire à l'interrogatoire comme d'habitude. Tiets reste étendu sur son lit et fait semblant de ne rien entendre.

— Il est malade, dit Meyers à l'Allemand. Il ne saurait pas marcher.

L'Allemand s'approche du prisonnier et le secoue. Tiets ouvre les yeux et ne bouge pas.

— Allons, ouste ! dit-il, suis-moi.

— Impossible. Je suis malade.

— Tu joues la comédie... Prends garde ! Tu risques gros...

La discussion se prolonge. A la fin, Tiets tourne le dos à l'Allemand et ne répond plus. Tremblant de fureur, le gardien s'en va. Reviendra-t-il avec les policiers ? Non, ceux-ci ne se montrent pas. L'interrogatoire est sans doute remis au lendemain.

Tiets a de sinistres pressentiments.

— Ces salauds-là, dit-il, semblent se douter de quelque chose ; ils nous réservent une surprise. Pourquoi ne tenterions-nous pas le coup cette nuit au lieu d'attendre encore un jour ? Le temps est gris, il pleut, ce sont là d'excellentes conditions pour risquer l'aventure.

— Si tu te sens vraiment en état de supporter les fatigues d'une longue marche autant partir aujourd'hui que demain. Mais ce sera dur : songe donc, si nous parvenons à sortir d'ici, nous devrons marcher au moins pendant trois ou quatre heures... Et tu n'as pas de souliers...

— Qu'à cela ne tienne. Je marcherai sur mes chaussettes. Lorsque je serai hors de cette maudite boîte, je me sentirai des ailes.

Le reste de la journée se passa sans incident. Dès que l'obscurité eut envahi la cellule, les deux hommes

se mirent à l'œuvre. La tige métallique de la lucarne fut rapidement dévissée. Il s'agissait d'en faire un solide crochet qui pût être lancé au sommet du mur d'enceinte. On y attacherait deux draps de lit.

En la plaçant entre les tuyaux de chauffage, Meyers parvint à la plier à la force des poignets. L'opération dura cependant assez longtemps, car une des extrémités du crochet devait être complètement recourbée de façon à donner prise aux nœuds des draps de lit.

Jusqu'à onze heures, on perçut du bruit dans les couloirs. Puis peu à peu, la grande geôle devint silencieuse. Meyers prit son couteau et voulut commencer le découpage du panneau, mais il se retira vivement. Quelqu'un marche dans le couloir. On entend son pas qui approche. D'un même mouvement, les deux hommes se jettent sur leur matelas. Malheur ! si un gardien entre à ce moment tout est perdu, le crochet auquel les draps de lit sont noués est en effet resté au milieu de la pièce. Les prisonniers écoutent avec angoisse... C'est le pas d'un geôlier ; on le perçoit de plus en plus nettement... Enfin il s'éloigne et peu après toute lumière s'éteint dans le couloir.

Il est presque minuit. Meyers n'hésite plus. Il s'agenouille près de la porte et bientôt son couteau, qu'il a aiguisé pendant toute la journée, passe à travers le panneau. L'homme le fait glisser lentement le long du contour élimé et évidé au cours des nuits précédentes. La mince couche de bois qui reste offre peu de résistance. Avec un léger grincement, le précieux outil avance, avance...

Pendant ce temps, Tiets se tient prêt. Il a enfoui dans son veston le crochet avec les draps de lit. Pas de paquet : le malheureux captif est dépourvu de tout, il n'a ni chaussure, ni coiffure et est très légèrement

vêtu. Comme il ne s'est plus rasé depuis plusieurs semaines, sa barbe lui donne un air inquiétant.

Un craquement... Le panneau est presque enlevé. Avec un calme extraordinaire, Meyers continue à limer et à raboter... Enfin voici ses efforts couronnés de succès : il tient entre ses mains le carré de bois qu'un solide encadrement maintenait au bas de la porte. Le passage est libre ! Par l'ouverture l'air frais du couloir pénètre dans la cellule apportant déjà comme un avant-goût du grand air de la liberté.

— Allons-y, souffle Meyers.

Les fugitifs se couchent, s'allongent et l'un derrière l'autre, avec des mouvements lents, comme des serpents, ils se glissent dans le couloir. Celui-ci est obscur et désert. Sans se relever, les deux hommes avancent le long d'un mur froid; ils rampent ainsi sur une longueur de quelques mètres puis tournent à droite.

— Un peu plus vite, souffle Tiets à son compagnon qui se meut très prudemment.

Il a hâte de savoir si la porte donnant accès au préau sera ouverte ou fermée. Si elle est fermée, il faudra revenir sur ses pas et tenter de passer à côté de la garde... Opération pleine de risques. Mais voici que Meyers se relève. Il est devant la porte... Il saisit la poignée et appuie doucement... Quelle joie ! L'obstacle si redouté cède sans qu'il soit besoin d'utiliser le clou dont Tiets s'était muni pour essayer de crocheter la serrure.

Pas de mouvement précipité. Les fugitifs passent et referment la porte avec précaution de façon à ne pas troubler l'impressionnant silence de l'heure. A tâtons, ils avancent dans l'étroit couloir qui débouche dans la cour. Il pleut et l'obscurité est si profonde qu'on ne discerne rien devant soi. Les deux ombres sont maintenant devant la grande grille séparant la prison des

hommes de celle des femmes. Se hisser au sommet à la force des poignets et l'esclalader n'est pas un exercice bien difficile. Voici qui paraît autrement compliqué : l'ascension du mur d'enceinte qui est haut de cinq mètres.

C'est le moment d'utiliser le crochet auquel sont attachés les draps de lit noués en cordes. Pendant plus d'un quart d'heure. Meyers tente de le fixer au sommet de la haute muraille. Enfin il y réussit et sans plus attendre, il se met à grimper. Malheur! le crochet glisse et tout est à recommencer. Les deux hommes s'énervent. Une deuxième fois, Meyers s'accroche solidement aux draps de lit et, à la force des poignets, essaie d'atteindre le faîte du mur. Cette fois le crochet ne bouge plus et hop ! bientôt le grimpeur arrive au but.

Il se place à califourchon sur le mur et, comme convenu, s'apprête à hisser son camarade auprès de lui. Mais à ce moment, on entend du bruit. Qu'est-ce? Les fugitifs s'immobilisent, tendent l'oreille... Vient-on ? A-t-on constaté leur disparition ? Non, ce n'est qu'une fausse alerte.

— Vas-y, souffle Meyers à Tiets.

Celui-ci s'est accroché aux draps et, avec la légèreté d'un félin, il grimpe le long de la muraille. Les deux hommes sont maintenant réunis au-dessus de l'imposant obstacle. Non loin d'eux, leurs yeux familiarisés avec l'obscurité discernent une masse sombre contre le mur, c'est le toit d'un hangar. Il s'y laissent descendre. Les Allemands à présent ne peuvent plus les apercevoir. Tout va bien.

Il pleut à verse. L'eau crépite sur les toits, promène son bruyant glouglou dans les gouttières et asperge copieusement les deux noctambules qui ne se soucient nullement d'elle. Une vraie bénédiction, ce temps de

chien. Les ombres se sont remises en mouvement. Elles s'allongent à présent sur le toit de la prison des femmes. C'est Tiets maintenant qui a pris la direction de la périlleuse opération. La nuit, la marche à tâtons dans les ténèbres, les embuscades, tout cela le connaît. Tel le fauve qui, après une longue captivité, renifle à pleins naseaux les fortes senteurs des halliers, le passeur d'hommes est remué jusqu'au fond de l'âme par la liberté retrouvée.

Il se sent maître de son destin. Personne ne pourra plus désormais l'arrêter. Jamais plus il ne reverra les quatre murs d'une cellule de prison. Jamais plus. Il en a la certitude. Autrefois, il avait eu la même foi, la même confiance. Seule une odieuse trahison en avait eu raison. Maintenant il savait qu'il triompherait de toutes les embûches

Au-delà de la prison des femmes, se dressait le mur conduisant à la gendarmerie. Les deux évadés se laissèrent descendre doucement de deux mètres et réussirent à grimper dessus jusqu'à la rue des Orphelins.

En dehors du crépitement de la pluie, nul bruit ne troublait le silence de la nuit.

— Je suis déjà tout mouillé, souffla Meyers.

— Moi aussi, répond Tiets. J'ai les pieds glacés.

Comme il n'avait pas de souliers, ses chaussettes au contact des briques et des tuiles ruisselantes d'eau s'étaient transformées en loques détrempées. Tiets en avait vu d'autres autrefois

— Passe-moi le crochet, dit-il à son compagnon.

— Voici...

Il ne restait plus qu'à fixer le précieux morceau de fer au sommet du mur de façon à se laisser glisser dans la rue sans se rompre les jambes. Tiets se cramponna solidement au drap de lit et disparut dans le gouffre noir. Par mesure de précaution, son camarade

tenait le crochet de ses deux mains. Lorsque Tiets fut en bas, il cria d'une voix étouffée :

— J'y suis. Allons, dépêche-toi.

Lentement Meyers glissa à son tour le long de la corde blanche. Quelques secondes plus tard, il touchait le sol également. Pas d'hésitation. Les deux fugitifs connaissent les lieux. Un regard à droite, un regard à gauche... Personne en vue... En route !

Sortir de Turnhout d'abord. Rien de plus facile lorsqu'on connaît le dédale des rues. Au demeurant celles-ci sont désertes et pour les deux fugitifs c'est un jeu de s'y orienter. Ils marchent l'un derrière l'autre longeant les murs, s'arrêtant aux tournants, prêtant l'oreille, puis se remettant en route.

Il fait froid et la pluie leur cingle la figure avec violence. Ils ont relevé le col de leur veston et, les mains dans les poches, ils vont, comme des apaches, à pas de loup.

— Si l'on rencontre des boches, a dit Tiets, on les évitera, mais si l'on était surpris, on fera semblant de se laisser arrêter puis on leur tombera dessus.

Plutôt que de se laisser reconduire en cellule, Tiets et Meyers sont résolus à vendre chèrement leur vie. Soudain ils s'immobilisent. Ils ont entendu un bruit de pas. Vite ils se collent contre une porte : là-bas au bout de la rue, deux ombres. L'alerte ne dure pas longtemps. Les évadés se remettent en route. Quelle heure est-il ? Presque deux heures.

Marche à travers champs maintenant. Les deux hommes ont quitté la ville et, toujours sous une pluie battante, ils s'enfoncent à grandes enjambées dans les profondeurs opaques de la nuit. Ils ont les pieds glacés, meurtris. Qu'importe ! Ils sont libres ! Libres... L'espoir qui en cellule les faisait frissonner s'est changé en une grisante certitude.

Il importe toutefois de s'éloigner le plus vite possible de Turnhout, car dès que leur disparition aura été constatée, on va lancer policiers et soldats sur leur piste. Ils comptent marcher sans arrêt vers le sud pendant quatre heures au moins. Les grandes joies sont muettes : ni l'un ni l'autre n'a encore donné libre cours à l'allégresse qui les secoue. Soudain Tiets pouffe de rire.

— Qu'as-tu ? demande Meyers.

— Je pense à la g... qu'ils vont tirer tout à l'heure quand ils s'apercevront de notre départ.

— Je voudrais être là pour voir ça.

— Et les policiers qui devaient revenir aujourd'hui à la prison pour m'interroger !

— Ils vont en attraper la jaunisse...

Trois heures. Les fugitifs marchent encore, mais leur pas n'est plus si rapide. Leurs pieds glissent sur le sol détrempé, ce qui rend la marche difficile et pénible. Tiets a-t-il trop présumé de ses forces ? La fatigue engourdit déjà ses membres et il n'avance plus qu'au prix d'un rude effort.

— Veux-tu que nous nous arrêtions un moment ? lui demande son camarade.

— Non, continuons. Il faut marcher jusqu'à l'aube.

Les deux voyageurs nocturnes se sont engagés maintenant dans une sapinière. Bien que connaissant les lieux, ils s'orientent difficilement. Ils heurtent des souches, des troncs et, à tout moment, il leur semble que les silhouettes redoutées de sentinelles allemandes se profilent dans le noir.

En avant quand même ! La pluie continue à tomber. Les vêtements complètement détrempés leur collent au corps comme des suaires. Quant à leurs chaussettes, elles tombent en pièces et c'est à pieds nus maintenant qu'ils avancent. Devant, derrière, autour d'eux, tout est

silencieux. Seule la voix monotone de la pluie anime les espaces enténébrés.

Quatre heures, les deux noctambules marchent toujours... Où s'arrêter d'ailleurs? Tout est humide, froid, imprégné d'eau. Pas même moyen de s'asseoir. Pas une seule habitation en vue non plus. L'itinéraire choisi a l'avantage d'éviter villages et hameaux, mais de ce fait est écartée également la possibilité de se mettre à l'abri et de se restaurer. Car au supplice de la marche s'ajoute celui non moins lancinant de la faim. Le régime de famine de la prison a affaibli les deux prisonniers et c'est maintenant surtout, à l'heure de l'effort décisif, qu'il fait sentir ses effets débilitants.

Tiets s'appuie au bras de son compagnon. Terrassé par la fatigue, il ne veut cependant pas s'avouer vaincu et il se traîne plus qu'il ne marche. Courbé, plié en deux comme un vieillard, il avance clopin-clopant. Tous ses membres lui font mal. Cependant, les dents serrées, les yeux mi-clos, il domine la lassitude qui l'a envahi. Il veut marcher jusqu'à l'aube afin de se mettre à la plus grande distance possible de ses poursuivants.

Cinq heures. Tandis que les évadés sont déjà à plus de quinze kilomètres de Turnhout, la prison de cette ville s'éveille dans un impressionnant brouhaha de cris et de jurons. Un gardien passant dans le couloir a aperçu le trou béant de la porte. Il a aussitôt donné l'alarme. Dix minutes après, tout le personnel est sur pied. Les gardiens vont et viennent en gesticulant, tandis que dans les bureaux, le téléphone lance des appels dans toutes les directions. Les postes de la frontière sont alertés les uns après les autres.

Les Allemands qui procèdent aux premières recherches dans la cellule des fugitifs ont peine à en croire leurs yeux. Comment ces gaillards ont-ils pu enlever aussi rapidement le panneau? Comment ont-ils escaladé

le mur d'enceinte? Un réel exploit, cette évasion. Mais le directeur de l'établissement se livre, lui, à un autre genre de considérations. La Polizeistelle ne manquera pas de faire retomber sur lui la responsabilité de cette fâcheuse affaire ? Alors ? Comment se mettre hors cause, sinon en incriminant à son tour ses subalternes? Il était hors de doute que les évadés avaient pu soustraire leurs outils aux fouilles dont ils avaient été l'objet; celles-ci n'avaient donc pas été faites sérieusement. D'autre part, la porte du préau restée ouverte était une preuve accablante de la négligence des gardiens. Il importait donc de sévir contre ceux-ci avec rigueur.

Si le directeur de la prison paraissait très mortifié de cette double escapade, les hommes de la Polizeistelle, eux, qui avaient été immédiatement prévenus, prirent l'affaire au tragique. A les entendre, Tiets était le plus redoutable individu qu'ils avaient arrêté en Belgique. Cet homme, disaient-ils, est capable de tout. Si nous ne remettons pas la main dessus, il va reconstituer les bandes armées dont il était le chef. Il faut absolument qu'on le retrouve. C'est pourquoi, dès huit heures du matin, soldats et policiers, accompagnés de chiens, se mirent en campagne. Tous, par des voies diverses s'orientèrent vers le nord. Mais qui suivrait la bonne piste? Les deux fugitifs s'étaient sans doute dirigés vers la frontière. Parviendrait-on à les rejoindre avant qu'ils ne se mettent définitivement à l'abri en Hollande ?

Pendant que toute la prison de Turnhout se réveillait en sursaut, les deux fugitifs prolongeaient au prix d'un effort surhumain, leur marche exténuante vers le sud. Ils avaient prévu, l'un et l'autre, que leurs poursuivants se dirigeraient vers le nord. Il eût donc été imprudent de suivre cette direction, d'autant plus que Tiets ne pouvait tenter maintenant le passage de la

frontière. Il lui fallait au moins quelques semaines de repos pour achever sa convalescence et risquer le coup dans de bonnes conditions.

— Dans mon pays, je suis très connu et je trouverai facilement asile chez des amis, avait-il dit à Meyers. Dès que je serai bien rétabli, je passerai de l'autre côté.

Audace et prudence, Meyers admirait les deux qualités dominantes et en apparence contradictoires de son ami Tiets. L'homme qui en cellule ne reculait pas même devant la perspective d'un combat avec les sentinelles pour sortir de la prison, étonnait maintenant son camarade par sa préoccupation d'exécuter point par point le plan adopté. Comme il n'avançait plus qu'à grand'peine, Meyers lui proposa de faire une halte ou de chercher refuge dans la première maison qu'on rencontrerait.

— Pas du tout, dit-il, nous marcherons jusqu'à ce qu'il fasse jour. Je ne veux pas donner aux boches la moindre chance de retrouver notre piste. Plus loin serons-nous de Turnhout, mieux sera-ce.

Il pleuvait toujours. Les deux marcheurs sentaient peser sur leurs épaules lasses tout le poids de l'eau dont leurs vêtements étaient imprégnés. Veston, gilet, chemise, tout était trempé, percé. L'eau ruisselait sur leur figure, dégoulinait dans le cou, les faisait grelotter. En avant quand même! A travers champs, à travers bois, à travers prés, les deux minables silhouettes continuaient à se mouvoir lentement.

Le jour se leva. Cependant la brume voilait les horizons et nul signe de vie n'apparut autour des deux fugitifs. Partout une grisaille maussade. Le pays était désert. Aucune habitation en vue. Il fallait maintenant songer à se mettre à l'abri, mais où? Tiets complètement épuisé ne tenait plus debout que par un miracle

d'énergie. A la fatigue s'ajoutait le supplice de la faim.

Pendant près d'une heure encore, les deux voyageurs errants traînèrent leur lassitude à travers des paysages noyés de brume et de pluie. Vers huit heures, enfin ils aperçurent une maison isolée à l'orée d'une sapinière. Qu'on se représente l'étonnement des habitants de celle-ci lorsqu'ils virent se dresser sur leur seuil ces deux minables étrangers sans coiffure, sans souliers, grelottants, ruisselants d'eau tout comme on venait de les repêcher. Ils en eurent pitié.

— Miséricorde! Comme vous êtes trempés ! leur dit la brave femme qui leur avait ouvert la porte.

— Pas d'Allemand à l'intérieur ? demanda Tiets.

— Non.

— Et aux environs ?

— Non plus. Ils viennent rarement par ici.

— Pouvons-nous entrer un moment pour nous chauffer ?

— Comment donc ! Entrez.

Pendant plusieurs heures, les fugitifs restèrent au coin d'un bon feu et séchèrent leurs vêtements. Leur hôte les ravitailla copieusement et leur procura à chacun une paire de sabots et une vieille casquette. Alors les deux hommes décidèrent de se séparer. Rester ensemble, c'était faciliter la tâche de leurs poursuivants. Mieux valait que chacun risquât maintenant sa chance de son côté.

— Allons, bonne chance, dit Meyers.

— Au revoir. On se retrouvera en Hollande, répondit Tiets.

A partir de ce jour, l'ancien passeur d'hommes connut les misères et les affres de la vie de proscrit. Trop faible pour tenter le passage de la frontière, il erra

pendant trois mois dans toute cette région sillonnée nuit et jour par des patrouilles ennemies. Heureusement ses nombreux amis et ses collaborateurs d'autrefois sont là, tous prêts à risquer leur vie pour le sauver. Sa tête a été mise à prix et quiconque l'héberge est passible de la peine de mort.

On le voit rôder entre chien et loup aux abords de villages et des hameaux où autrefois il faisait de rapides apparitions. Ses hommes ont peine à le reconnaître tant sa barbe hirsute a changé sa physionomie. Ils le croient d'ailleurs sous les verrous. Son évasion lui rend à leurs yeux le prestige ébranlé par son arrestation. Partout où il se présente, il est accueilli comme on accueille les braves : à bras ouverts. On lui fait raconter son extraordinaire histoire. Extraordinaire pour les autres, car, lui, la trouve très naturelle.

Il loge aujourd'hui dans une étable, le lendemain dans une grange. Souvent il en est réduit à dormir à la belle étoile. Car les Allemands sont toujours à sa recherche et il faut user de tous les stratagèmes pour les dépister. C'est ainsi que pendant les quatre semaines qu'il passa chez son cousin Louis Van Turnhout de Achter Oolen, il se tint caché dans un tas de foin. Enfoui à une profondeur de trois mètres, il entendit à plusieurs reprises la grosse voix des Allemands qui étaient à sa recherche et venaient fouiller l'habitation de son parent.

Il changea une dizaine de fois de refuge, se rendit chez les Pères de Tongerloo qui lui prêtèrent assistance, séjourna chez P. Wouters à Oevel, chez Gust Van de Zande dans les bois de Tongerloo. Après bien des alertes et d'exténuantes randonnées dans toute la région, vint un moment où Tiets songea à mettre à exécution le projet qu'il caressait depuis longtemps : passer la

frontière et aller rassurer sa femme et ses enfants sur son sort.

Maintenant il se sentait en forme pour tenter la grande aventure. Les préparatifs ne furent pas longs. Il demanda à Jan Engelen, sabotier à Oevel, de lui fabriquer un cadre, se procura des gants en caoutchouc ainsi qu'une pince d'électricien et, le 16 février 1918, se mit en route pour la frontière.

La frontière, c'était son domaine. Pas un chemin, pas un sentier qui ne lui fût familier. Il connaissait les embûches de la zone de mort et n'ignorait rien des ruses de l'adversaire. Tandis qu'il avançait avec précaution dans l'obscur labyrinthe d'une immense sapinière, tous les souvenirs de sa dramatique carrière de passeur l'assaillaient. Que d'alarmes, que de coups durs, que de drames! Puis surgit la vision de l'étroite cellule d'où il ne devait partir que pour faire face au peloton d'exécution... Tudieu ! quelle victoire pour les « gris » s'ils le repinçaient ici !

Il s'est juré de passer. Il passera. Sûr de lui-même, il approche d'un pas ferme de la zone dangereuse. Soudain un bruit de pas... Une patrouille... Les réflexes d'autrefois agissent encore : l'homme se planque et, pendant quelques minutes, reste immobile comme un mort. Voici qu'il se relève, se remet en route, marche longtemps sans s'arrêter. Le fil enfin ! Personne à proximité ? Non. Le passeur déplie rapidement son cadre, l'insère, avec la dextérité d'un professionnel, entre les deux fils inférieurs. A ce moment, un cri retentit dans la nuit : « Wer da ? » Coup sur coup, deux détonations éclatent dans les ténébreuses profondeurs de la sapinière.

Avec l'agilité d'un chat, Tiets s'est glissé dans le cadre. Dès qu'il est de l'autre côté, il prend soin d'en-

lever celui-ci et disparaît. La Hollande ! La délivrance, la sécurité, la certitude de ne plus retomber entre « leurs » griffes... Tiets a envie de chanter.

Le lendemain, il tombait dans les bras de sa femme et de ses enfants qui étaient sans nouvelles depuis plusieurs mois et vivaient dans une indicible anxiété. Il revit ensuite ses chefs, leur montra la large cicatrice que les six balles lui avaient laissée, leur conta son évasion et reprit aussitôt du service.

III

VALLEYE L'INTREPIDE

— Allons, sortez et suivez-moi.

L'homme glissait comme une ombre à travers les ruines, s'arrêtait, lançait son appel puis continuait d'un pas rapide. De toutes parts d'autres ombres surgissaient et avançaient en file indienne. Il en sortait de partout : du fond des caves remplies de détritus et derrière de hauts pans de murs mutilés.

Il était une heure du matin. Comme chaque jour, à pareil moment, les ruines de la malheureuse ville de Visé se ranimaient, se peuplaient de fantômes qui, à l'appel d'une voix mystérieuse, se levaient et disparaissaient rapidement dans la direction de la frontière hollandaise. Cette voix, c'était la voix même du pays qui conviait ses enfants valides à aller tenir l'ennemi en échec sur l'Yser.

Et la voix du pays, c'était ici un modeste ouvrier du pays wallon : Guillaume Valleye qui la faisait entendre. Un ouvrier mineur... Marié et père de trois enfants. Agé de trente ans, l'homme a l'air costaud.

Dans la nuit, ses paroles sonnent dur. Un tempérament de chef, ce gaillard. Il marche le premier d'un pas décidé et ne se retourne que pour donner des ordres :

— Attention ! Couchez-vous ! Une patrouille.

Ou encore :

— Obliquez à droite. Nous allons traverser des prairies.

En ce mois de mars 1915, Valleye a déjà conduit des centaines de volontaires en Hollande. Des volontaires et des soldats belges, français, anglais restés derrière les lignes allemandes ou échappés de captivité. Depuis qu'il s'est enrôlé dans la puissante organisation de passage dirigée par M^lle^ de Monge, sa vie est complètement transformée. Le paisible ouvrier de naguère a pris goût à ces voyages nocturnes au cours desquels on frôle à tout instant les pires dangers. La frontière avec ses mille embûches exerce sur lui une indéfinissable attirance.

Plus de dix fois, il a failli être pris. Chaque fois, son sang-froid l'a sauvé. Maintenant, il a déjà trois mois de service et la frontière est devenue pour lui une vieille connaissance. Même pendant les nuits les plus obscures, jamais plus, il ne doit s'arrêter pour se repérer. Jamais les groupes qui le suivent ne le voient hésiter sur la route à suivre. Et cependant pour éviter une patrouille, il faut parfois changer d'itinéraire à la dernière minute, rebrousser chemin, faire de longs détours.

Valleye est devenu un expert du voyage clandestin à travers la frontière hollandaise. Il en est fier. Que d'hommes lui ont déjà dit là-bas au-delà la zone redoutée :

— Merci, mon vieux. Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi.

Que de mains ont serré les siennes dans un geste

d'ardente gratitude ! Le 23 mars, Valleye est en repos. Cela ne lui arrive pas souvent. Il en profite pour recopier dans un carnet les noms de tous ceux qu'il a déjà conduits de l'autre côté. C'est une imprudence. Il s'en rend heureusement compte et dissimule le compromettant carnet dans une cachette sûre.

Bien lui en prit ! Deux jours plus tard, en effet, vers six heures du matin, une auto s'arrête devant sa porte. Quatre Allemands en descendent. Réveillé en sursaut, Valleye n'a pas le temps de fuir. Il est cueilli au saut du lit. Tandis que deux soldats le tiennent en respect, deux policiers en civil fouillent sa maison. Heureusement ils ne trouvent pas son carnet.

Conduit au Palais provincial où siège la chambre 149, il est aussitôt soumis à d'interminables interrogatoires.

— Vous êtes accusé d'avoir conduit plusieurs hommes en Hollande, lui dit un policier d'un ton sec.

— C'est inexact, je ne suis jamais allé en Hollande, répond Valleye.

— Vous mentez !

— Mais non, je ne mens pas. C'est vous qui vous trompez. Vous me prenez certainement pour un autre.

Pendant des heures, il exaspère l'Allemand par son air flegmatique et détaché. Il est vrai qu'il a la partie facile. Aucun document, aucune preuve contre lui. Son arrestation n'est due qu'à une dénonciation. Il croit pouvoir s'en tirer à bon compte et espère être remis sous peu en liberté. Mais les policiers ont jugé l'homme et ils le considèrent comme un ennemi particulièrement dangereux. Tout dans son allure et dans sa physionomie révèle le gaillard qui n'a peur de rien.

Mieux vaut le mettre dans l'impossibilité de nuire. C'est pourquoi, bien que reconnu innocent, Valleye fut

envoyé comme indésirable dans un camp de prisonniers en Allemagne.

Il quitta Liége sous bonne escorte par une riante matinée d'avril. Du train qui l'emmenait vers la captivité, il put contempler une dernière fois les doux paysages ruisselants de soleil du plateau de Herve ; mais s'il paraissait s'absorber dans cette contemplation, sa pensée errait loin de cette contrée. Elle le ramenait sans cesse vers la zone dangereuse de la frontière où pendant trois mois il avait connu les plus fortes et les plus excitantes émotions de sa vie. La nostalgie de cette existence aventureuse l'accablait. Désormais il allait être condamné à l'inaction la plus humiliante, celle du prisonnier. Et cela jusqu'à la fin de la guerre. Misère de misère...

A moins que... Hum ! le train ne roule pas fort vite.

— Puis-je me rendre au lavatory ? demande-t-il aux deux soldats qui l'encadrent.

Les deux Allemands se lèvent en même temps que lui et le tiennent par le veston. Impossible de leur échapper. Revenu à sa place, Valleye calcule qu'en sautant par la portière, il lui faudra au moins trois secondes pour se laisser tomber hors du train. Trois secondes, c'est trop. Les gardiens auront le temps de le ressaisir par derrière.

Que faire ? Voici que maintenant l'allure du convoi s'accélère. Une demi-heure plus tard, il franchit la frontière allemande. Longtemps, très longtemps encore, il roula à travers une région inconnue. Le prisonnier vit dans les gares, des figures haineuses qui le regardaient avec curiosité. A son tour, il les fixa avec mépris. Deux fois, en cours de route, il fallut changer de train et c'est après minuit seulement qu'on atteignit la dernière station : Munster.

Alors Valleye connut dans toute son amertume le sort mortifiant du prisonnier exilé loin de son pays et réduit à courber la tête et à supporter tout en silence. Un mois, deux mois passèrent... Bientôt, il fut au courant du train de vie et des habitudes de l'immense geôle à ciel ouvert où le destin l'avait conduit. Il s'étonnait de la résignation de ses compagnons d'infortune.

— Moi, j'foutrai l'camp, ne cessait-il de répéter.

F... le camp, c'était le rêve de tous les prisonniers, mais ce n'était qu'un rêve... Quant à sa réalisation, elle apparaissait toute hérissée de difficultés. Le camp était ceinturé d'une triple clôture de barbelés le long de laquelle des sentinelles montaient la garde.

Cependant un jour Valleye partit... A l'appel du soir, le feldwebel de service eut beau hurler son nom à plusieurs reprises, personne ne répondit. Tandis que l'on procédait à la fouille de toutes les baraques du camp, le fugitif se dirigeait vers l'ouest à marches forcées. Il traversa ainsi de nombreux villages endormis et échoua dans un bois où il passa la journée.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, il se remit en route. Il n'alla malheureusement pas fort loin. A la sortie d'un hameau, il fut accosté par deux gendarmes qui lui demandèrent ses papiers. Trois jours plus tard, le 7 juin 1915, il était conduit sous bonne escorte au camp de Holzminden.

Dans le train, il profite d'un moment d'inattention de ses gardiens pour sauter par la portière, mais il rate son élan et les Allemands le rouent de coups de crosse.

A Holzminden, on le présente au commandant du camp comme un « sujet dangereux ». Désormais on le tiendra à l'œil. Pour lui enlever l'envie de recommencer, un mois de cachot. Lorsqu'il sort de la cave

obscure, où il a passé trente jours, la première question qu'il pose à ses nouveaux camarades de chambrée est :

— Sommes-nous loin de la frontière hollandaise ici ?

— Pourquoi demandes-tu cela ?

— Parce que cela m'intéresse.

Valleye se mit alors à étudier la géographie de l'Allemagne et la langue allemande. Sans en avoir l'air, il s'intéressa beaucoup aussi au régime de surveillance établi à l'intérieur et aux abords immédiats du camp.

Le 12 septembre, les Allemands fouillent les baraquements des prisonniers civils de Holzminden. Un homme a disparu. C'est Valleye. Pendant dix jours, on le cherche en vain partout. Aurait-il enfin réussi à gagner la Hollande ? Non, le 23 à l'aube, le commandant du camp est informé par télégramme qu'on a arrêté le fugitif à quinze kilomètres de la frontière.

Affamé, exténué, à son retour à Holzminden, il fait peine à voir. Résultat de son escapade : deux mois de séjour dans la cave humide qui sert de cachot.

Les semaines, les mois passent... Valleye s'est-il enfin résigné à son triste sort ? Il est souvent sombre, taciturne. La langue allemande continue à l'intéresser ; de même que la géographie du Nord-Ouest de l'Allemagne. A présent, les Allemands semblent oublier son passé d'évadé récidiviste. Ils le traitent avec humanité et lui confient même certaines corvées qu'ils réservent de préférence aux prisonniers sûrs. Valleye s'en réjouit. Les corvées, en effet, lui permettent de sortir du camp. Il ne demande que cela.

Le 21 février 1916, un groupe d'hommes du camp revient du travail sous la conduite d'une sentinelle. Au moment où il passe devant un bosquet, un prisonnier sort brusquement des rangs et sans que l'Allemand l'ait

remarqué, disparaît lestement dans les taillis. C'est Valleye qui, une fois de plus, va tenter de fuir la terre d'exil.

Sans attendre la nuit, le fugitif se met en route. Jusqu'à l'aube, il marche et abat sans incident une étape de quarante kilomètres. Il échoue dans une cabane abandonnée à l'orée d'un bois. Comme vivres de réserve, il n'a pu emporter que quelques biscuits secs. Il fait froid. Dans son refuge ouvert à tous les vents, Valleye grelotte. Le soir, il continue sa marche vers l'Ouest.

Pendant quatre nuits encore, il erre dans l'immense labyrinthe de ce pays inconnu. Pour s'orienter il n'a d'autre ressource que de grimper sur les poteaux-indicateurs et d'y déchiffrer les noms de localités traversées. Le 28 février, le hasardeux voyage vers la frontière hollandaise tourne à la catastrophe. A bout de force, il se risque à aller demander un morceau de pain dans une ferme isolée. C'est ce qui le perd. Une heure après, il est rejoint par deux gendarmes qui le conduisent dans une caserne d'où il repart le lendemain pour Holzminden. Là, il est accueilli à coups de pied et à coups de poing par les soldats du camp qui, à cause de lui, ont eu des ennuis avec le commandant.

Cette fois, le récidiviste paraît avoir perdu pour toujours le goût d'errer sur les grand'routes d'Allemagne à la recherche de la liberté perdue. Pendant trois mois, il mène la vie d'un prisonnier exemplaire, docile aux ordres et content de son sort. Cependant, un matin, à la fin du mois de mai, les sentinelles qui montent la garde autour du camp remarquent qu'on a creusé un trou sous les clôtures de barbelés. Une évasion... Immédiatement on fouille les baraquements et l'on constate que Guillaume Valleye a une fois de plus pris la clé des champs. Toutefois il n'est pas parti seul. Un cama-

rade qui connaît l'allemand l'accompagne. Les deux fugitifs se sont enhardis à prendre le train jusqu'à Cologne. Tout marche à souhait. Pas de contrôle des pièces d'identité. Malheureusement à la sortie de la gare de Cologne, tout se gâte. Des gendarmes les interrogent et Valleye qui ne connaît que quelques mots d'allemand est aussitôt appréhendé comme suspect et arrêté.

Pour ne pas être fusillé comme espion, il est forcé de révéler son identité. Le lendemain, on le reconduit à Holzminden d'où il est envoyé aussitôt sous bonne escorte au camp de Senne. Ses quatre échecs successifs n'ont pas encore raison de son obstination. A ses nouveaux compagnons d'infortune qui le dissuadent de tenter une fois encore de recouvrer sa liberté par ses propres moyens, il répond avec humeur :

— Ces salauds m'ont envoyé ici sans m'avoir condamné, il faut que je leur échappe coûte que coûte. Je me suis juré de ne pas attendre la fin de la guerre ici.

— Mais, mon vieux, tu finiras par y laisser ta peau.

— Tant pis. A la première occasion qui se présentera, j'f... le camp.

L'occasion ne se présentant pas, il la chercha et la trouva. Une occasion bien hasardeuse en vérité. Il s'agissait de se faire emmener hors du camp par la charrette qui venait enlever les détritus. Grâce à la complicité des prisonniers chargés de remplir le véhicule, Valleye put se dissimuler dans le fond de celui-ci et sa sortie du camp passa inaperçue. Malheureusement le déchargement s'effectuait sous la surveillance d'un gardien et le fugitif eut la malchance d'être découvert. Tout chargé de poussière, il rentra au camp

très marri de sa mésaventure et non sans avoir été brutalisé par l'Allemand cramoisi de fureur.

Lorsqu'il eut purgé sa peine — un mois de cachot — Valleye se mit à étudier un nouveau plan d'évasion. Il ne s'agissait de rien moins que de se déguiser en soldat allemand pour tromper la surveillance de la garde. Il essaya de corrompre un des gardiens, mais en vain. En désespoir de cause, il eut recours au stratagème suivant : il se substitua à un de ses compagnons désigné pour une corvée en dehors du camp et s'en fut placidement, une bêche et une pioche sur l'épaule, vers un champ tout proche, où d'autres prisonniers étaient déjà au travail. On attendit son retour...

Ce n'est que trois semaines après qu'il reparut entre deux soldats. Affamé, mort de fatigue, il tenait à peine debout. En guise de réconfort, les Allemands lui octroyèrent deux mois de cachot.

La conclusion qu'il tire de cette sixième escapade, c'est que pour voyager en Allemagne il faut une tenue vestimentaire impeccable. Il lui a suffi de se montrer en plein jour dans un village pour être aussitôt suivi et épié par les regards soupçonneux des habitants. Mais où se procurer des effets en vue de se donner l'allure d'un paisible bourgeois allemand ? Ses propres vêtements sont en piteux état et, de plus, les Allemands les ont changés en tenue de forçat en y cousant des bandes d'étoffe grise ainsi que l'indication de sa qualité de prisonnier civil et son numéro de matricule.

Alors ? Que faire ? Pendant des semaines, Valleye se mit à la recherche d'un compagnon disposé à lui fournir un chapeau convenable et un pardessus n'ayant pas subi la mutilation habituelle des ciseaux allemands. Une fois de plus, sa ténacité le servit à souhait. Un camarade accepta de lui procurer l'un et l'autre.

Il attendit longtemps une occasion propice pour met-

tre son dessein à exécution. Ce n'est que le 2 mars 1917, à la suite d'un heureux concours de circonstances, qu'il put quitter subrepticement le camp et partir pour la grande aventure dont il rêvait nuit et jour. Il alla loin, très loin vers l'Ouest, marchant depuis le crépuscule jusqu'à l'aube, se terrant dans les bois ou dans des abris de fortune. Lorsqu'il arriva au abords d'Aix-la-Chapelle il n'avait plus de vivres et les multiples étapes abattues en quinze jours l'avaient exténué. Néanmoins il jubilait intérieurement. Cette fois, l'expédition était en bonne voie. Encore une étape et il atteindrait la frontière belge. Là, il serait sauvé. Hélas! à la sortie d'Aix-la-Chapelle, deux agents de police lui demandèrent ses papiers. Il tenta de fuir, mais sa lassitude était telle qu'il fut immédiatement rejoint et arrêté.

Ramené au camp de Senne, il étonne tout le monde par son calme. Pas le moindre signe de dépression.

— Je recommencerai, dit-il à ses camarades.

Maintenant les Allemands le considéraient comme le plus suspect des prisonniers du camp et ils entendaient lui enlever toute possibilité de leur brûler la politesse. Mais Valleye avait plus d'un tour dans son sac. Il se fit porter malade et joua la comédie avec un tel aplomb que le médecin décida son transfert au lazaret. Il savait que là-bas le régime de surveillance, beaucoup moins sévère qu'au camp, ne l'empêcherait pas de tromper la vigilance des gardiens.

Effectivement un matin l'infirmier de service s'aperçut que le lit du malade était vide. Valleye était de nouveau en voyage à travers les vastes régions du nord-ouest de l'Allemagne. Voyage dans des conditions épuisantes. Le 29 mai, il est bien près de toucher au but. Il a passé Viersen et marche dans la direction de Venloo. Le voici à la frontière. Pendant deux heu-

res, il observe le va-et-vient des sentinelles et il se décide à faire le pas décisif. Un haut treillis l'arrête. Il tente en vain de l'escalader. Une patrouille survient et des cris montent dans la nuit : « Wer da ? Wer da ? » Le fugitif se met au pas de course, mais derrière lui les fusils crépitent. Soudain il s'affaisse touché d'une balle à la jambe.

La blessure n'est heureusement pas grave et il s'en tirera avec quelques semaines d'hôpital. Etendu sagement sur son lit, Valleye consacre ses longues méditations solitaires à échafauder un nouveau plan d'évasion. S'il se laisse reconduire au camp, il doit s'attendre à faire un long séjour au cachot. Pis encore, on va peut-être l'envoyer bien loin en Prusse orientale d'où il sera désormais impossible de revenir par ses propres moyens. Mieux vaut risquer le tout pour le tout et essayer une neuvième fois d'atteindre l'objet de tous ses désirs et de tous se rêves : la terre hollandaise.

Le 16 juillet, le train qui venant de Viersen s'arrête à Venloo en Hollande amène un passager clandestin ayant fait le voyage dans des conditions peu confortables. Il est en effet juché sur le butoir de la dernière voiture! C'est Valleye qui a enfin réussi cette fois à fuir la terre d'exil où il rongeait son frein depuis deux ans.

Parti clandestinement pendant la nuit de l'hôpital où il était en traitement, il avait abattu à marches forcées les quelque quatre-vingts kilomètres qui le séparaient de Viersen. Il s'était présenté à la gare de cette localité, mais on avait refusé de lui délivrer un billet. Tandis qu'il s'efforçait en vain d'accéder aux quais d'embarquement, il vit s'ébranler le train à destination de la Hollande... N'y tenant plus, il bouscule la buraliste préposée au contrôle des billets, s'élance, rattrape

le convoi, se hisse sur le butoir et, poursuivi par les clameurs du personnel de la gare, s'éloigne rapidement vers le pays de ses rêves.

Dès qu'il y fut arrivé, il ne perdit guère de temps à célébrer le succès éclatant de sa neuvième tentative d'évasion, mais songea à utiliser au service de son pays la liberté reconquise. On le voit successivement à Rotterdam, à La Haye et à Maestricht. C'est dans cette dernière ville qu'il entra en rapport avec M. Sauveur, délégué du 2me bureau. M. Sauveur fut d'emblée conquis par l'air décidé et énergique du Belge. A cette époque, les services de renseignements français établis en Belgique occupée avaient connu de durs revers. Des organisations entières avaient été détruites et il restait peu d'espoir d'en reconstituer dans la région de Liége tant les transmissions des rapports à travers la haie électrisée se hérissaient de difficultés.

Après trois années de lutte continuelle et acharnée contre les S. R. alliés, les Allemands avaient tiré parti des leçons de l'expérience et compliquaient rudement la tâche de nos agents. Envoyer un homme dans les territoires occupés pour y créer un nouveau service, c'était presque l'envoyer à la mort. Cependant Valleye accepta avec enthousiasme la mission que lui proposa M. Sauveur : rentrer en Belgique pour y créer des postes d'observation sur les lignes Liége-Namur, Liége-Tongres, Liége-Bruxelles, Verviers-Herve.

L'affaire ne traîna pas longtemps. Devenu le numéro 127 du S. R. F., muni de pièces d'identité lui attribuant le faux nom de Guillaume Smet et la nationalité hollandaise, l'homme se mit en route vers la frontière. Malgré l'obscurité, il ne fut pas long à reconnaître les bonnes pistes d'autrefois. Malheureusement depuis plus de deux ans, l'ennemi avait perfectionné son système de surveillance à la frontière et l'ancien passeur avait dû,

sur la recommandation de ses chefs, se munir de tout un attirail d'électricien.

Il marchait d'un pas rapide. Cette fameuse haie électrisée dont on lui avait tant parlé en Hollande l'intriguait. Il lui tardait de l'affronter. Si je réussis à passer une première fois, se dit-il, je me tirerai facilement d'affaire dans la suite. Dès qu'il eut quitté le village d'Eysden, il avança avec précaution. La clôture électrisée ne suivait pas exactement le tracé de la frontière, une bande de territoire belge le longeant en deçà, il y avait danger de se faire prendre avant de l'avoir abordée.

Maintenant Valleye rampe lentement, très lentement. Ses yeux se sont familiarisés avec les ténèbres et il se repère sans difficultés dans l'immense maquis noir. Voici les deux sentinelles : elles marchent l'une vers l'autre et bientôt se rencontrent. Elles ne restent pas longtemps ensemble. Leurs silhouettes se détachent l'une de l'autre et s'éloignent. C'est le moment attendu par le Belge, qui se relève et court vers la haie de mort. Il tient à la main droite un volumineux colis. Qu'est-ce? Un panier de pigeons. Afin de communiquer immédiatement à ses chefs les premiers résultats de son activité dans les territoires occupés, il a voulu s'encombrer de ces dangereux volatiles qui en cas d'arrestation suffiraient à établir contre lui la prévention d'espionnage.

Mais voici que le hardi noctambule est déjà aux prises avec les fils électrisés. Les mains gantées de caoutchouc approchent sans hésitation la pince isolatrice... Une violente secousse, un éclair bleuâtre et le premier est sectionné net. Le deuxième, le troisième, le quatrième subissent le même sort. A ce moment, des cris montent dans la nuit. Les sentinelles accourent, des

coups de feu claquent et un grand tumulte trouble la paix nocturne.

Lorsque les Allemands se retrouvent devant la brèche ouverte dans la haie, Valleye a disparu et arpente de son pas alerte la route qui conduit à Lixhe. Deux heures plus tard, Madame Valleye était réveillée en sursaut par des coups discrets frappés à sa porte. Qu'on juge de son émotion en revoyant brusquement son mari parti depuis presque trois ans !

Valleye n'était pas homme à perdre du temps sans nécessité. Après avoir passé une demi-journée avec les siens, il se remet en route. Une préoccupation l'accapare tout entier : sa mission. Il en connaît l'importance, les dangers et il a l'ambition de mettre le meilleur de lui-même dans son accomplissement.

Contrôle régulier et ininterrompu des lignes Liége-Tongres, Verviers-Herve, Liége-Namur, Liége-Bruxelles, lui a-ton dit à Maestricht. Cela fait au moins quatre postes à créer tout de suite. Il s'agit de trouver des volontaires prêts à tout. La tâche à remplir est obscure et monotone. De plus, elle comporte le risque de mort. Mais Valleye excelle à la présenter sous son vrai jour : une collaboration très efficace avec les soldats de l'Yser et de Verdun. Et son éloquence fait merveille. Après cinq jours d'allées et venues continuelles, il a recruté ses hommes et, l'un après l'autre, ses pigeons s'envolent dans la direction de Maestricht porteurs de messages rassurants.

Reste la liaison à établir entre ces différents groupes d'agents observateurs, problème compliqué... Valleye le résout en se chargeant de concentrer lui-même deux fois par semaine les rapports de ses hommes. Enfin, problème plus difficile encore, il faut transmettre ces précieux documents par la voie la plus rapide de façon que les renseignements qu'ils contiennent par-

viennent immédiatement aux états-majors alliés. Valleye ne tarde pas à trouver une solution qui répond à cette impérieuse nécessité et restreint la marge des risques : il portera lui-même les plis en Hollande.

Ce que fut alors sa vie, il faudrait le demander aux routes de Belgique qui virent cet infatigable voyageur les arpenter nuit et jour de son pas décidé. Jamais las, jamais découragé, toujours d'attaque, par tous les temps, à travers les régions les mieux surveillées, il passe, parfois mouillé jusqu'aux os ou transi de froid... Il passe, léger, insaisissable, presque toujours porteur de documents qui, devant les conseils de guerre allemands, constituent de terribles témoignages à charge entraînant presque toujours la peine de mort.

Le même jour, on le voit successivement à Liége, à Verviers, à Maestricht. Vivant en proscrit, il change fréquemment de gîte. Se repose-t-il ? On en douterait tant il se déplace. Jamais peut-être agent secret n'a fourni prestations aussi exténuantes.

— Pour un oui, pour un non, Valleye passait de Belgique en Hollande comme si le voyage s'effectuait dans des conditions normales, raconte un de ses chefs.

Pas de jour où il n'abatte dix, quinze, vingt, vingt-cinq kilomètres. A force d'entraînement, sa résistance physique s'accroît encore et ses performances de marcheur deviennent de plus en plus étonnantes. Ces multiples déplacements à pied répondent à un besoin de sa nature ardente. Ils lui permettent de contrôler la marche de son service. Celui-ci fonctionne avec la régularité d'une machine bien réglée. Il a confié la direction à son demi-frère M. Bastin et à l'associé de ce dernier, M. Delbecque. Tous deux révèlent des aptitudes remarquables.

Les résultats obtenus en si peu de temps décident les chefs à augmenter encore le rendement du service. Val-

BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE
ST-ANTOINE DE PADOUE
ST-GILLES-FOREST

leye reçoit l'ordre de créer de nouveaux postes. Il se présente aussitôt chez le curé de Trooz qu'il voudrait enrôler dans son service. Mais le brave curé appartient déjà à un autre groupement secret et il oppose une discrète réserve aux propositions de ce visiteur inconnu. Pour s'assurer de l'identité réelle de celui-ci, il le questionne longuement. Embarrassé, Valleye se contente de montrer le cachet du consulat français de Maestricht, puis brusquement il ajoute :

— Voulez-vous me donner quelques heures de répit, Monsieur le curé? Je vous apporterai demain la réponse à toutes vos questions.

Le jour même, il reprenait le chemin de Maestricht et allait demander à ses chefs toutes les précisions nécessaires pour inspirer confiance au prêtre. A son arrivée dans la petite ville hollandaise, il apprend que M. Sauveur est à Rotterdam. Prévenu par télégramme, celui-ci rentre immédiatement. Il remet de nouvelles instructions à son agent qui repart aussitôt pour la Belgique. A la frontière, difficulté imprévue : la Meuse est en crue et ses eaux couvrent d'immenses étendues de terres dans la région du fil. Comme il n'y a plus de sentinelle sur les rives du fleuve, Valleye n'hésite pas : il se jette à l'eau et le traverse à la nage. L'après-midi du même jour, il se représentait chez le curé de Trooz dont, cette fois, il dissipa rapidement la méfiance.

Après des semaines, des mois d'activité incessante au cours desquels il étonna ses chefs et ses collaborateurs tant par son audace que par son extraordinaire résistance physique, Valleye était redevenu le spécialiste du passage clandestin qu'il avait été autrefois. Quels que fussent les difficultés et les obstacles, il les surmontait. Conséquence : ses rapports parvenaient régulièrement au bureau de Maestricht en un laps de

temps minimum. C'était là pour son service une solide garantie de succès.

Tout semblait marcher conformément à ses vœux, la machine tournait à plein rendement lorsque, le 7 mars, une catastrophe...

Ce jour-là, vers dix heures, Valleye qui à cette époque, habite Boulevard Saucy, revient d'un enterrement. Toujours alerte, il glisse comme une ombre dans les rues de la rive droite, peu animées à cette heure. Nulle inquiétude, nulle crainte dans son esprit. Il a hâte de rentrer à son logis pour y prendre les rapports destinés au bureau de Maestricht. Tout à coup quelqu'un l'interpelle. Il se retourne. Stupeur ! Trois hommes qui le suivaient l'encadrent :

— Guillaume Valleye ?

— Oui.

— Police allemande... Nous vous arrêtons.

— Pourquoi ?

— Pas d'explications Suivez-nous.

— Ah ! non, permettez, je ne marche pas.

En disant ces mots, il s'est quelque peu rejeté en arrière, mais un des trois hommes a vu le coup et se dispose à lui couper la retraite.

— Suivez-nous, sinon cela va mal tourner, dit le plus grand en tirant un browning de sa poche.

— Non, je ne vous suis pas. J'ai le droit de savoir pourquoi vous m'arrêtez, réplique Valleye en élevant la voix.

Il a son plan : provoquer un attroupement et disparaître prestement dans la foule.

— Une dernière fois, je vous somme de nous suivre, répète celui qui paraît être le chef des trois hommes.

— Non, non et non.

Il recule comme pour prendre son élan. Les Alle-

mands s'approchent, essaient de lui saisir les poignets. Valleye qui n'est malheureusement pas armé, résiste et aussitôt une lutte sauvage s'engage. Le Belge se défend avec une énergie désespérée. Deux fois, il roule à terre, se redresse, fonce de plus belle sur ses adversaires. Ceux-ci ont la partie facile et cognent dur.

Lorsque l'empoignade prend fin, Valleye maîtrisé saigne abondamment. Il est sérieusement blessé à la tête. Quelques passants indignés tentent en vain d'intervenir, les policiers les tiennent éloignés en brandissant leur arme dans leur direction. Maintenant Valleye se laisse emmener. Il semble à bout de force. Se résigne-t-il à son sort? Non, il a un nouveau plan. Voici qu'on aborde le pont Maghin. Les quatre hommes marchent très vite. Tout à coup le prisonnier bondit sur le garde-fou, l'enjambe, mais les trois sbires l'ont saisi et le retiennent à temps. Fous de rage, ils font pleuvoir les coups sur l'infortuné qui, blessé, n'est plus en état de se défendre.

A la prison, nouvelles scènes de brutalité. Les policiers se vengent des émotions que leur a données le captif, en lui tombant dessus une troisième fois. Pauvre Valleye! Il titube, vacille et s'effondre. Maintenant les argousins se calment, mais le Belge n'est pas au terme de son tourment. Comment a-t-on découvert sa piste ? Dénoncé ? Trahi ? Vendu ?

Le plus grand des trois Allemands tire de sa poche trois petits rouleaux et les jette sur la table.

— Voilà, dit-il, au prisonnier les rapports que tu devais porter à Maestricht. Nous les avons trouvés dans ta chambre... Tu comprends maintenant qu'il est inutile de nier et que tu n'échapperas pas au poteau.

Valleye ne répond pas. On lui fait une proposition : dénoncer ses collaborateurs pour avoir la vie sauve. Il hausse les épaules. Intérieurement cependant il jubile :

si les Allemands ne connaissent pas ses collaborateurs, c'est que le mécanisme du service reste intact. Il continuera donc à fonctionner malgré son arrestation. Tout n'est peut-être pas perdu.

Conduit en cellule, l'homme s'empresse d'examiner les barreaux de sa lucarne. L'idée qui le hantait pendant sa captivité en Allemagne lui est subitement revenue : s'évader. S'évader à tout prix, quels que soient les difficultés, les obstacles, les risques de l'entreprise. S'évader par n'importe quel moyen, mais vite, car dans quelques semaines, il en a la certitude, la voiture cellulaire le conduira à la Chartreuse pour y être exécuté.

Par n'importe quel moyen... Dès le lendemain, Valleye s'adresse au gardien qui le surveille au préau :

— Veux-tu m'aider à sortir d'ici ? lui demande-t-il.

L'Allemand a peine à en croire ses oreilles. Il reste bouche-bée.

— Je te donnerai vingt mille marks après la guerre, continue le prisonnier imperturbable.

La figure cramoisie du gardien, son regard féroce, en disent long sur l'accueil qu'il va faire à cette ahurissante proposition. Mais voici qu'un chef survient et, sans mot dire, le geôlier poursuit sa ronde.

Le jour suivant, Valleye entreprend hardiment un autre gardien, sans plus de succès d'ailleurs.

— Même si tu m'offrais un million de marks, répond l'Allemand, je ne voudrais pas encore sauver la peau d'un vil espion.

Le prisonnier ne se décourage pas et, l'un après l'autre, tous les geôliers sont l'objet de ses audacieuses sollicitations. Mais rien à faire de ce côté; tous ces Allemands qui mènent une vie paisible loin du front tiennent à leur poste d'embusqué et aucun n'est disposé à se compromettre pour ce nouveau venu qui, au sur-

plus, a la réputation d'être un individu dangereux. La crainte de s'attirer des ennuis les retient de faire part à leur chef des propositions du Belge. Celui-ci échappe ainsi aux sanctions fulminées par les règlements contre les prisonniers coupables de tentative de corruption.

Tous les jours, l'infortuné subit l'épreuve d'interrogatoires harcelants menés par deux, trois, quatre policiers. On l'injurie, on le rudoie, on le frappe avec violence : il tient bon. Ses bourreaux n'obtiennent de lui aucun renseignement susceptible d'orienter leurs recherches. Valleye se tait farouchement, désespérément, malgré les insultes et les coups.

D'ailleurs, à présent, une seule chose le préoccupe : son évasion. N'ayant trouvé aucune complicité parmi les Allemands, il cherche de l'aide parmi ses voisins de cellule avec qui il entre en communication au préau.

— Voulons-nous tenter de nous sauver ensemble ? propose-t-il un jour à Emile Fauquenot qui occupe la cage voisine de la sienne au préau.

— Comment donc ?

— En sciant les barreaux de nos fenêtres.

— Mais avec quoi ?

— Avec une scie que je finirai bien par obtenir d'un gardien en l'achetant...

— Et lorsque nous serons sortis d'ici, comment passerons-nous en Hollande ?

— J'ai un tuyau, mais il sera temps d'en parler quand nous aurons des scies.

Les jours passèrent et Valleye eut beau multiplier ses tentatives de corruption auprès du personnel de la prison, il ne put se procurer les précieux outils. A force d'astuce cependant, il réussit à se mettre en relation avec ses collaborateurs restés en liberté. Il leur fit part de son projet et sollicita leur aide.

Un projet fut promptement élaboré, mais malgré

toute la bonne volonté des amis du prisonnier, son exécution se heurtait à mille difficultés. Entretemps, les Allemands tentaient de vaincre la prodigieuse résistance du captif en l'affamant. « Valleye, gaillard solide mais roué de coups, insuffisamment nourri, maigrissait continuellement, raconte Emile Fauquenot. Il en vint à implorer du pain, non seulement de ses voisins, mais des gardiens eux-mêmes. Cette faim excitait encore son ardent désir d'évasion. »

Tandis que, épuisé par les privations, Valleye passe de longues heures assis sur une chaise, sa féconde imagination forge sans cesse de nouveaux projets d'évasion. Tous se caractérisent par leur audace. Un des plus tentants consiste à se jeter sur un gardien, à le bâillonner et à lui enlever son uniforme. Le prisonnier se voit déjà déguisé en soldat gris et franchissant le seuil de la prison au nez de la sentinelle... Hélas ! ce n'est qu'un projet, un rêve...

Sa ténacité ne finira-t-elle pas par triompher ? Pas une occasion dont il ne profite aussitôt. Un jour que les policiers le harcèlent avec plus d'insistance que d'habitude, il y va d'une proposition, en apparence inoffensive mais qui, en réalité, peut, si elle est acceptée, lui fournir l'occasion rêvée :

— Je ne connais pas les noms de mes collaborateurs, dit-il aux Allemands, mais je sais dans quel café certains d'entre eux se réunissent régulièrement. Si vous voulez me conduire dans ce café, je vous les montrerai.

— Quel est ce café ?

— La Taverne du Roi Albert.

A son vif étonnement, les policiers consentirent à le mener sur les lieux, mais, avant de le faire entrer dans leur auto, ils le ligotèrent. Valleye, qui comptait mettre à profit cette sortie pour prendre la clé des champs,

en conçut un vif dépit qu'il manifesta en se moquant des sbires qui le surveillaient.

— Je regrette beaucoup, leur dit-il d'un ton goguenard, mais je vois que vous vous êtes déplacés inutilement, j'ai vu si peu souvent ces collaborateurs que, si je les voyais, je ne serais pas à même de les reconnaître.

Quelques jours plus tard, autre proposition.

— Vous avez souvent franchi la frontière ? lui demande un des enquêteurs.

— Oui, assez souvent.

— Comment vous y preniez-vous ?

— J'avais une tactique rigoureusement personnelle que je pourrais vous expliquer à l'endroit même où je passais. Si vous voulez me conduire là-bas, je vous livrerai mon secret.

Accepté. Malheureusement l'astucieux prisonnier qui croit pouvoir jouir d'une certaine liberté de mouvements pour mettre son projet à exécution, est de nouveau déçu. On lui lie les bras et les jambes de sorte qu'il se voit dans l'impossibilité absolue de fuir.

A la frontière, Valleye, furieux d'être ainsi réduit à l'impuissance, mystifie ses gardiens. Apercevant trois feldgrauen qui déambulent paisiblement à proximité de la haie électrisée, il les montre en disant :

— Voilà les trois individus que je payais pour qu'ils me laissent passer.

— Vous leur donniez de l'argent ?

— Naturellement, ils ne travaillaient pas pour mes beaux yeux.

— Et ils vous ont laissé passer souvent ?

— Bien sûr. Des dizaines de fois.

Les trois soldats qui ne comprennent rien à ce qui leur arrive sont immédiatement arrêtés et un policier s'en va réquisitionner une auto pour les conduire à

Liége. Comme l'un des trois infortunés fait mine de résister, on le roue de coups. Valleye, lui, a peine à garder son sérieux.

Ramené à Liége, il est confronté avec ses pseudo-complices et, à la grande indignation de ceux-ci, soutient effrontément qu'ils lui ont prêté aide, moyennant payement, à chacun de ses passages. Ces incidents lui font gagner du temps. Il en profite pour mettre au point un nouveau projet d'évasion. Un de ses anciens collaborateurs avec qui il a pu se mettre clandestinement en rapport, a accepté de venir se poster avec une échelle à proximité de la prison ! Projet hasardeux en vérité, mais Valleye n'a pas le choix des moyens et il est décidé à tenter n'importe quoi plutôt que de se laisser conduire à la Chartreuse sans avoir risqué sa dernière chance.

Mais la fortune favorise les audacieux et nul n'est plus audacieux que Valleye. Le 27 mars, vers huit heures et demie du matin, la porte de sa cellule s'ouvre.

— Kommen Sie mit, lui dit un gardien en lui faisant signe de le suivre.

Le prisonnier sait ce que cela veut dire : on va une fois de plus le conduire à l'interrogatoire. Effectivement, arrivé au rez-de-chaussée, il est aussitôt introduit dans la pièce où il a déjà passé tant de mauvais quarts d'heure. Un policier est là, tête nue, assis à son bureau.

— Asseyez-vous, dit-il.

Immédiatement l'interrogatoire commence. Il roule sur la complicité des feldgrauen qu'on a arrêtés quelques jours avant. Les trois infortunés se trouvent dans une pièce attenante. A un moment donné, les déclarations du Belge nécessitant des éclaircissements de la part des trois soldats, le policier passe dans la chambre

voisine pour leur demander des renseignements. A peine a-t-il tourné les talons que, prompt comme l'éclair, Valleye bondit vers le portemanteau endosse le pardessus de l'Allemand, se coiffe de son chapeau, rafle la serviette qui est restée sur la table et sans hésitation sort de la pièce. Le voici dans le couloir. D'un pas alerte, il se dirige vers la grille barrant l'entrée de la prison. Une sentinelle, baïonnette au canon, y monte la garde en permanence. Elle croit reconnaître un des nombreux policiers qui tous les jours entrent et sortent. Elle lui ouvre immédiatement la porte. Trois secondes après, Valleye est sur le trottoir. Bien que le pavé qu'il foule lui brûle les pieds, il se garde de courir, ce qui pourrait attirer l'attention. Il se contente d'accélérer le pas. La rue des Vivegnis est là toute proche, s'il y arrive sans être poursuivi, il est sauvé. L'y voici. Cette importante artère est très fréquentée... Une joie folle secoue Valleye des pieds à la tête...

Il aperçoit devant lui une enseigne de coiffeur. Avec son extraordinaire présence d'esprit, il entre... Le coiffeur est en train de raser un client. Un Allemand peut-être ? Valleye va directement dans le fond du magasin et fait signe au barbier de venir l'y rejoindre.

— Ce n'est pas un Allemand que vous rasez ? lui demande-t-il.

— Non, c'est un de mes vieux clients, pourquoi me demandez-vous cela ?

— Je viens de m'évader de la prison St-Léonard... Pouvez-vous, dès que vous aurez fini, me couper les cheveux et la barbe de façon à me rendre méconnaissable ?

— Certainement. Venez, suivez-moi.

Le coiffeur le conduit à l'étage.

— Dans quelques minutes, je viendrai vous rejoindre, dit-il. En cas d'alerte, vous pourrez vous sauver

par derrière ; vous n'avez qu'à vous laisser glisser sur ce petit toit. Vous gagnerez ainsi le jardin.

Resté seul, Valleye examina la serviette du policier; elle était remplie de documents. Voilà qui va intéresser M. Sauveur, pensa-t-il.

Bientôt le brave homme qui l'avait si bien accueilli revint. Valleye qui ne se tenait plus de joie lui raconta l'amusante histoire de son incroyable évasion.

— Je donnerais gros pour voir la tête que le Boche a tirée lorsqu'il s'est aperçu de ma disparition, dit-il en riant.

Le fait est qu'à ce moment le policier qui tant de fois avait brutalisé le Belge passait maintenant un bien mauvais quart d'heure. A peine rentré dans la pièce où il croyait trouver son prisonnier, il faillit tomber à la renverse en constatant qu'il n'était plus là. Vite, il avait bondi auprès de la sentinelle gardant la sortie et l'affreuse certitude lui était apparue. Atterré, il s'était précipité dans la rue... Trop tard. Le redoutable espion s'était déjà éloigné. Où courir ? A droite, à gauche, devant soi ? L'homme avait complètement perdu la tête et ne savait à quel parti se résoudre.

Il rentra, ressortit, puis se décida à alerter le personnel de la prison. Le directeur Weissbarth avait peine à en croire ses oreilles.

— Vous l'aviez donc laissé seul? demanda-t-il.

— Oh ! quelques secondes.

Soldats et gardiens arrivèrent l'un après l'autre. A voir l'attitude déconfite du policier, certains riaient sous cape. Embarras général : comment retrouver la piste du fugitif ? Pendant que Weisbarth téléphonait à la chambre 149, la sentinelle qui l'avait laissé passer subissait un interrogatoire serré. Landwehrlen, le chef de la Polizeistelle Lüttich, vint sur les lieux, on

téléphona, on télégraphia, on alerta les postes de frontière.

Pendant ce temps, Valleye débarrassé de sa longue barbe, la moustache coupée très courte, les cheveux taillés en brosse, savourait les délices de la liberté reconquise en fumant des cigarettes au coin d'un bon feu. Le coiffeur avait fait prévenir son demi-frère, M. Bastin, qui continuait à diriger le service. Ce dernier ne tarda pas d'arriver. L'entrevue fut émouvante, les deux hommes qui avaient craint de ne plus se revoir en ce monde, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Immédiatement Valleye s'informa du service. Grâce à son farouche mutisme pendant les interrogatoires, ses collaborateurs avaient pu continuer à travailler. Il en fut très heureux.

— Que comptes-tu faire ? lui demanda M. Bastin.

— Je vais aller chercher des instructions à Maestricht. J'ai hâte de montrer ceci à mes chefs, dit-il en prenant en mains la serviette du policier.

On convint que pendant la nuit il changerait de refuge et qu'il partirait pour la frontière dans quelques jours. C'est ainsi que jusqu'au 8 avril l'heureux évadé attendit avec impatience l'occasion de quitter les territoires occupés. Il se fit apporter deux brownings, une pince d'électricien et se fabriqua lui-même un cadre de caoutchouc. A deux reprises, il dut encore changer de gîte. Il supportait avec philosophie cette claustration qui répugnait à sa nature ardente. Pour tuer le temps, il s'occupait du ménage de ses hôtes. On l'entendait siffler, chanter, rire aux éclats. Avec la liberté, Valleye avait retrouvé toute sa belle assurance d'autrefois.

Pour se hasarder dans la zone frontière avec quelque chance de passer, force était d'attendre une nuit

opaque. C'est pourquoi le 8 avril, il décida de se mettre en route. Il avait plu pendant toute la journée et le ciel était très bas.

Comme il avait fait cadeau au coiffeur du chapeau du policier et qu'on lui avait procuré de nouveaux vêtements, son allure était tout autre qu'à sa sortie de prison. Guêtré, coiffé d'une casquette, revêtu d'un ample pardessus dans lequel il avait dissimulé ses armes, ses outils et la serviette de l'Allemand, c'est d'un pas décidé qu'il reprit la direction de Maestricht.

Les routes étaient désertes. Nulle rencontre suspecte. Le voyageur arriva à Visé et monta aussitôt vers Berneau. A travers champs et prairies, il fonçait droit devant lui sans arrêt, sans hésitation. Pas un chemin, pas un sentier qui ne lui fût familier dans toute cette région que la nuit enveloppait de ses crêpes impénétrables.

Soudain l'éclatante lumière d'un phare jaillit dans les ténèbres, tournoya dans l'air embrumé et s'éteignit. Le voyageur avançait toujours à grandes foulées. Lorsqu'il ne fut plus qu'à courte distance de la zone de mort, il s'arrêta. Il s'agissait maintenant de trouver un endroit propice pour couper le fil. Passer entre deux sentinelles ? Sans doute, mais où se trouvaient exactement celles-ci ?

L'ombre du voyageur s'aventura alors dans la zone de mort, y fit de longues haltes, puis brusquement bondit vers la haie électrisée. L'homme avait vu s'écarter l'une de l'autre les silhouettes massives de deux sentinelles. C'était le moment attendu. Il enjamba la première rangée de fils non électrisés et se trouva ainsi devant l'obstacle redouté.

Que faire ? Placer le cadre ou ouvrir une brèche dans la haie métallique avec la pince isolatrice? Mais voici que déjà celle-ci mord dans le premier fil... Au

même moment, une immense flamme bleue troue les ténèbres et un cri s'élève : « Wer da ? »

Tumulte dans la nuit. Des patrouilleurs qui passent non loin de là accourent. Valleye va être encerclé ? Non, sourd aux sommations, il s'esquive poursuivi par les imprécations et les balles de ses poursuivants. Lorsqu'il les a dépistés, il s'arrête essoufflé et, dissimulé derrière un arbre, attend... Un lointain bruit de pas lui parvient, puis peu à peu le silence retombe sur l'immensité endeuillée. Le noctambule se remet en marche. Il s'agit maintenant de trouver un secteur qui n'a pas été mis en éveil par les cris et les coups de feu. Malheureusement l'alerte a été donnée tout le long de la frontière et partout les projecteurs balaient les ténèbres. A quatre heures du matin, Valleye se rend compte de l'impossibilité absolue de risquer le coup avec quelque chance de succès. Traqué par une patrouille, il se résigne à faire demi-tour et reprend le chemin de Liége.

L'hôte qui l'a hébergé après son évasion est très surpris de le voir revenir. Bien que fatigué, par la longue marche qu'il a fournie, il n'est nullement abattu.

— Ce n'est rien, je passerai ce soir, dit-il avec sa belle assurance.

Il prit quelques heures de repos et le soir, après avoir vérifié le chargement de ses brownings, il serra la main de son hôte et disparut.

— A bientôt, dit-il...

L'infatigable marcheur suivit à peu près le même chemin que la veille, mais il contourna Berneau et se dirigea vers Fouron-le-Comte. Loin de l'endroit où il avait échoué vingt-quatre heures plus tôt, il était certain de trouver un secteur calme. Effectivement vers minuit, il put, sans être inquiété, s'approcher du fil.

Rien à droite, rien à gauche... Vite, il passe la première clôture non électrisée, se redresse et d'un vigou-

reux coup de pince sectionne le fil le plus haut. Une courte flamme bleue, puis une deuxième, une troisième, une quatrième... Tous les fils sont coupés et leurs tronçons se sont rejetés sur les côtés.

Le passeur se courbe pour se glisser sous la troisième clôture. Il y a contre le sol un cinquième fil électrisé tout à fait invisible. En se couchant, Valleye le touche du pied et, du coup, s'immobilise, foudroyé.

Les Allemands ne découvrirent son cadavre qu'à l'aube. Ils le photographièrent et l'enterrèrent dans le petit cimetière de Fouron-le-Comte. C'est là que Valleye l'intrépide repose .

La France a rendu un éclatant hommage à la mémoire de ce modeste ouvrier mineur de chez nous en le citant à l'ordre du jour de sa glorieuse armée.

IV

DEUX CHANÇARDS

— Huysmans Alfons, zweimal zùr Todesstrafe ùnd fünf ùnd zwanzig Jahren Zùchthaùs. (Deux fois la peine de mort et vingt-cinq ans de travaux forcés.)

— Vanden Broucke Heinrich, zùr Todesstrafe. (A la peine de mort.)

Aucun des deux hommes n'avait bronché. Depuis leur arrestation, ils avaient prévu cette terrible condamnation; elle ne les étonnait pas. A présent, ils écoutaient d'une oreille distraite l'auditeur militaire qui, d'une voix rauque, continuait à lire le verdict.

A travers les hautes baies vitrées de la salle, le soleil dardait une éclatante lumière sur les bancs où s'alignaient comme des écoliers dociles de longues files d'accusés. Aux jugements de mort prononcés par ces hommes en uniforme, en cette radieuse journée du 25 juin 1918, la nature donnait la réplique de ses clairs appels à la vie et à la joie.

Après la lecture du verdict, les juges se levèrent et se retirèrent. Aussitôt les soldats firent sortir les

prisonniers. La plupart de ceux-ci paraissaient résignés. C'étaient de rudes gaillards, tous combattants chevronnés de la guerre secrète. Seul, le sort de leurs camarades condamnés à la peine capitale les préoccupait. Lorsqu'il furent arrivés dans la cour de la prison de Hasselt, l'un d'eux s'approcha du principal accusé, Huysmans, et lui glissa à l'oreille :

— Courage, mon vieux. Tout n'est pas encore perdu ; je vais essayer de te tirer de leurs griffes.

— .....

Les deux hommes se serrèrent la main et se séparèrent. Le prisonnier qui avait tenu à réconforter le condamné à mort était un grand et sympathique gars d'allure décidée. Il s'appelait Alphonse Gheysen. Gravement compromis dans la même affaire que Huysmans, il avait réussi à échapper à la peine capitale. Sa chance lui apparaissait comme une injuste faveur qui le rendait plus attentif au sort de son infortuné compagnon. Ah! si au moins je pouvais le sauver, se répétait-il en tournant autour de sa cellule !

Il monta sur une chaise et examina longuement la triple rangée de barreaux de la lucarne. Hum ! ce ne serait pas facile de sortir par là... Mais avant d'élaborer un plan d'évasion, il fallait d'abord que Huysmans vînt le rejoindre dans sa propre cellule. Comment obtenir cette faveur d'un gardien ?

Pas de temps à perdre. Parmi les geôliers, il en est un qui lui a toujours témoigné une certaine bienveillance. Il risque une première démarche auprès de lui :

— Dites, Otto, je voudrais vous demander un service...

— Was ? Qu'est-ce que vous voulez encore ?

— Le pauvre Huysmans condamné à mort est seul dans sa cellule... Personne pour le réconforter... Ne pourriez-vous le mettre avec moi ?

— Impossible. Deux condamnés politiques impliqués dans la même affaire ne peuvent se trouver dans la même cellule.

Gheysen est tenace. Le lendemain, il revient à la charge, mais cette fois, il glisse discrètement dans la main d'Otto quelques savoureuses gaufres que sa famille lui a fait parvenir. Mal ravitaillé, le gardien est particulièrement sensible à ce genre d'attention.

— Danke schön, murmure-t-il.

— N'oubliez pas Huysmans, lui glisse le prisonnier.

L'Allemand s'en va sans rien promettre. Le surlendemain, Gheysen renouvelle sa démarche en l'appuyant d'une offre discrète de victuailles.

— Avez-vous pensé à Huysmans ? demande-t-il à l'Allemand lorsque celui-ci a fait disparaître les vivres dans ses poches.

— J'y pense, j'y pense, seulement cela ne va pas tout seul. Vous savez que c'est sévèrement défendu. Streng verboten...

— Vous n'y perdrez rien, soyez-en sûr.

Le prisonnier comprenait les hésitations du geôlier. Il s'agissait pour celui-ci d'une grave dérogation aux règlements et aux usages de l'établissement, aussi Gheysen allait-il renoncer à ses démarches qui visiblement embarrassaient l'obligeant gardien lorsqu'un lundi matin, la porte de sa cellule s'ouvrit et, surprise ! Huysmans parut.

— Voici votre camarade, dit Otto qui s'empressa de refermer la porte derrière le nouveau venu.

Dès que l'Allemand se fut éloigné, Huysmans serra avec effusion les mains de Gheysen. Il était rayonnant.

— Bien joué, s'écria-t-il. Maintenant je compte vivre. Quelque chose me dit qu'ils ne m'auront pas. Jamais je n'oublierai ce que tu as fait pour moi.

— Mais, mon vieux, je n'ai encore rien fait. Tout reste à faire. Comment allons-nous nous y prendre ?

Sans doute il avait un projet, mais ce n'était qu'un projet... Il l'exposa longuement à son compagnon : enlever la triple rangée de barreaux de la lucarne. Du coup, Huysmans entrevoit d'insurmontables difficultés. Pas d'outils pour entreprendre ce travail, cependant il importe de faire vite, car la réponse au recours en grâce qu'il a adressé au gouverneur allemand peut arriver d'un moment à l'autre et si elle est négative, il sera exécuté sans retard.

Mieux vaudrait... Pendant des heures et des heures, les deux hommes examinent les possibilités de quitter la prison sans se faire abattre par une sentinelle. Hélas ! elles sont minimes. Successivement abandonné, repris, délaissé puis repris encore, le projet d'évasion de Gheysen apparaît comme le seul présentant quelques chances de succès. On décide donc d'en commencer l'exécution sans retard.

Pendant la première nuit qu'ils passèrent ensemble, les deux hommes ne fermèrent pas l'œil un instant. Il fallait au plus tôt se procurer des outils. Gheysen, il est vrai avait déjà affilé sa cuiller en tourne-vis, mais c'était insuffisant pour enlever la triple armature métallique de la lucarne. Heureusement la carcasse de leur lit comportait, outre quelques belles planches, trois barres en fer dont ils entrevirent immédiatement l'emploi.

Unissant leurs forces, ils réussirent à en arracher une et à la transformer en marteau. La première rangée de barreaux étant rivée à un cadre, c'est celui-ci qu'il s'agissait de désceller. Ils se mirent au travail. Monté sur une chaise placée sur la table, Gheysen ne fut pas long à se rendre compte que cela n'irait pas tout seul. Le cadre paraissait si bien encastré dans le mur qu'il eut un premier mouvement de découragement. Il voulut

descendre, mais il songea au sort qui attendait son infortuné camarade et, mettant toute son énergie dans un nouvel effort, il recommença.

Pendant ce temps, Huysmans, l'oreille collée contre la porte, épie les bruits du couloir. Lorsque le pas de la sentinelle se rapproche, il alerte son compagnon en le tirant par la jambe du pantalon. Longtemps, alors, les deux hommes restent immobiles dans l'obscurité. A l'aube, le cadre commence à osciller : c'est bon signe.

Journée du 2 juillet. Les deux prisonniers somnolent sur leur chaise. L'un et l'autre tiennent à être en forme pour le travail de la nuit. Dans le courant de l'après-midi, ils discutent le plan adopté. Est-ce vraiment le meilleur ? Parviendront-ils à enlever les trois rangées de barreaux avec les outils rudimentaires dont ils disposent ?

— Je vais essayer de me procurer une lime, dit Gheysen.

— Comment ?

— Par l'intermédiaire d'un gardien.

— Décidément tu ne doutes de rien.

Pendant toute la nuit, les deux complices restèrent sur pied, travaillant et montant la garde tour à tour. Vers trois heures du matin, Gheysen souffle à son camarade dressé contre la porte :

— Cette fois, je l'ai.

Tout le cadre se détache. Quelques morceaux de platras tombent. Maintenant il est à la fois trop tard et trop tôt pour continuer le travail, aussi après avoir rapidement tâté le second cadre, Cheysen s'empresse de bien remettre en place celui qu'il a enlevé. Il faut compter avec une inspection possible du directeur de la prison et toute trace du travail nocturne doit disparaître. Avec du papier mâché préparé la veille, on bou-

che soigneusement les cavités suspectes. Les prisonniers sont très satisfaits du résultat obtenu.

— J'aurai facilement le second cadre, dit Gheysen. Il est en fonte et ce sera un jeu de le briser.

La journée se passe à sommeiller et à discuter. On attend la nuit avec impatience. Aussitôt que la cloche a sonné le couvre-feu, on monte l'échafaudage et, sans perdre une minute, les deux prisonniers reprennent leur difficile labeur. Après dix heures, on n'entend plus rien. Partout le silence et le calme. Seul le pas de la sentinelle résonne dans les couloirs.

Le brisement du cadre en fonte est une opération dangereuse. Le moindre bruit peut éveiller l'attention de la sentinelle ou des geôliers. C'est pourquoi le fougueux Gheysen travaille avec d'infinies précautions. Son outil a-t-il heurté trop brutalement les barreaux? Il s'arrête, tend l'oreille et ne continue que si son compagnon lui fait signe. Après de longues heures d'efforts tenaces, le second obstacle, partiellement détruit, cède à son tour. Les deux hommes s'en réjouiraient si le troisième n'apparaissait pas plus redoutables que les deux autres. Il est composé de cinq barreaux en fer forgé de cinq centimètres de diamètre et espacés de douze centimètres.

Impossible de les enlever avec les outils dont les prisonniers disposent. Les scier ? Il faudrait une lime. Alors ?

— Si nous essayions de les écarter ? propose Huysmans.

— C'est une idée !

Immédiatement Gheysen s'empara du seul drap de lit qui traînait dans la cellule.

— Voilà qui va faire notre affaire, dit-il. Tiens-le de ce côté.

De vigoureuses torsions changèrent le drap en une

corde solide qu'ils attachèrent ensuite à un des barreaux. Une, deux... Cramponnés tous deux à la corde, ils tirèrent de toutes leurs forces. Hélas ! la grosse barre horizontale était solide et résistait aux efforts des deux hommes. Au moment où le jour allait poindre, Gheysen se hissa sur son perchoir et examina le barreau.

— Il a bougé, glissa-t-il à Huysmans. Si nous pouvions encore le faire descendre d'un centimètre ou deux, je crois que ma tête pourrait passer.

Si la tête passe, cela suffit, tout le corps passera, pensent-ils l'un et l'autre. La nuit suivante, pour augmenter la force à leur traction, ils utilisèrent une planche arrachée à leur couchette. Rien n'y fit. Pendant des heures, ils s'exténuèrent à déplacer le barreau d'un centimètre, mais sans résultat. Décidément les moyens dont ils disposaient étaient trop insuffisants. Cependant ni l'un ni l'autre ne perd courage.

— Lorsque nous aurons une lime, cela ira tout seul, dit Gheysen.

Comment se procurer ce précieux instrument ? Gheysen n'était pas homme à hésiter longtemps. Comme il avait pu soustraire une mine de plomb à toutes les perquisitions, dès le lendemain, il écrivit le billet suivant :

« A Monsieur X,

Rue de la Chapelle, 29, Hasselt.

Cher Monsieur,

Tout en me rappelant à votre bon souvenir, je me permets de vous demander de bien vouloir remettre deux grosses limes au porteur de la présente. Il y va de la vie d'un homme. Je compte sur vous.

A. Gheysen. »

Payant d'audace, il remet ce message à un gardien en lui disant :

— Voulez-vous avoir l'obligeance de porter cette lettre à M X., rue de la Chapelle, 29 ? Si vous me rapportez le petit paquet que j'attends de M. X, je vous donnerai cinquante marks.

Quelle joie ! Le soldat accepte !

— J'irai après-midi, dit-il.

Mais n'est-ce pas un piège ? Ne va-t-il pas remettre le billet à ses chefs? Pendant tout l'après-midi, les deux prisonniers attendent son retour avec anxiété. Enfin le voici! Quelle déception! Il n'a pas le précieux colis...

— M. X. m'a chargé de vous faire savoir, dit-il, qu'il n'a pas ce que vous demandez.

Gheysen est dépité, mais il ne renonce pas encore à l'espoir d'obtenir les outils qui lui permettront de sauver la vie à son camarade.

— M. X. ne vous a pas bien compris, répond-il au soldat. Je vais écrire un autre billet.

Sans perdre de temps, il crayonne vite un autre message. Cette fois, il y va de quelques précisions supplémentaires. Il dessine même le modèle des limes, assure à M. X. qu'il ne court aucun risque et l'adjure de l'aider à sauver un de ses camarades condamné à mort.

Le soldat emporte ce nouveau billet. Deux heures après, il revient. M. X. lui a remis un pourboire, mais pas le petit paquet attendu. Quelle misère! Monsieur X. était probablement un de ces pleutres comme nous avons eu tous l'occasion d'en rencontrer au cours de la grande guerre et qui tremblaient à la pensée de se compromettre tant soit peu aux yeux de l'occupant.

Gheysen ne désespère pas encore. Le soir même, il écrit un troisième message plus pressant que les pré-

cédents. Il le remettra le lendemain matin au soldat. Mais le lendemain, l'Allemand reste invisible. Pourquoi ? Gheysen est inquiet. Soudain vers deux heures de l'après-midi, la porte de la cellule s'ouvre et un autre geôlier vient annoncer au détenu que son frère a obtenu l'autorisation de le voir et qu'il l'attend au parloir.

Bonne affaire! pense Gheysen. C'est la Providence qui me l'envoie. Tandis que le gardien le conduit au parloir, il imagine un nouveau plan prévoyant la collaboration de son frère. Dès qu'il se trouve en présence de celui-ci, il le met au courant de ses intentions. Nouvelle déception : son frère n'entend nullement lui prêter aide dans cette dangereuse entreprise.

— Tu n'es pas condamné à mort toi, dit-il... Alors pourquoi t'évader ? Tu as fait ta part et tu veux encore te risquer pour les autres. Notre pauvre mère en mourra de chagrin...

Gheysen ne se laisse pas ébranler. Il insiste, demande, supplie. Rien à faire.

Il aurait voulu que son frère se rendît lui-même chez M. X., qu'il lui procurât les limes, des cordes et qu'il prévînt ses amis de Genck... Hélas ! échec sur toute la ligne.

— Je n'en ferai rien, se contente de répondre l'homme.

— Je compte sur toi pour venir avec des cordes au coin nord du mur d'enceinte pour nous aider à descendre. Si l'affaire marche bien, nous aurons besoin du concours de nos amis de Genck pour franchir la frontière. Je compte sur toi pour les prévenir, lui répète le prisonnier au moment où le gardien qui les avait laissés un moment seuls, reparaît.

— Non, inutile d'insister, réplique l'autre d'un ton sec.

L'entrevue prend fin. En voyant la mine déconfite de son compagnon, Huysmans devine quelque grave contrariété.

— Qu'y a-t-il ?

— Mauvaise affaire : je n'ai pu décider mon frère à me procurer les limes dont nous avons besoin.

— Alors ?

— Alors, mon vieux, impossible de scier les barreaux. Il faudra donc trouver autre chose.

Huysmans ne dit plus rien. Il reste longtemps immobile, l'œil fixe. Cette fois le mirifique projet s'évanouit pour toujours. Il y passera donc comme les autres qui ont été fusillés avant lui. La vision du peloton d'exécution n'a certes rien de réjouissant, mais baste ! puisqu'il n'y a rien à faire, il faudra bien se résigner. L'homme est fataliste. Cela devait arriver un jour ou l'autre, pense-t-il. Trois ans de services, trois ans de lutte obscure contre l'occupant, trois ans d'allées et venues dans la zone de mort l'ont préparé aux plus stoïques résignations. Que d'aventures dramatiques, que d'émotions au cours de sa longue carrière de passeur ! Que de fois les balles des sentinelles allemandes ont sifflé à ses oreilles ! Que de fois il a vu des camarades pris dans les pièges mortels de la haie électrisée !

Arrêté à deux reprises, le 8 mars 1915 et le 1er mai 1916, obligé de se réfugier en Hollande pour échapper à des poursuites, il a su chaque fois se tirer d'affaire avec un incroyable sang-froid. C'est le 18 mai 1918, après un combat acharné avec les patrouilleurs allemands qu'il a été pris. Devant le conseil de guerre, il a dû répondre des plus graves délits : passages clandestins, collaboration à plusieurs services d'espionnage, actes de sabotages, attaques à main armée de postes allemands. Les juges allemands sachant qu'ils avaient affaire à un sujet dangereux,

l'ont condamné deux fois à la peine de mort et à vingt-cinq ans de travaux forcés.

Deux fois la peine de mort, Huysmans sait ce que cela veut dire : il ne sera certainement pas grâcié. C'est pourquoi il ne s'était fait aucune illusion sur son sort jusqu'au jour où il était entré dans la cellule de Gheysen. L'air décidé de son camarade, son formidable entrain l'avaient conquis. Brusquement l'espoir était rentré dans sa vie. Mais voici qu'à présent Gheysen l'optimiste semblait lui-même céder au découragement. Prostré sur sa chaise, la tête entre les mains, il ne disait plus rien.

Soudain il se redressa, la figure crispée par une expression de farouche énergie. Son regard lançait des éclairs.

— Il faut que nous trouvions autre chose. Il le faut, il le faut...

Laisser son camarade Huysmans entre les griffes des « gris », c'était le vouer à une mort certaine. Ça jamais. Maintenant il tournait autour de la cellule en marmonnant des paroles incompréhensibles et en gesticulant. Brusquement il s'arrêta, leva la tête vers la voûte et regarda longuement la bouche d'aérage.

— Si on essayait par là ?

Huysmans à son tour s'approcha et examina l'ouverture qui servait à l'aération de la cellule. C'était un mince tuyau métallique de quelques centimètres de diamètre, encastré dans la maçonnerie et qui communiquait avec le toit.

— Hum ! Comment enlever cela ? demanda le condamné à mort d'un air sceptique.

— On verra bien. Nous nous mettrons au travail ce soir. Si nous parvenons à arracher le tuyau, il ne restera plus qu'à élargir la brèche dans la maçonnerie.

La voûte ne doit pas être très épaisse 25, 30 centimètres ?

Pour mener à bien pareille opération, il fallait de bons outils. Où les trouver ? Ils profitèrent de leur petite promenade quotidienne au préau pour arracher les quelques crochets d'attache des gouttières se trouvant à leur portée. La carcasse de leur lit leur fournit un autre morceau de ferraille qu'ils aiguisèrent en frottant sur une pierre.

Pendant toute la nuit du 7 au 8 juillet, Gheysen gratta, creusa dans le plâtrage tant et si bien que vers 1 heure du matin, il poussa un cri de triomphe : le tuyau vacillait dans sa gaine de mortier ! Après s'être assuré que la sentinelle n'était pas à proximité, Huysmans monta sur l'échafaudage et, joignant ses efforts à ceux de son compagnon, se cramponna à la partie inférieure du tuyau complètement dégagée de sa gangue.

Soudain les deux hommes tressaillirent de joie : la longue buse cédait et descendait lentement.

— Voilà toujours quelque chose de fait, murmura Gheysen, en passant le long tuyau à son camarade.

Il poussa son bras dans l'orifice de la voûte pour se rendre compte de l'épaisseur de celle-ci. Ses prévisions étaient justes : à bras tendu, il toucha de la main le rebord supérieur de la maçonnerie. Il fallait donc élargir la brèche à travers une couche de briques d'environ trente centimètres. Comme l'aube allait se lever, ils replacèrent rapidement le tuyau et, avec du papier blanc trempé dans de l'eau la veille, ils bouchèrent les cavités et firent disparaître les traces de leur travail.

A mesure que les jours passaient, Gheysen se sentait envahir par une vive anxiété. D'un moment à l'autre, la porte pouvait s'ouvrir et un officier viendrait annoncer l'exécution de son camarade pour le lende-

main matin... Quelle catastrophe ! Pour y parer, force était de redoubler d'audace et d'énergie. Mais en vérité, l'affaire comportait de redoutables inconnues. Après avoir percé la voûte qu'allait-on trouver dans le grenier ?

— Il paraît que les gardiens y logent, dit Huysmans.

Gheysen veut en avoir le cœur net. A la première occasion qui se présente, il engage la conversation avec un gardien et lui demande, avec un petit air très innocent :

— Vous devez bien avoir chaud maintenant dans le grenier ?

— Pourquoi ?

— Cela ne doit pas être agréable de dormir sous les tuiles en cette saison.

— Mais nous ne dormons pas sous les tuiles.

— Tiens, vous ne logez plus au grenier ?

— Non.

— Alors que fait-on dans ce grenier ?

— Rien. Je crois d'ailleurs que la clef de la porte est perdue.

Gheysen sait ce qu'il doit savoir, aussi est-ce avec une ardeur décuplée que, la nuit venue, il se met à l'œuvre. Dès que le tuyau est enlevé, il introduit son bras dans l'orifice de la voûte et, avec une crochet de gouttière très pointu, il gratte patiemment le mortier entre les interstices des premières briques. Il importe de ne travailler qu'à l'intérieur du trou, car si un morceau de plafond se détachait avant le jour fixé pour l'évasion, les Allemands s'en apercevraient et le coup serait définitivement loupé.

A deux reprises, Huysmans qui se tient près de la porte alerte son camarade : la sentinelle approche. Instantanément, le grignotement du crochet sur les bri-

ques cesse et les deux hommes se figent dans une immobilité absolue. Cinq, dix minutes passent. Enfin le bruit des bottes cloutées s'éloigne. Gheysen se hisse sur son perchoir. Pas pour longtemps. Voici que la sentinelle revient. Aurait-elle entendu du bruit ? Pendant un quart d'heure, elle reste à proximité de la cellule : on l'entend toussoter.

Dès qu'elle s'est éloignée, Gheysen bondit sur son perchoir et, furieux d'avoir perdu une précieuse demi-heure, travaille avec un acharnement rageur. Longtemps, très longtemps, il gratte, racle sans souffler mot. La poussière lui tombe dans les yeux, qu'importe ! De temps en temps, Huysmans s'approche et lui demande :

— Ça va ?

— Oui, ça va. Si je pouvais enlever une seule brique seulement, cela irait encore mieux.

Vers minuit, il pousse un «ah ! » qui fait tressaillir son camarade.

— Enfin, j'en ai une, dit-il.

Ce disant, il extrait du trou une demi-brique qu'il tend à Huysmans.

— Cache cela dans ton matelas.

Avant l'aube, deux, trois, quatre morceaux de briques détachés par un long et patient grattage passent de la voûte dans le matelas receleur. Et chacun se reprit à espérer. Pourvu que le gouverneur général ne s'avisât pas de donner suite au recours en grâce avant deux ou trois jours ! Sans nul doute, cette suite serait négative... Du matin au soir, les deux hommes épièrent les bruits du couloir. Personne ne vint.

La nuit du 9 au 10 fut tout entière consacrée à la continuation fiévreuse et acharnée de la difficile entreprise. Aucun incident. Les captifs se relayèrent et manièrent à tour de rôle les outils soigneusement aiguisés. Le jour était levé depuis longtemps lorsqu'ils cessèrent.

Exténués, couverts de poussière, ils jubilaient. Le résultat du travail était réellement encourageant : une dizaine de morceaux de briques avaient été enlevés et la brèche se trouvait ainsi fortement élargie.

— Encore deux ou trois nuits de travail et nous pourrons partir, dit Gheysen.

Deux ou trois nuits, c'était beaucoup. Il y avait quinze jours que Huysmans avait été condamné à mort, or d'habitude l'affaire du recours en grâce durait rarement plus de deux semaines.

— Ne pourrions-nous accélérer un peu les choses ? demanda Huysmans, car j'ai l'impression qu'ils ne tarderont plus guère de venir me chercher.

— Oh ! tu sais, je dis deux ou trois nuits, mais si tout marche bien, nous pourrons peut-être déjà partir demain ou après.

Se frayer un passage à travers la voûte, c'était bien, mais il ne suffisait pas de quitter la cellule, il fallait sortir de la prison. Du grenier gagner le toit, de là se laisser descendre par la gouttière sur la plate-forme couvrant les galeries, puis sur la partie supérieure des préaux et enfin dans le jardin, ne paraissait pas la manœuvre la plus difficile de l'opération. Mais il y avait le mur d'enceinte ! Comment le franchir ? Au cours de leur passage au préau, les prisonniers avaient remarqué qu'un pommier se trouvait près de ce haut mur et qu'une de ses grosses branches pointait dans sa direction. Une planche assez longue bien placée sur cette branche et faisant office de pont permettrait d'atteindre le faîte du rempart. Or des planches il y en avait quatre de deux mètres de long dans le sommier du lit. Elles étaient solidement clouées sans doute, mais à présent rien ne paraissait plus impossible aux deux hommes et les enlever ne serait qu'un jeu. Le vide entre l'arbre et le mur étant de 2 m. 50, il suffirait

de superposer les planches et de les lier ensemble avec un drap de lit et des cordes de façon qu'elles atteignent trois mètres.

Tout allait donc pour le mieux et le grand espoir était en pleine voie de réalisation lorsque, le 10, vers 9 heures du soir, au moment où les deux captifs se disposaient à monter leur échafaudage, la porte de la cellule s'ouvre et un sous-officier entre. Il s'étonne d'abord que les prisonniers ne soient pas encore au lit puis ajoute :

— Gheysen, préparez vos effets, demain à l'aube vous partez pour la prison de Vilvorde.

L'Allemand s'en va. Les deux Belges sont atterrés. Quelle fâcheuse surprise! Huysmans ne cache pas son désespoir.

— Ne te désole pas, mon vieux, dit Gheysen, rien n'est perdu. Demain, avant de partir, je demanderai à Otto de mettre Vanden Broucke avec toi et ensemble vous pourrez continuer le travail.

Maintenant Huysmans n'avait plus qu'une médiocre confiance dans la réussite de l'évasion. Avec Gheysen, rien ne lui paraissait impossible, mais sans lui, il ne voyait plus que les difficultés et les obstacles. Jamais il n'en viendrait à bout. Il hocha la tête et dit :

— Enfin on verra. Surtout n'oublie pas de voir Otto avant ton départ.

— Compte sur moi. Demain Vanden Broucke sera ici.

Aucun des deux ne se mit au lit. Comme il était dangereux de monter l'échafaudage, ils décidèrent de consacrer les quelques heures dont ils disposaient encore à déclouer les planches du sommier. Les clous étaient rouillés et ce ne fut pas facile de les enlever.

A 4 heures du matin, c'est Otto qui vint chercher

Gheysen. Celui-ci lui passa tous ses vivres de réserve et quelques billets de cinq marks, puis lui dit :

— Avant de vous dire au revoir, Otto, je vais vous demander un dernier service.

— Quel service ?

— Mettre Vanden Broucke ici avec Huysmans.

— Vous savez bien que c'est défendu.

— Allons, vous n'allez pas empêcher deux condamnés à mort de se préparer ensemble au grand voyage?

— On verra.

Trois heures plus tard, tandis que le train emmène Gheysen à Vilvorde, Otto conduit Vanden Broucke dans la cellule de Huysmans. L'air réjoui de ce dernier étonne le nouveau venu qui, lui, semble plutôt abattu.

— Toujours pas de nouvelles ? demande-t-il.

— Non, mais elles peuvent arriver d'un moment à l'autre.

— Je crois que nous n'avons plus rien à espérer et qu'il vaut mieux se préparer au pire. J'ai déjà écrit ma dernière lettre à ma famille.

Huysmans ne répond pas. Il se lève, se dirige vers la porte et, après s'être assuré que ni sentinelle ni gardien ne se trouvent près de la cellule, il revient vers son camarade et à mi-voix lui dit :

— Mon vieux, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer...

— Quoi ?

— Nous allons nous évader.

— Qu'est-ce que tu racontes-là ?

— Nous allons nous évader.

— Pas possible ? Tu divagues... Nous évader ? Comment ?

Lorsqu'il s'aperçut que son compagnon ne plaisantait pas, Vanden Broucke se leva brusquement comme

BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE
ST-ANTOINE DE PADOUE

si une secousse électrique lui avait traversé le corps. Tudieu ! quelle surprise !

Huysmans maintenant lui détaillait le plan de l'entreprise élaboré avec Gheysen. A mesure qu'il narrait les vicissitudes de la première tentative et décrivait l'état des travaux, Vanden Broucke avait peine à contenir son étonnement et son admiration.

— Formidable, formidable, répétait-il.

— Encore deux nuits de travail et nous pourrons risquer le coup, conclut Huysmans.

Il montra successivement à son camarade ébahi les outils, les morceaux de briques enfouis dans le matelas, les planches déclouées du sommier et le cercle de papier mâché entourant la bouche d'aérage.

Telle que la décrivait Huysmans, l'opération comportait de sérieuses chances de succès, mais si la réponse du gouverneur général au recours en grâce parvenait d'un moment à l'autre, l'échec serait certain, car pendant leur dernière nuit les condamnés sont soumis à une surveillance continuelle et leur cellule reste éclairée. Avec quel soulagement, ils entendirent la cloche sonnant le couvre-feu !

Vite au travail ! La sentinelle est éloignée ; on perçoit à peine le bruit de son pas. C'est Huysmans qui commence. Hum ! cela ne va pas fort vite. Une heure, deux heures passent sans qu'il ait pu enlever une brique. Il s'énerve. Enfin voici qu'il en tend une à son camarade. Puis voici une seconde, une troisième.

Au tour de Vanden Broucke maintenant... Il monte lestement sur le perchoir et après avoir tâté de la main le trou noir, il entame à coups de crochet une partie de la paroi restée intacte. Peu à peu, les détritus s'accumulent dans le matelas. On ne perd pas une minute, dès que Vanden Broucke cesse, Huysmans reprend

immédiatement sa place. Ainsi jusqu'à l'aube, guet et travail alternent.

Dès qu'il commence à faire clair, on remet en place le tuyau métallique et, après avoir bouché toutes les cavités avec du papier, on enlève rapidement poussière et plâtras. C'est un réel tour de force d'avoir pu évider la voûte sans détériorer complètement la partie inférieure dans laquelle s'enchâsse le tuyau. Le directeur qui fait une tournée d'inspection dans les cellules chaque semaine, peut venir, il ne remarquera rien.

— Si la réponse du gouverneur n'arrive pas aujourd'hui, nous sommes sauvés, dit Huysmans d'un ton convaincu.

— Oui, si tout marche bien.

— Cela ira mieux que tu ne penses. Quel accroc avons-nous à redouter ? Tout est prêt : les planches, les cordes... La voûte étant évidée ce sera un jeu d'enlever la partie inférieure et les briques d'en-haut. Alors ?

— On ne sait jamais, dit Vanden Broucke, tellement stupéfait de la chance qui lui échoit qu'il a peine à y croire.

Les heures passent. Personne ne vient Si, à 11 heures, une clé grince dans la serrure; le directeur entre. Il jette un coup d'œil circulaire dans le réduit puis disparaît sans rien dire. Les deux prisonniers ont eu chaud. L'après-midi s'écoule lentement sans que rien n'annonce l'accroc que Vanden Broucke redoute. Les deux captifs ont décidé de tenter le coup le plus tôt possible afin de profiter de l'obscurité pour s'éloigner à marches forcées de Hasselt.

A 8 heures, couvre-feu. Derniers préparatifs. Chacun se déchausse et on fait un double paquet avec les souliers et les quelques vivres de réserve dont on aura besoin en cours de route. Les planches sont ensuite

enlevées du sommier et solidement liées ensemble. Dans le couloir, on entend un bruit de va-et-vient. Qu'est-ce? Les prisonniers écoutent avec anxiété. Au bout d'une demi-heure, la grande geôle redevient silencieuse.

Neuf heures. Voici l'instant attendu. Huysmans est sur la chaise et procède à l'ultime opération : l'élargissement de la partie inférieure de la brèche. Tout à coup patatras ! Tout l'encadrement en briques du tuyau cède et s'abat avec fracas sur le parquet. Catastrophe ! Le bruit a certainement été entendu, car voici que le pas de la sentinelle se rapproche... Vite, les deux hommes enlèvent la chaise de la table et se jettent sur leur matelas.

L'Allemand est devant leur porte. Va-t-il entrer ? Les prisonniers sont en proie à une folle anxiété. Le cœur battant, ils tendent l'oreille... Plus rien ne bouge. Une, deux, trois, cinq, dix minutes passent... Le factionnaire est toujours là. Pourquoi? Se doute-t-il de quelque chose ?

L'attente se prolonge dans une angoisse croissante. Un quart d'heure, une demi-heure s'écoulent sans que la sentinelle ait fait un mouvement. Misère ! Quel contretemps! Etendus sur leur matelas, Huysmans et Vanden Broucke se morfondent. Ce sacré Prussien va-t-il se décider à s'éloigner ? Enfin vers dix heures, il continue sa ronde. Son pas sonore se perd peu à peu dans les profondeurs du couloir.

Maintenant, plus une seconde à perdre. Bientôt les deux prisonniers sont debout. Huysmans bondit sur la chaise qu'il a replacée sur la table et arrache l'une après l'autre les briques de la partie supérieure qui empêchent encore le passage. L'opération ne traîne pas : à présent la voûte évidée se désagrège d'elle-même.

— Je vais essayer de passer, dit Huysmans.

Ses pieds lâchent la chaise et, lentement il s'élève, disparaît entièrement dans le grand trou noir.

— Ça va, souffle-t-il. Passe-moi les planches et les paquets. Vanden Broucke s'exécute, puis grimpant à son tour sur la chaise s'introduit dans la brèche. Son camarade lui prend la main droite et l'attire à lui. Les voici tous deux dans le grenier. Huysmans soulève une tuile et l'enlève. Puis une seconde. L'écartement des lattes de support est suffisant pour livrer passage à un corps d'homme. Planches et paquets sont d'abord poussés sur le toit, ensuite les fugitifs arrivent l'un après l'autre à l'air libre.

Prudemment ils se laissent descendre le long d'une gouttière sur la plate-forme couvrant les galeries autour des cellules. Tout va bien. Malheureusement au moment où il arrive sur la dite plate-forme, Vanden Broucke pose le pied sur l'extrémité d'une planche qui se relève de l'autre côté et retombe avec fracas sur le zinc. Malédiction ! Si ce bruit a été entendu, tout est perdu. D'un même mouvement, les fugitifs se sont jetés à plat ventre. Pendant un quart d'heure, ils restent étendus sans faire un mouvement. Dieu soit loué ! Personne ne vient, tout est calme.

Le premier Huysmans se lève. Agile comme un chat, il descend sur la partie supérieure des préaux. Vanden Broucke lui passe les planches et le suit. Dans le jardin enfin ! Où est la sentinelle ? On ne perçoit aucun bruit. Les deux hommes rampent avec précaution vers l'arbre qui doit leur permettre d'atteindre le faîte du mur d'enceinte.

Huysmans grimpe lestement sur la grosse branche qui servira de support aux planches. Pas d'énervement surtout ! Cela risquerait de tout gâter. Il s'agit de bien fixer le petit pont, sinon les évadés pourraient se rompre le cou en dégringolant au cours de leur ascension.

— Tiens bien les planches, dit Huysmans à voix basse.

Avec précaution, il se hisse sur la mince passerelle et, après avoir failli tomber plus d'une fois, il s'agrippe au sommet du rempart. Sauvé ? Presque... Les planches étaient solidement tenues en haut par Huysmans, Vanden Broucke n'a nulle peine à rejoindre son camarade.

Autre problème maintenant : la descente... Les évadés n'y ont guère pensé... Pas d'échelle, pas de corde... Que faire ? Les minutes passent. D'un moment à l'autre la sentinelle peut surgir...

— Laissons-nous tomber, dit Huysmans.

Une, deux, il disparaît dans le vide. Son camarade en fait autant. Tous deux se relèvent. Pas blessés ? Non, un peu meurtris, rien de grave. Ils pourront marcher, c'est ce qui importe. En route! Au pas de course! Ils escaladent de nombreuses haies, traversent des jardins et débouchent sur la grand'route de Hasselt à Genck.

Tout à coup, à droite, surgit un cycliste. C'est un soldat allemand. Les deux évadés se jettent dans le Démer et, à la nage, la tête seulement hors de l'eau, passent sur l'autre rive. Le cycliste ayant disparu, ils se remettent en route et se dirigent vers le nord. Le jour se lève, ils continuent néanmoins à marcher à travers bois. Ils savent qu'ils ne seront en sécurité que s'ils parviennent à pénétrer en Hollande, aussi ne s'arrêtent-ils qu'au soir.

Maintenant le village de Neeroeteren est en vue, on n'est plus loin de la frontière. Huysmans se rend chez un de ses amis qui est stupéfait de le revoir. Il lui emprunte des lattes et un pneu pour se fabriquer un cadre de passeur.

A quatre heures du matin, les deux fugitifs sont cou-

chés à proximité de la haie électrisée. C'est le bon moment, en effet à cette heure on relève les sentinelles.

— Suis-moi, dit Huysmans en bondissant vers les fils.

Il place le cadre, fait passer son camarade, passe lui-même. A peine est-il de l'autre côté qu'on entend une galopade. Des cavaliers allemands accourent et ouvrent aussitôt le feu sur les fugitifs. Ceux-ci se jettent dans un fossé plein d'eau qui les met fort heureusement hors d'atteinte. Cette fois, ils étaient définitivement sauvés.

Le lendemain, 15 juillet, arrivait à la prison de Hasselt l'ordre de fusiller les nommés Huysmans et Vanden Broucke : leur recours en grâce était rejeté. A ce moment, les deux gaillards célébraient en Hollande le magnifique exploit qui en leur sauvant la vie leur avait rendu la liberté.

Les Allemands ayant répandu le bruit qu'il avait été abattu à la frontière, Huysmans n'hésita pas à rentrer dix jours plus tard en Belgique pour venir rassurer ses parents qui habitaient Turnhout ! Il resta dix minutes auprès des pauvres vieux, puis disparut jusqu'au 11 novembre 1918...

FIN

Imp. Jos. Vermaut, Paris et Courtrai.
(*Imprimé en Belgique*)

TABLE DES MATIERES

I. Les deux rescapés de l'affaire M. 25 . 11

II. Un dur 59

III. Valleye l'intrépide 103

IV. Deux chançards 133